
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00372107 3

PLACE AU THÉATRE !

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 8910-4-94.

PLACE
AU THÉATRE!

PAR

RICHARD O'MONROY



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1894

PLACE AU THÉATRE!

LE THÉATRE-IDÉAL

— Monsieur le directeur, dit un petit groom, sur la casquette duquel on pouvait lire, en lettres d'argent: *Théâtre-Idéal*, voici la carte d'un visiteur qui demande à vous parler.

Bouvarel, le directeur, un gros homme moustachu et tout frisé, rejeta en arrière le gland d'une calotte de velours qui persistait à venir lui chatouiller les sourcils, puis, ajustant son binocle d'or, il lut :

JOSEPH BELLANGER

Membre de la Ligue contre la licence des rues.

— Ah! ah! c'est un de nos actionnaires. Faites entrer.

Le petit groom disparut et quelques secondes après, il introduisait un beau vieillard à barbe blanche. Son haut col, sa cravate à deux tours, sa longue redingote ornée de la rosette de la Légion d'honneur, et surtout son port de tête très rejetée en arrière, tout en lui respirait une hautaine dignité et inspirait le respect. Bouvarel enleva immédiatement sa calotte et, d'un geste gracieux, indiqua le fauteuil placé devant sa table de travail.

M. Joseph Bellanger s'assit; puis, d'une voix grave, un peu mélancolique, il commença :

— J'arrive de la campagne, monsieur le directeur, et ma visite est dictée moins par l'intérêt que par une certaine curiosité douloureuse. En prenant des actions de votre théâtre, je ne m'attendais certes pas à faire fortune, mais j'étais heureux d'encourager un homme assez brave pour livrer le bon combat de l'idéal dans une époque aussi matérialiste que la nôtre.

Bouvarel salua en s'inclinant, et le vieillard continua après avoir un peu hésité :

— ... Cependant, je ne suis pas très riche, je dois limiter mes sacrifices, et j'aimerais assez à être renseigné sur la situation exacte de notre société... Sans doute — il faut s'y attendre — nous ne toucherons cette année aucun dividende ?

— Vous toucherez pour l'exercice 1893-1894 environ quatre-vingt pour cent de votre argent.

M. Joseph Bellanger fit un tel bond de surprise que le fauteuil en craqua, puis il reprit, un peu étranglé par l'émotion :

— Vous dites quatre-vingt pour cent ! Ah ! par exemple, voilà qui est merveilleux ! Pardonnez ma joie. Ce n'est pas le plaisir de gagner de l'argent — cet argent qui est si peu de chose ! — mais si vous saviez l'allégresse que j'éprouve à constater le triomphe de nos chères idées, et à voir le vrai public, le public payant, prendre le chemin du temple où

vous faites prêcher la bonne parole en tenant haut et ferme le drapeau du grand art.

Devant cette sortie enthousiaste, Bouvarel resta très froid, tandis que le bon vieillard demandait, très excité :

— Mais dites-moi, donnez-moi quelques détails. Comment êtes-vous arrivé à ce magnifique résultat? C'est très intéressant. Autant que je puis me souvenir, quand je suis parti dans mes terres, vous étiez en train de jouer la *Mère des Gracques*.

— Parfaitement, monsieur, une tragédie en cinq actes et en vers.

— Eh bien, le succès ne m'étonne pas. Était-ce beau ! Était-ce assez beau ! cette lutte des deux frères Tibérius et Caïus Sempronius contre l'avidité du Sénat et des riches ! Quelles superbes tirades sur la loi agraire, sur la nécessité de distribuer aux pauvres les richesses qu'Attale, roi de Pergame, avaient léguées en mourant au peuple

romain. Quel socialisme bien entendu, quelles généreuses idées développées dans une langue dont la noblesse rappelait le français du grand siècle! Et le caractère si héroïque de Cornélie planant sur ce drame sombre, et enfin la mort si poignante de Caïus dans le temple de Diane! Je me rappelle tout cela. Jamais le *Théâtre-Idéal* n'avait si bien mérité son nom qu'avec la *Mère des Gracques*. Je le répète, le succès ne m'étonne pas.

Bouvarel interrompit ce flux de paroles, en disant simplement :

— J'avais trois mille francs de frais, et je faisais en moyenne cinquante-sept francs soixante-quinze de recette par soirée. Voyez les bordereaux.

— Ah?... Ah vous faisiez cinquante-sept francs soixante-quinze... Alors?...

— Alors, je me suis obstiné. J'ai voulu continuer la lutte pour l'idéal, et j'ai donné une comédie en trois actes excessivement

littéraire et vertueuse qui s'appelait la *Tunique de Nessus*. La tunique de Nessus, c'était le vice, le vice originel, dont on ne peut se débarrasser que par le feu, le feu qui purifie tout. Il y avait dans cette comédie le rôle d'un vieux marquis de Pardaillan, nature évangélique, presque surhumaine, qui devait à lui seul assurer le succès de la pièce. Impossible d'entendre la grande scène du II sans verser des larmes, les douces larmes de l'honnêteté.

— Bravo! Et alors avec cette *Tunique de Nessus*, vous vous êtes refait?

— Avec cette tunique j'ai remporté une veste. Mes frais journaliers ne dépassaient pas quinze cents francs, c'est vrai, mais la moyenne des recettes a été de trente-neuf francs vingt-cinq. Voyez les bordereaux.

— Diable! Mais cela faisait un trou!

— Je vous crois. Après j'ai continué avec un mystère syrio-chaldaïque en vers libres, cela s'appelait le *Grand Crucifié!* Cela se pas-

sait à Jérusalem, et je ne crois pas qu'on ait jamais rien écrit de plus beau que ce rôle du Christ, philosophe, régénérateur, prophète et martyr.

— A la bonne heure!

— J'ai joué cette pièce deux fois. Et les deux représentations du *Grand Crucifié* m'ont rapporté vingt-quatre francs l'une dans l'autre.

— A quelle époque vivons-nous, mon Dieu !

— Alors je me suis débattu, ne sachant plus à quel saint me vouer. Pendant un mois j'ai encore monté des œuvres ruisselantes d'inouïsme, en prose ou en vers, mais dans lesquelles l'idéal régnait toujours en maître. Et le déficit s'élargissait chaque jour, je m'enfonçais de plus en plus dans le gouffre ; je devais une quinzaine d'appointements à tout mon personnel et j'entrevoyais déjà la faillite, la hideuse faillite dans laquelle j'aurais entraîné et compromis avec moi tous mes actionnaires...

A cette idée de faillite, le beau vieillard devint très pâle, et jeta instinctivement un regard d'inquiétude vers sa rosette, puis il dit avec effort :

— Enfin, tout est bien qui finit bien. Vous avez relevé nos affaires, et l'idéal a quand même remporté la victoire. Croyez-moi, il n'y a qu'à attendre son heure et les causes justes finissent toujours par triompher.

— Monsieur, reprit le directeur, je songeais très sérieusement à me brûler la cervelle, ce qui n'eût pas arrangé vos affaires ni les miennes, lorsque j'ai trouvé parmi les manuscrits déposés chez moi une pièce intitulée :

ADRIENNE AU CABOULOT

— Qu'est-ce que c'était que cela? Un bas vaudeville?

— Pas même. Une pantomime, une simple pantomime. Il s'agissait d'Adrienne, une des *tendresses* les plus en vue du monde où

l'on s'amuse, prise, en véritable fille d'Ève, du désir de visiter un établissement de la rive droite, et pour cela, consentant à passer momentanément pour une des recluses, et à revêtir le costume professionnel.

— Quelle horreur !

— Attendez. J'ai été trouver mademoiselle Adrienne elle-même, et moyennant mille francs par soirée je l'ai décidée à quitter son petit hôtel de l'avenue du Bois et à renoncer momentanément à ses chères études. Je l'ai campée, sur la scène, en pleine lumière électrique, presque nue, moulée dans un maillot de soie nacrée qui permettait de suivre dans leurs moindres détails toutes les lignes, tous les saillants, toutes les rondeurs de ce corps adorable. Pour compléter l'illusion, j'ai jeté sur ce maillot une chemise transparente de tulle noir à réseaux très larges, j'ai entouré cette belle fille de compagnes en costume similaire, couchées tout autour d'elle sur des divans dans des pos-

tures suggestives, et j'ai convié tout Paris à ce festin de chair fraîche.

— C'est épouvantable! s'exclama M. Joseph Bellanger avec indignation

— Et alors, monsieur, j'ai vu tout à coup ma salle comble. On se bat devant la location. J'ai été obligé d'ouvrir deux bureaux supplémentaires, et chaque soir la chambrée du *Théâtre-Idéal* rappelle par son élégance et sa composition le gala de l'Opéra. Les recettes varient entre neuf mille six cent et dix mille, car je réalise plus que le maximum, grâce aux tabourets que je fais placer dans les couloirs et qui, mis aux enchères, sont littéralement pris d'assaut. Voilà comment, monsieur, en dépit des drames en vers, des comédies très littéraires et des mystères syrio-chaldaïques, je vais pouvoir verser aux actionnaires de l'idéal — même à ceux qui, comme vous, sont membres de la sainte ligue, la somme ronde de quatre-vingt pour cent comme dividende de l'exercice 1893-94.

— Quatre-vingt pour cent de dividende... Ah! c'est bien triste, bien triste! murmura encore M. Bellanger.

Il y eut un silence, puis tout à coup le beau vieillard, l'œil brillant sous ses lunettes, demanda :

— Est-ce que vraiment... elle est si belle que ça, cette Adrienne?

— Elle est pire.

— Eh bien... donnez-moi donc à tout prix pour ce soir, un fauteuil bien près, bien près, un bon fauteuil du premier rang.

EFFETS TRAGIQUES

On répétait à la Comédie-Gauloise *Valerianus Diocletianus*, la grande tragédie en cinq actes et en vers de notre éminent poète Palamède Razor. La pièce se passait trois cent trois ans après Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'avec la mode archaïque qui sévit, elle était d'un modernisme indiscutable. On pouvait citer dans cette pièce non seulement une dizaine de beaux vers — neuf de plus que dans l'œuvre qui faisait se pâmer le brave général du *Monde où l'on s'ennuie* — mais

encore il y avait des éléphants de Numidie, des lions, des chrétiens dont on entendait craquer les os dans le cirque, tout un monde d'esclaves, de légionnaires, d'affranchis, avec des costumes dessinés par Burdini, et surtout — surtout — le rôle de Valérie, la courtisane convertie à la bonne parole, dont l'immonde empereur faisait crever les yeux, était confié à la grande tragédienne Liona.

Le souffleur était dans son trou. Dans le petit guignol dressé sur la scène se tenaient l'auteur Palamède et le directeur Brevanne, tandis qu'à la lueur douteuse de deux lampes électriques descendant du cintre, Liona, en robe rotonde et gainsborough à plumes noires, s'agitait aux pieds d'un monsieur en veston gris — le grand Barbon — personnifiant, si l'on veut, Diocletianus. Et Liona rugissait, avec de grands gestes :

Sous ton front sombre et menaçant,
Où jamais n'habite la joie,
Comme un vol de corbeaux, tournoie
Un rêve inassouvi de sang...

Tout à coup Brevanne se leva de sa chaise et avançant avec une mauvaise humeur très marquée vers le groupe, il s'écria, en brandissant le manuscrit :

— Mes enfants, vous avez joué cette scène-là d'une manière géniale... Seulement, ce n'est pas ça du tout.

— Ce n'est pas ça du tout, appuya dans son guignol Palamède Razor.

— Est-ce qu'il y a un *loup* ? demanda Barbon.

— Qu'est-ce qui cloche ? demanda Liona, en rajustant son chapeau d'un coup de poing.

— Il y a d'abord que l'on entend pas du tout craquer les os des martyrs dans la coulisse : ça regarde Merizier. Mais toi, de ton côté, tu n'as pas du tout le cri d'une femme à laquelle on crève les yeux.

— Comment, je ne crie pas assez ?

— Si, le coup de gueule y est ; seulement, tu ne l'envoies pas dans le ton. Il

faudrait nous donner l'impression d'une torture épouvantable, tandis que tu as l'air simplement de te brûler en avalant ton chocolat. Quant à vous, Merizier, si vous ne trouvez pas quelque chose qui imite mieux les os qui craquent, j'aurai le regret de vous retirer votre emploi. Messieurs, la répétition est levée. A demain, une heure un quart, pour la demie.

Les pensionnaires de la Comédie-Gauloise qui étaient enfouis depuis quatre heures dans les coulisses, aussi froides, aussi sombres qu'une cave, se ruèrent avec délices au dehors pour respirer l'air pur des grands boulevards. Merizier partit songeur, en se tenant la tête dans les mains, et Liona sauta dans sa voiture pour reprendre au grand trot le chemin de son hôtel, avenue du Bois-de-Boulogne.

— Si Brevanne croit que c'est commode! se disait-elle. Est-ce que je sais, moi, ce qu'on éprouve quand on vous crève les

yeux ? Au moins dans *Michel Strogoff*, Marais avait quelque chose à envoyer : « Pour Dieu ! pour le Tsar ! pour la Patrie ! » Moi, je n'ai qu'un cri, un grand cri, et puis c'est tout. Voyons ce que je dis avant.

Pour se réentraîner, elle ouvrit son rôle, écrit en belle ronde, et, levant le petit miroir du coupé, elle déclama, en se regardant dans la glace :

Prends garde ! car de ma blessure
Une sanglante éclaboussure
Un jour sur toi rejaillira.
Prends garde ! Trompeuse est la gloire,
O tyran : c'est de ta victoire
Que le châtiment surgira !

— Non, dit-elle avec découragement, tout cela ne me donne pas mon cri.

Elle arriva dans son hôtel avenue du Bois-de-Boulogne, et, après avoir sonné sa femme de chambre pour la déshabiller, elle lui administra un soufflet sous un prétexte futile. La camériste eut un petit cri plain-

tif; mais ce n'était pas du tout le hurlement cherché. De plus en plus maussade, elle alla dans la serre s'étaler sur son grand sopha, tout encombré de coussins, et, là, elle se pelotonna au milieu des brocarts, des satins et des peluches. Elle sonna le groom anglais, et, comme il n'était pas arrivé assez vite, elle lui tira les oreilles.

— *By God!* gémit le petit bonhomme en pleurnichant.

Il n'y avait rien à prendre dans ce juron britannique. Que faire? La grande tragédienne, en dépit des gages fantastiques alloués pour faire pardonner ses fantaisies, ne pouvait cependant pas mettre ses gens à la torture. Tout à coup, tandis que sa vue errait sur les massifs de plantes vertes qui transformaient la serre en jardin exotique, elle aperçut son singe Nélusko, qui, tout en faisant des grimaces épouvantables, tirait tant qu'il pouvait sur sa chaîne pour se rapprocher du cacatoès. Celui-ci, huché sur

son perchoir, la crête hérissée, regardait le singe avec un œil effaré et rond.

— Tiens ! tiens ! se dit Liona, il y aurait peut-être quelque chose à faire.

Alors, avec un sourire cruel ! — ah ! ce sourire ! — elle détacha tranquillement Nélusko, puis elle revint se coucher au milieu de ses coussins, attendant. Le singe, aussitôt qu'il se sentit libre, se mit à gambader sur place, puis, avec des précautions infinies, il avança à quatre pattes vers le cacatoès. D'un bond, il sauta sur le bâton du perchoir et, là, il s'installa à côté du volatile, qui, retenu par un anneau à la patte et ne pouvant s'enfuir, regardait le singe avec un œil de plus en plus effaré et une crête de plus en plus hérissée.

Nélusko avait son idée. Il contempla un moment son voisin, en montrant ses dents dans un rictus diabolique, puis il avança ses longs doigts fuselés vers la huppe blanche et rose de l'oiseau et en arracha une plume

qu'il se mit à croquer avec délices. Le cacatoès poussa un cri déchirant, un cri sonore, guttural, superbe de perroquet aux abois.

— Quelle belle intonation ! s'exclama la tragédienne. Ah ! si je pouvais l'imiter !

Cependant, le singe continuait impitoyablement sa torture, arrachant les plumes une à une, mettant la crête à nu, tandis que l'infortuné cacatoès hurlait, autant de crainte que de douleur, et envoyait des plaintes rauques, véritables coups de trompette qui retentissaient dans toute la maison.

Et, attentive, l'œil dilaté, l'oreille tendue, Liona, penchée sur ses coussins, notait toutes ces intonations douloureuses, s'évertuant à les rendre le plus fidèlement et le plus exactement possible. A la fin, il y eut un cri de détresse si poignant, si effroyable que la tragédienne s'écria, triomphante :

— Ça y est ! Je tiens mon effet.

Trois fois elle répéta le cri au nez de

Nélusko, stupéfait, qui, du coup, abandonnant sa besogne épilatoire, courut se cacher dans les palmiers.

Et, le lendemain, à la répétition, quand on arriva au fameux passage, l'auteur, Palamède Razor, prit en pleurant Liona dans ses bras, et lui dit :

— C'est merveilleux ! C'est génial ! J'en ai encore froid dans le dos. Vous allez faire courir tout Paris avec ce cri-là !

Au même instant, on entendait dans les coulisses d'effroyables craquements.

— Monsieur Brevanne, dit modestement Merizier en entrant en scène, je crois que j'ai trouvé. Pour imiter les os des chrétiens qui craquent sous la dent des fauves, j'écrase des boîtes vides de cigares. Qu'en dites-vous ?

— Bravo ! Merizier, bravo ! s'écria le directeur. Vous aussi, vous avez fait une admirable trouvaille. Maintenant, notre scène des martyrs va produire un effet énorme.

Ecoutez, mon ami : je voudrais faire quelque chose pour vous. Quel rôle avez-vous dans *Dioclétianus ?*

— C'est moi qui représente l'éléphant de Numidie. Je fais les jambes de derrière.

— Eh bien! je puis vous donner de l'avancement.

— Ah ! monsieur le directeur, vous me comblez !

— Oui, à partir de demain, c'est vous qui ferez les jambes de devant.

LE TÉNOR

— Toc ! toc !

— Entrez !

Je levai le nez et j'aperçus le jeune Montausol, le fils de mon concierge. Il était rayonnant et frisé au petit fer, comme un mouton.

— Ça y est, monsieur, me cria-t-il, j'ai décroché mon premier prix de chant au concours du Conservatoire. Ah ! je suis bien heureux !

J'offris une chaise. Je ne voyais plus le

fils du concierge, mais le lauréat. L'art a de ces rayonnements.

— Bravo, mon jeune ami, lui dis-je, votre brave père doit être ravi. Une carrière brillante s'ouvre devant vous. Les ténors deviennent rares. Je crois, d'ailleurs, que vous êtes le seul dans tout le concours.

— Pas du tout, monsieur. Il y avait Renato, une voix superbe, bien plus belle que la mienne. Et j'étais d'autant plus inquiet que M. Duvernoy, mon professeur, m'avait affirmé que jamais M. Ambroise Thomas ne donnerait deux premiers prix de ténor. Il a ses idées, M. Ambroise Thomas.

— Alors Renato n'a obtenu que le second prix?

— Renato! Il n'a rien eu du tout, pas même un accessit... Mais aussi j'avais bien manœuvré.

— Ah! il y a eu une manœuvre? Eh bien, contez-moi votre manœuvre.

— Très volontiers, monsieur, d'autant plus qu'elle n'a rien eu de déloyal. Il faut vous dire que Renato est très joli garçon. Moi, je me rends justice, je suis un peu trapu — n'est-ce pas que je suis un peu trapu ? — et puis mes cheveux sont tout droits comme des baguettes de tambour. Aujourd'hui vous ne pouvez pas vous rendre compte... je me suis fait friser... Renato au contraire a une chevelure luxuriante, avec des mouvements, qui lui permettra de jouer tous les rôles du grand répertoire sans perruque. De plus, il est grand, élancé, bien fait... ah ! je lui rendais bien justice, au misérable ! Sans compter que M. Duvernoy avait coutume de nous dire en remuant sa tête blanchie avant l'âge :

« — Messieurs, la première condition pour un ténor, c'est le physique. A tort ou à raison, à tort à mon avis, dans les opéras, l'homme aimé est toujours le ténor. Je dis que c'est à tort parce que dans la nature, le

vrai amoureux, le vrai mâle est un baryton. Comparez au point de vue de l'amour le bon gros chien de terre-neuve avec son aboiement sonore, au roquet à la voix aigre et glapissante. J'ajoute que le baryton a une voix dont le métal peut résister à tous les excès, en l'honneur de Vénus la blonde ; tandis que vous, pauvres ténors, je ne saurais trop vous recommander la sagesse presque absolue. Et cependant, concluait M. Duvernoy, comme le théâtre ne vit que de fictions, le baryton dans les opéras est toujours trompé par le ténor. Voilà pourquoi le ténor doit être avant tout joli garçon et chaste — chaste et joli garçon.

» Renato ne remplissait pas absolument la seconde condition requise. Il se ménageait, certainement, mais très vaniteux, il ne savait pas résister à certaines avances lorsqu'elles étaient flatteuses pour son amour-propre. Depuis plus d'un mois cependant, je savais, à mon grand désespoir, qu'il menait une

vie exemplaire, se couchant tous les soirs à dix heures, et ayant comme il le disait en riant rayé de son programme la femme dans le lit et le vinaigre dans la salade. Aussi chantait-il comme un ange, oui, monsieur, comme un ange. La semaine dernière, il avait lancé l'air de Philippe II dans le *Don Carlos*, de Verdi.

Je dormirai sous la voûte de pierre.

avec une douceur si tendre que nous en avions tous été émus jusqu'aux larmes.

» — Chantez comme aujourd'hui devant le jury, avait dit M. Duvernoy, et je réponds du succès.

» J'étais donc très inquiet, vous comprenez. J'ai déjà concouru en 1891 et en 1892 ; j'ai vingt ans et huit mois. Pas de premier prix cette année et le service militaire me prend en novembre, c'est-à-dire que c'est la fin de ma carrière. Et je songeais à tout cela mer-

credi en sortant avec Renato, du Conservatoire où nous avions été applaudir au concours de comédie notre petite amie mademoiselle Ratcliff, lorsque, rue Bergère, je rencontrai tout à coup la marquise de Chastenet, chez laquelle j'avais... chanté plusieurs fois l'hiver dernier, et qui avait été assez bonne pour me témoigner une sympathie toute particulière. Évidemment elle n'est plus de la première jeunesse ; les lignes du visage commencent à s'empâter un peu, et la taille tourne au majestueux ; mais les dents sont toujours superbes et l'œil n'a rien perdu de son velouté ni de son éclat, un grand œil vers par lequel passait parfois toutes sortes de lueurs étranges ; j'ajoute qu'il est souligné par une pointe de fard indien, mais c'est bien peu de chose, et il faut nos yeux de vingt ans pour s'en apercevoir. Je la saluai avec grâce — M. Duvernoy apprend très bien à saluer — et aussitôt elle vint gentiment à moi :

» — Comment! c'est vous, cher monsieur Montausol! Que devenez-vous donc? On ne vous voit plus du tout.

» — Je travaille, madame, répondis-je gravement.

» — Moi, continua-t-elle, j'ai toujours pensé à vous. Rappelez-vous nos petites soirées de la rue de Balzac?...

» Je jugeai inutile de nous lancer dans ces souvenirs, et je lui demandai la permission de lui présenter Renato, qui s'était tenu un peu à l'écart, mais qui avança avec empressement. La marquise leva sur mon ami un regard connaisseur et le détailla, tandis qu'il s'inclinait tout en se passant la main dans les cheveux; puis elle pâlit légèrement. Je connaissais cette pâleur-là...

» Lorsqu'il se releva, leurs yeux se rencontrèrent; elle le fixa un moment, puis elle ferma les paupières, tandis que ses longs cils frissonnaient sur sa joue. Elle se tourna vers moi:

» — Soyez gentil, me dit-elle, venez dîner ce soir.

» — Mon Dieu, chère madame, ce serait avec plaisir, mais c'est demain le grand jour... il nous faut beaucoup de calme, de recueillement...

» — Bah! il faut toujours que vous dîniez quelque part, n'est-ce pas? J'espère, d'ailleurs ajouta-t-elle avec son plus charmant sourire que M. Renato ne me refusera pas d'accompagner son camarade. Nous boirons à vos succès.

» Renato devint rouge jusqu'aux oreilles, et balbutia je ne sais quoi pour dire qu'il acceptait avec bonheur.

» A sept heures et demie, nous faisions notre entrée rue de Balzac. Cet animal de Renato était véritablement très bien avec son cou puissant émergeant hors du col largement décolleté, et ses beaux cheveux ondés rejetés en arrière. Sur son habit, — l'habit du concours, tout neuf, — il avait

versé les parfums les plus inconnus ; c'était un bouquet ambulant. Quant à madame de Chastenet, elle avait revêtu à notre intention un long peignoir de crépon tout garni de nœuds mauves qui ne manquait pas de prétention et qui exhalait une troublante senteur de corylopsis du Japon. Les manches larges laissaient apercevoir de beaux bras nus, peut-être un peu replets, mais très blancs et terminés par de petites mains, à fossettes, et toutes garnies de bagues. Elle avait relevé ses beaux cheveux noirs sur le sommet de la tête par un grand peigne espagnol planté un peu de côté. Dans ce costume, aux lumières, elle était encore fort désirable et qui sait, peut-être allais-je me laisser aller à lui refaire un doigt de cour, mais je songeai aux conseils de Duvernoy, et toute réflexion faite, je m'arrangeai pour que Renato fût assis à côté d'elle.

» Le dîner commença, un de ces dîners fins

dont elle avait le secret, avec une foule de petites chatteries très pimentées et arrosées de vins merveilleux. Nous, pauvres habitués des caboulots de la rue Bergère, nous dévorions avec enthousiasme. Renato surtout surtout était merveilleux d'entrain et d'appétit. Sans perdre un coup de dent, il racontait en riant, les choses les plus folles sur le Conservatoire, tandis que la marquise, les deux coudes sur la table, l'écoutait en riant et sans le perdre des yeux une minute.

» Aux entrées, la glace entre eux était rompue ; au rôti, ils étaient bons amis ; aux fruits glacés, ils se portaient des santés et je crois qu'au dessert ils s'étaient plusieurs fois trompés de verre. Était-ce l'influence des vins capiteux ? Voyais-je double ? Je ne sais, mais il me semblait apercevoir comme dans un rêve leurs mains se rapprocher de plus en plus... Après le café, je me levai brusquement :

» — Vous m'excuserez, madame, de vous

quitter aussitôt, mais je suis accablé de fatigue.

» — Comment, déjà ! me dit la marquise en me retenant mollement — oh ! très mollement.

» — Adieu, mon vieux, adieu, me dit Renato, comme un homme pressé de me voir partir.

» Lorsque j'eus fermé la porte, j'entendis le bruit d'un baiser. Allons, me dis-je, il était grand temps de m'en aller.

» Une heure après, je me couchai honnêtement dans mon petit lit solitaire, et je dormis tout d'une traite jusqu'à sept heures et demie. Frais, reposé, j'arrivai au Conservatoire à neuf heures. Il y avait dans la tribune M. Ambroise Thomas, président, puis MM. Massenet, Gailhard, Dubois, Lenepveu, Delmas, Melchissédec et Nicot, Mon tour arrive ; le vieil huissier annonce : « M. Montausol a concouru en 1891, 1892. »

Je me sentais en voix. Je chante l'air de *Jean*

au troisième acte d'*Hérodiade*, et mon morceau fini, la salle entière éclate en applaudissements. Bon ! Après, l'huissier annonce : M. Renato. Et je vois arriver mon camarade, blême, le dos arrondi, avec deux pochons violets sous chacun des yeux, la tête d'un homme qui a passé une nuit insensée.

» Il attaque le grand air d'*Iphigénie en Tauride*, de Glück. Ah ! monsieur, une seringue, une véritable seringue. Duvernoy était consterné. Des chuts se faisaient entendre dans la salle, tant et tant que M. Ambroise Thomas a fini par arrêter le morceau en agitant sa sonnette... Et voilà comment j'entre à l'Opéra.

— Et Renato, demandai-je avec intérêt, que devient-il, le pauvre Renato ?

— Renato ! Il est en pourparlers avec M. de Lagoanère pour la *Timbale d'argent*.

LEURS PÈRES!..

Lettre de Toto à Tutur.

Mon bon Tutur,

J'ai compati de tout mon cœur à ta mésaventure avec la maman de Chignon III; comme a dit, à peu de choses près, le poète latin : *Je suis homme, et rien de ce qui touche la femme ne saurait me laisser indifférent,* mais à mon humble avis, on s'occupe toujours des mères d'artistes et pas assez de leurs pères, qui sont cependant très curieux parfois à étudier au point de vue philosophique.

Qui saurait analyser l'état d'âme de M. Weiss, le père de la baronne de Radhen ou de tout autre papa protégeant les ébats de sa fille au théâtre ou au cirque? Jadis aux Variétés nous avons savouré comme il le méritait, le personnage créé par Deltombe, le beau-père de *monsieur Betzy*. Moi, j'ai eu affaire dernièrement à un nommé Rouflard, que j'avais installé comme concierge dans ma maison de rapport, rue Montalivet.

Gardien aux Champs-Élysées, Rouflard personnifiait le type du vieux militaire dans ce qu'il a de plus respectable. Tout blanc, avec une terrible moustache et une longue barbiche à la Protais, il était impossible de le voir déambuler au milieu des enfants, avec la mélancolie d'un guerrier revenu des gloires de ce monde, sans être saisi de respect et éprouver un peu de ce sentiment qu'évoque l'idée du soldat-laboureur. Sanglé dans son uniforme vert, brodé d'argent, le képi crânement campé sur l'oreille, la

poitrine décorée des médailles d'Italie et du Mexique, il m'avait plu tout de suite et j'avais été très heureux d'augmenter les faibles émoluments de ce vieux brave par l'adjonction des gages du concierge ; la loge, dans l'après-midi, était tenue par madame Rouflard, ce qui ne gênait en rien le service du garde.

Parfois, je passais rue Montalivet pour donner quelques ordres, signer mes quittances, ou tout autre motif que je renouvelais le plus souvent possible, car j'avais été frappé par la beauté merveilleuse de la fille de mon concierge, la petite Adrienne. Une gamine encore, à peine seize ans, mais déjà des yeux immenses à damner un saint, une bouche ravissante qui, lorsqu'elle riait, creusait deux petites fossettes dans les joues roses et fraîches, et une poitrine pleine de promesses. Comme je m'étonnais qu'une beauté aussi fine eût pu s'épanouir dans cette loge, entre ce vieux gardien et cette

grosse femme poussive, je ne pus m'empêcher un jour que j'avais échangé un long regard avec la petite, de dire en m'en allant à mon portier qui me reconduisait sous la voûte :

— Père Rouflard, vous savez que votre Adrienne est rudement gentille ; une race, une distinction !...

— Je crois bien, monsieur le vicomte, je le crois fichtre bien ! Mon épouse a été la maîtresse d'un général.

Et il ajouta très fier :

— C'est même à ça que je dois ma place de gardien aux Champs-Élysées.

... O puissance de la discipline! ô influence du militarisme triomphant! Tu me croiras si tu veux, Tutur ; mais, après cette réponse épique, je compris Rivoli, Austerlitz et Waterloo, le prestige de Napoléon, l'abnégation de la Grande Armée, le bataillon sacré, tout le chauvinisme, tout le culte des vieux grognards qui avaient écrit à coups

de sabre l'épopée impériale. Ce vieux guerrier, si digne, si vénérable, ne ressentait aucune colère, sans doute parce que l'amant avait été *un général*, c'est-à-dire le dieu prestigieux et empanaché qui tient entre ses mains les destinées du simple soldat.

Ah, si ça n'avait pas été un général!... J'étais persuadé que si ça n'avait pas été un général, il se serait passé des choses terribles, car le vieux Rouflard ne devait pas être commode tous les jours et surtout ne devait pas plaisanter sur la question de l'honneur. Je me disais tout cela, tout en continuant à faire ma cour à la petite Adrienne, qui avait mis comme condition à ses faveurs son entrée au théâtre. Moi de mon côté, j'avais dit :

— Donnant, donnant. Le soir même où vous aurez débuté sur une grande scène parisienne — il ne s'agissait pas d'un bouiboui — ce soir même, vous ne rentrerez pas chez papa et maman et daignerez

accepter chez moi une hospitalité écossaise. Pour qu'elle soit encore plus écossaise, si vous voulez, ma belle enfant, je m'habillerai en Écossais.

— Marché conclu, avait répondu sans hésitation la fillette.

Et je m'étais mis en campagne. Puisqu'elle m'avait demandé un *grand* théâtre, je songeai tout de suite au Châtelet; et grâce à mes hautes influences, j'obtins de M. Floury qu'elle remplit le rôle et le maillot du troisième coléoptère à gauche dans cette belle œuvre artistique qui s'appelle : le *Chat du diable*.

Adrienne ne se possédait pas de joie, et la maman Rouflard pleurait d'attendrissement; seul mon concierge restait un peu soucieux, et tortillait sa moustache blanche en disant :

— Le théâtre, c'est très joli, mais il faudra que la petite marche droit. Sans ça !...

Et il complétait sa pensée par un geste énergique qui me donnait un peu à réfléchir. Ce serait trop bête, toutes proportions gardées, de donner un pendant au drame de Meyerling, et de périr, moi aussi, sous les coups d'un vieux garde, sans avoir même l'espoir d'être un jour mis en scène par Jules Lemaître.

Ah! Tutur!... Quand l'amour nous tient, on peut bien dire: adieu prudence. Aussi, avant-hier, après les débuts, assez inaperçus, je l'avoue, d'Adrienne dans le troisième coléoptère à gauche, j'attendis à la sortie des artistes, et j'emmenai directement Adrienne, tout heureuse à l'idée qu'elle allait faire un bon petit souper au coin de mon feu.

Le souper fut exquis. La gamine avait des surprises et des joies d'enfant qui me ravissaient, s'extasiant devant les huîtres, devant le pâté d'alouettes truffé, devant la salade russe, et surtout, surtout buvant le

vin de Champagne avec de jolis roucoulements de tourterelles :

> Nuit d'ivresse, nuit d'amour,
> Nuit plus douce que le jour...

comme chantait le grand Gounod. Mais glissons sur ces détails capiteux, et laisse-moi te dire seulement qu'il faisait grand jour lorsque nous fûmes réveillés, la petite et moi, par le bruit d'une altercation dans mon antichambre.

— Ciel ! je reconnais la voix de papa ! s'écria Adrienne, en se mettant tout à coup sur son séant et en quittant le coin de mon cou, dans lequel elle dormait paisiblement comme dans un nid.

Si tu avais vu, Tutur, combien elle était jolie avec ses cheveux épars, ses yeux un peu meurtris par en dessous — ah dame ! — et ses épaules rondes qui émergeaient de la chemisette tordue à la diable, tu aurais certainement compris mon emballement,

bien qu'à cette heure-là l'emballement me mît dans une situation assez délicate.

Soudain, mon valet de chambre entra, très effaré, et me dit :

— Monsieur le vicomte, c'est le concierge de la rue Montalivet qui veut absolument parler à Monsieur.

— Il faut lui répondre qu'à cette heure matinale je ne suis pas visible.

— C'est bien ce que j'ai essayé, mais Rouflard s'est mis dans une colère épouvantable, et j'ai vu le moment où il allait me passer son couteau de chasse à travers le corps.

— Ainsi, il est armé ?

— Oui, monsieur le vicomte.

— C'est bien. Fais-le entrer au salon.

Ah ! Meyerling !... Je le voyais tout à fait le drame de Meyerling ! Quel ennui ! Quel scandale !...

J'enfermai Adrienne tout en larmes dans mon cabinet de toilette, en recom-

mandant à la fillette de ne pas avoir peur, puis je m'habillai en hâte : chemise impeccable, cravate noire à plastron, redingote noire boutonnée. Quitte à tomber sous les coups de revolver du garde, je voulais au moins qu'on trouvât mon cadavre dans une tenue correcte.

Résolument, j'entrai au salon. Rouflard m'attendait debout, les talons réunis, sanglé, ceinturonné, ganté, avec toutes ses médailles — la grande tenue de service. Nous nous saluâmes gravement, un peu embarrassés, puis le vieux garde prenant la parole, commença en fronçant les sourcils :

— Adrienne, pour la première fois de sa vie, n'est pas rentrée à la maison. Nous l'avons attendue toute la nuit. Ma femme m'a dit : Je parie qu'elle est chez monsieur le vicomte. Alors, malgré ses supplications, j'ai revêtu mon uniforme et je suis venu vous demander : Est-il vrai que la petite soit ici ?

Je croisai les bras, prêt à tout, et je lui répondis simplement :

— C'est vrai.

Il y eut un silence très pénible, puis tout à coup, Rouflard, comme s'il prenait un grand parti, me dit :

— Monsieur le vicomte... aurais-je *du moins* mon litre tous les jours ?

PAUVRE CAROLINE!

— Toc! toc!

— Entrez! Tiens! madame Manchaballe! Asseyez-vous donc.

— Monsieur Richard, connaissez-vous Genouillat?

— L'auteur dramatique? Je crois bien. Il a beaucoup de talent, Genouillat.

— Eh bien, il est furieux *après* nous. Quand je dis « après nous », c'est surtout à Caroline qu'il en veut, car, moi, j'étais à mon poste — et puis je ne m'y serais pas

trouvée que je crois que ça lui aurait été égal, car, au fond, il ne tenait qu'à Caroline.

— Vous êtes trop modeste, madame Manchaballe. Mais enfin, que désirez-vous de ma vieille amitié?

— Il faut que vous nous rapapillotiez avec Genouillat, il le faut absolument.

— Dame! écoutez donc: ça dépend du grief.

— Monsieur Richard, voilà ce qui s'est passé, rien de plus, rien de moins, croyez en la sincérité d'une mère qui soutiendrait *mordicus* ce qu'elle va vous dire devant Dieu, devant les hommes et devant M. Carnot.

— Allez-y, madame Manchaballe, mais ne vous agitez pas sur la peluche de mon fauteuil. Restez calme.

— Donc Genouillat a tout à coup appris que son vaudeville, l'*Oncle Roubinard*, vous savez, cette pièce qui a eu tant de succès au

Palais-Royal, avait été transformé en opérette à grand spectacle et était représenté en ce moment au théâtre de Saint-Pétersbourg. A cause de l'alliance, c'est presque aussi flatteur que d'être joué chez nous à la Gaîté ou au Châtelet, n'est-ce pas? Voilà mon Genouillat enchanté. Il écrit là-bas au compositeur Tapaloff ou Palatoff, je ne me rappelle plus au juste, en lui demandant de lui envoyer immédiatement la partition, avec l'espoir de faire jouer à Paris l'*Oncle Roubinard* transformé. Bien entendu, Tapaloff se hâte d'expédier sa musique. Genouilat la porte à Samuel, le directeur des Variétés, qui la confie à Fock, qui la fait jouer par ses artistes, et tout le monde est enthousiasmé.

— Bah !

— Parfaitement, monsieur Richard. Il paraît qu'il y avait là dedans des marches entraînantes, des espèces de mélodies sauvages comme les Bohémiens en chantent

aux îles lorsque les boyards vont y faire la fête, et puis, surtout, une valse lascive : tra la, ping, ping, tra la, ping, ping !

— Madame Manchaballe, voulez-vous, je vous prie, ne pas exécuter la valse du... séant sur mon fauteuil ? Je vous ai déjà dit que vous usiez ma peluche !

— Mon Dieu, que vous êtes nerveux ce matin, monsieur Richard ! J'ai cru que ça vous ferait plaisir d'entendre cette valse lascive, une primeur, en somme. Tout de suite, Genouillat a été d'accord avec M. Samuel pour la distribution. L'oncle Roubinard — un baryton — devait être personnifié par M. Baron ; mais il y avait à trouver le rôle de Zuleima, très important, parce qu'il faut non seulement une artiste ayant de la voix, mais une jolie femme ayant des jambes, à cause de la transparence du costume oriental. C'est alors que Genouillat — un homme de goût — a pensé à Caroline. Il est venu me trouver dans

mon magasin de la rue de Provence et s'est assis derrière le paravent du fond. Ah! je puis dire sans me vanter qu'il est venu des sommités, derrière ce paravent: diplomates, académiciens, amiraux, sénateurs, un tas de vieux messieurs ayant tous un nom illustre et venant me parler tantôt pour Rebecca, tantôt pour Judith, tantôt pour Caroline. Avouez qu'il y aurait là de quoi s'enorgueillir pour une mère qui ne saurait pas, comme moi, la valeur des choses...

— Marchons, marchons, madame Manchaballe. Ne soyez pas prolixe et parlez-moi de Genouillat, rien que de Genouillat.

— Eh bien, Genouillat, lui, venait pour Caroline. Il me dit:

» — Je connais les jambes de vos deux aînées: tout le monde les connaît à l'Opéra; mais figurez-vous, madame Manchaballe, que je ne connais pas les jambes de votre dernière.

» Moi je cherche dans ma mémoire, un peu étonnée — dame! à la longue, je m'y

perds un peu — mais c'était vrai, il avait raison : il ne connaissait ma fille qu'en robe. Alors je lui réponds :

» — Monsieur Genouillat, vous avez une occasion unique de vous rendre compte de la voix, des jambes et du reste. Caroline joue la Gare des Moulineaux dans la revue de Bezuchet aux Folies-Plastiques, et son costume se compose uniquement d'un maillot rose, avec un disque sur la poitrine et, sur la tête, un casque à panache blanc pour simuler la fumée de la locomotive. Mais la fumée ne cache pas les jambes, et vous verrez Caroline quasiment toute nue. Allez-y, monsieur Genouillat, allez-y ; emportez une bonne lorgnette, et vous serez content.

» — Et la voix ? insista l'auteur.

» — Précisément. Ma fille a un couplet délicieux :

Me voilà dans la panade,
Car, bien avant les rides,
On me campe sur l'esplanade
Des Invalides !

Et elle cligne de l'œil en parlant des Invalides, avec un petit air polisson... vous comprenez. Tous les soirs, le couplet est trissé.

» — Bon ! s'écrie Genouillat, j'irai ce soir aux Folies-Plastiques, et, si tout ce que vous me dites est exact, c'est une affaire conclue.

» Dare, dare, je téléphone la chose à ma fille : « Allo ! allo ! Sois très aimable ce soir pour Genouillat ; retrousse ta traîne plus que jamais et soigne ton couplet sur les Invalides, en le lui envoyant dans le nez. — Compris, ô ma vénérable mère ! me répond Caroline, dans l'instrument. Sois tranquille, on allumera le Genouillat ! »

— Alors ?...

— Alors, monsieur Richard, le soir, aux fauteuils d'orchestre, le Genouillat a, en effet, été allumé comme jamais un spectateur ne l'a été. Gentils sourires extatiques, œillades incendiaires, petit bout

de langue passant, à propos de tout et à propos de rien, entre les dents de nacre, et des exhibitions de croupe callipyge en veux-tu, en voilà, et la jambe fine, svelte, jeune, moulée dans le maillot couleur chair, campée en pleine lumière électrique. Tous les petits gardénias de l'orchestre, le Petit Moutardier, le Petit Chocolatier et le Petit Cafetier se disaient ; « Mais qu'est-ce qu'a donc Manchaballe III, ce soir? mais qu'est-ce qu'elle a? » Le marquis de Palangridaine, seul, n'était pas content, parce que tous les effets allaient au côté cour, tandis que lui était dans l'avant-scène côté jardin. Pendant l'entr'acte, Genouillat se précipite dans la loge de Caroline, et, se glissant au milieu des fleurs et des corbeilles embaumées, il crie à ma fille :

» — Mademoiselle vous êtes tout à fait la Zuleima de mes rêves, et il ne tient qu'à vous d'entrer aux Variétés pour y

prendre la succession laissée vacante par les Schneider, les Judic et les Granier.

» Ah dame! en entendant ça, Caroline n'a fait ni une ni deux : elle a sauté au cou de Genouillat, en lui campant un de ces baisers sur les lèvres comme elle sait les donner quand elle veut — quand elle veut! Mais, à ce moment, le marquis de Palangridaine est apparu derrière une grosse touffe de lilas blancs, et il faisait un nez, ce pauvre marquis! Aussi la présentation entre les deux hommes a été très froide, et quand Genouillat a pris rendez-vous avec ma fille pour le lendemain, à cinq heures, afin de *causer de l'affaire*, il a été facile de voir que le marquis n'était pas content du tout.

» Moi, instruite de ces péripéties, je me méfiais : aussi, pendant que ma présence pouvait être utile, j'avais été m'installer de ma personne chez Caroline, qui était au Bois, en phaéton, avec le marquis, et

n'était pas encore rentrée. A cinq heures tapant, Genouillat arrive, frisé, pomponné, bouquet de violettes de Parme à la boutonnière. Il avait toute la partition sous le bras. Il me voit et demande tout de suite :

» — Caroline, où est Caroline ?

» — Elle va rentrer lui dis-je avec mon sourire le plus aimable : vous impatientez pas. Elle m'a chargé de vous tenir compagnie en attendant.

» Je dois avouer que Genouillat a fait une grimace, une laide grimace! Mais enfin, comme c'est un homme poli, qui sait les égards dus à une mère, il s'est résigné. Cinq heures et demie sonnent, puis six heures. Pas de Caroline. Moi, je causais toujours — vous savez que je ne cause pas mal — mais, visiblement, mon auteur s'ennuyait ferme. A six heures et demie, exaspéré, il a pris son chapeau et, sans même me baiser la main, il est parti furibard. Pendant ce

temps, le marquis évoluait dans le brouillard avec ses chevaux aux environs de Bagatelle...

» Le lendemain, ma fille a reçu de Genouillat le petit mot suivant :

« Mademoiselle,

» Hier, vous m'avez fait faire le pied de grue. Je vous l'envoie. Ça vous en fera trois.

« — Trois, quoi ?... » m'a demandé Caroline. Est-ce que vous comprenez quelque chose à cette lettre, monsieur Richard ?

— Il vaut peut-être mieux ne pas essayer de comprendre, madame Manchaballe.

LA TRAITE DES BLANCS

— Monsieur, me dit Dubard, le directeur, en se carrant sur son fauteuil et en passant sa main dans sa chevelure rejetée en arrière, le théâtre tel que je le comprends doit être une tribune, ou si vous préférez une chaire d'où l'on puisse faire entendre la bonne parole et aider à la solution des grandes questions sociales.

Je m'inclinai avec courtoisie, non sans lancer un coup d'œil oblique vers une photographie suspendue à la muraille et repré-

sentant mademoiselle Rayon-d'Or exécutant avec sa jambe le noble mouvement de : Portez armes !

Il suivit la direction de mon regard et reprit avec une grande expression de tristesse :

— Oui, oui, je sais, mon prédécesseur aimait ce qu'on est convenu d'appeler les pièces à femmes, et les Folies-Plastiques devaient leur notoriété à l'art avec lequel les fournisseurs attitrés de la maison savaient réveiller ce cochon que tout homme a dans son cœur. On faisait de l'argent avec des créatures demi-nues étalant sous des flots de lumière électrique leurs formes moulées dans des maillots nacrés ; on cherchait le succès dans telle ou telle échancrure savante du corsage, ou dans tel ou tel retroussis polisson de la jupe ; et à la fin de l'acte, monsieur, il y avait toujours, vous entendez, toujours, un immonde cancan dans lequel les célébrités du Moulin-Rouge, l'Écumoire et la Môme-Roquefort se

faisaient vis-à-vis. J'ajoute que le rideau était toujours relevé trois fois. Pouah !

Je pris un air indigné, mais je l'avoue, sans l'ombre de conviction. Dubard continua, très animé :

— Vous pensez, comme moi, n'est-ce pas, qu'il y a mieux à faire au théâtre, et que nous n'existons pas seulement pour faciliter la digestion des bourgeois atteints de dyspepsie ou réveiller les sens blasés des vieux messieurs. *Castigat ridendo mores*, disaient nos pères. Aujourd'hui c'est fini de rire. Il faut châtier nos mœurs égoïstes et prendre énergiquement en main l'étendard des humbles, des faibles, des déshérités. Je veux montrer la misère, la maladie, la mort, en opposition avec la tyrannie et l'exploitation ; on verra sur ma scène des tranches de vie réaliste, on entendra de vrais cris, de vrais sanglots, et les gens qui les pousseront ne seront pas des cabotins ou des figurants professionnels déguisés

pour la circonstance en meurt-de-faim, mais j'irai chercher dans la rue, dans les bouges, dans les carrières abandonnées, de vrais misérables, avec de vraies loques qui exhaleront de vraies souffrances. Et non seulement, je leur procurerai ainsi le moyen de gagner leur vie, mais je leur permettrai de revendiquer, à la face des jouisseurs tout tremblants, leur part de bonheur, de bien-être et de soleil. Vous verrez, cela sera superbe.

— Et comment s'appellera votre pièce?

— *La Traite des blancs*. Un beau titre, n'est-ce pas?

— Certes. Mais ne craignez-vous pas d'effrayer un peu ce public habituel de gigolos et de belles petites qui ornait vos avant-scènes?

— Je n'en veux plus de ce public-là! C'est lui qui donne à nos théâtres des allures louches de mauvais lieu, et transforme les directeurs en tenanciers de tolé-

rance. Ceux que je veux attirer chez moi, ce sont les penseurs, les philosophes, les rêveurs, les utopistes mêmes qui sont attelés à cette idée magnifique de l'amélioration et de la moralisation des masses. Je veux qu'en rentrant chez lui, après mes représentations, chaque spectateur fasse son examen de conscience, compare l'altruitisme au truie-tisme et se pose, avant de s'endormir, de formidables points d'interrogation.

— Vous ne voulez plus qu'il rêve comme jadis aux petites femmes? Pourtant...

— Je veux qu'il se demande s'il remplit son devoir, tout son devoir d'homme vis-à-vis de son semblable, et si ses efforts tendent à diminuer non seulement le paupérisme, mais la douleur, le découragement, les défaillances morales. Donner de l'argent, c'est bien, tendre la main, c'est mieux.

— Vous m'étonnez!

— Vous ne comprenez pas ; je veux dire tendre la main pour soutenir les éclopés sur la route et pour relever ceux qui tombent dans la lutte pour la vie. Voilà comment je comprends mon rôle de directeur de théâtre ; ma scène est une église, et moi je suis le pasteur. Promettez-moi de venir à la première de la *Traite des blancs*.

— Je vous le promets.

Très ému, je serrai la main de Dubard.

Malgré moi ce vieux cabot retraité, avec son visage rasé au bleu et ses cravates ridicules, prenait pour moi des aspects d'apôtre. En somme il avait peut-être raison.

Évidemment tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes, même des demi-mondes, et il y a quelque chose à tenter dans la voie des de Mun et des Morès. Et, un peu honteux, je me reprochais, comme une grave faute, d'avoir jusqu'ici pris un plaisir profane à l'exhibition

de ces pièces à femmes stigmatisées par le terrible directeur, à ces corsages savamment échancrés, et surtout à ces jambes moulées dans le maillot rose. J'ai toujours eu un faible pour les jolies jambes. Mais un beau mollet est bien peu de chose auprès de la question sociale !

Et, à mon tour, je m'endormis en me posant de formidables points d'interrogation sur l'altruitisme et le truie-tisme. Oserais-je avouer que ma nuit fut beaucoup moins agréable que lorsque je rêvais, comme jadis, aux yeux de mademoiselle Aimée Martial ou aux épaules de mademoiselle Marcelle Lender ?

Enfin, le jour de la première arriva. Au lieu du frac à boutonnière fleurie réservé aux fêtes, j'endossai la redingote des jours sérieux.

J'allais aux Folies-Plastiques non pour m'amuser, mais pour me régénérer, et, chose bizarre, cette idée ne me causait pas

toute la joie qu'elle aurait dû me procurer. J'avais au cœur comme un vague regret des exhibitions d'autrefois, alors que nous louions tous en bande l'avant-scène côté cour — la loge infernale — pour lorgner les chères créatures, ayant elles aussi, à la façon de Bossuet, l'éloquence de la chair. Nous les applaudissions avec frénésie, nous leur envoyions des bouquets et des billets fous pendant les entr'actes, et parfois nous poussions la dépravation jusqu'à aller les attendre à la sortie. Tout cela était bien loin !...

Dès l'arrivée en effet, on n'eût pas reconnu la salle. Peu de monde aux premières places, mais ce public choisi de philosophes, de rêveurs et d'utopistes dont m'avait parlé Dubard. Les philosophes n'attachant à la tenue qu'une importance assez mince, il en résultait que l'ensemble du coup d'œil présenté manquait d'élégance ; mais tant mieux ! les distractions seraient moins fortes,

et je pourrais m'absorber tout entier dans l'audition de l'œuvre. Par exemple, les gradins supérieurs étaient bondés d'une foule houleuse, remplaçant par l'odeur sympathique et plébéienne du saucisson à l'ail les fades relents de l'opoponax et de l'impérial-russe.

La toile se leva bientôt sur la *Traite des blancs*. La scène se passait au fond des mines, et l'auteur, dans une langue imagée, avait mis en regard la misère morne et résignée des malheureux mineurs et la brutalité des porions et contremaîtres.

Il y avait là sur la scène tout un peuple hâve, famélique, en guenille, ayant réellement trimé, réellement souffert. Et la pièce montait ainsi de plus en plus jusqu'à la grande révolte finale, vibrante, passionnée, sillonnée d'éclairs, éclairée de temps en temps par une figure évangélique, celle d'un patron nouvelle école prêchant la concorde, la mansuétude, l'assistance du fort envers le

faible. C'était véritablement très beau, et je me représentais le directeur Dubard dans ce superbe rôle. Quel digne homme, et comme il avait raison!

Encore tout attendri des belles choses que je venais d'entendre, je profitai d'un entr'acte pour monter sur le théâtre. Je voulais absolument féliciter le directeur sur les théories qu'il émettait, et sur la grandeur de la tâche entreprise. Je le trouvai énervé, furieux, au milieu de cette masse de figurants, gauches, inexpérimentés, encombrant les portants, empêchant les machinistes de démonter le décor, et je l'entendis hurler d'une voix de tonnerre:

— Ah çà, tas de mufles, voulez-vous me vider le plancher, voulez-vous me f..... le camp, nom de Dieu!

Et comme un pauvre diable plus empêtré que les autres n'exécutait pas cet ordre assez vite, d'un magistral coup de pied au derrière il l'envoya rouler dans les coulisses.

Tout à coup, il m'aperçut, et avançant vers moi les deux mains tendues :

— Hein ! je crois que nous faisons de la bonne besogne, du vrai socialisme chrétien !

GENTIL-BERNARD

... Et, comme mon oncle finissait de s'habiller et de réparer, comme il le disait avec une pointe de mélancolie ironique, « ce vieux monument », lorsqu'il eut fièrement retroussé au fer sa moustache grisonnante et prolongé par derrière une raie qui devait rendre moins apparente la petite tonsure au sommet du crâne, je lui dis tout à coup, en jetant le journal où je venais de lire le compte rendu de *Gentil-Bernard* :

— Dites donc, mon oncle, vous avez dû connaître Déjazet?

— Mais oui, beaucoup. D'abord, elle a encore reparu en 1875, au Vaudeville, dans *Monsieur Garat* et la *Douairière de Brionne*, mais mes souvenirs les plus vifs datent de 1866, époque à laquelle elle jouait précisément à son théâtre ce *Gentil-Bernard* que vient de reprendre si crânement Marguerite Ugalde. Elle avait alors soixante-neuf ans bien sonnés, étant née le 30 août 1797. Mais qui s'en doutait? Elle eût pu lutter avec Ninon de Lenclos disant à l'abbé Gédoyn un fringant prestolet tombé à ses genoux.

« Mais, monsieur, j'ai quatre-vingts ans! »

Vois-tu, mon ami, aux hommes de ma génération, elle représentait un tas de choses finies, disparues, toute une époque que nous regrettions d'instinct, avec la vague sensation qu'on devait y vivre plus calme et plus heureux qu'aujourd'hui. Au milieu de notre monde transformé par tant de bouleversements successifs, elle donnait l'im-

pression d'une contemporaine de Sophie Arnould ou de la Guimard. Rappelant les extases idylliques de Rousseau et les poses héroïques des divinités de Clodion, elle a réalisé l'idéal de ce dix-huitième siècle parfumé et charmant. Sous toutes ses formes, dans tous ses raffinements, dans toutes ses délicatesses, une seule idée, un seul sentiment : le plaisir. Plaisir d'aimer, ou même tout simplement plaisir de vivre. L'amour est plus inquiet, la volupté plus fiévreuse, la passion, plus désordonnée. Dans le milieu évoqué par Virginie Déjazet, tout était repos, délicatesse, distinction et parfait équilibre.

Elle avait la race, le trait, le bel air, l'impertinence et l'allure, et, dans ce répertoire fait pour elle, elle nous donnait, après tous les cataclysmes et toutes les ruines de la Révolution, l'impression d'un joyeux bal masqué plein de lumières, d'épaules nues, de senteurs musquées et de chatoiement d'étoffes zinzolin. C'est que l'amour n'avait

pas d'âge ou de limite dans ce siècle où plaire et être heureux était l'unique étude et où tout le monde y parvenait, jeunes ou vieux, par art ou par nature.

En regardant Déjazet nous représentant ces roués de la Régence, ces petits maîtres de l'Œil-de-Bœuf : Richelieu, Létorière ou Lauzun, on comprenait tout à coup la cour et la ville, Watteau et Fragonard, ces intrigues de Versailles où l'on se noyait dans un verre d'eau, ces rendez-vous galants dans le parc, derrière les ifs bien taillés, sous les yeux de mignardes néréides en marbre s'ébattant dans les bras de vigoureux tritons barbus, ces intrigues de sérail et ces passions d'alcôve sous le haut dais de satin bleu empanaché. Tous ces petits abbés, ces freluquets de haute race, devaient être comme elle, avec ses pirouettes sur les talons rouges, son impertinence de haut ton, sa bravoure, ses vices et son débraillé de bonne compagnie.

Je l'écoutais, quant à moi, avec un respect presque religieux, et il n'y avait pas jusqu'à sa petite voix grêle, paraissant venir de si loin, comme un écho affaibli, qui ne me rappelât les sons doucement fêlés d'un vieux clavecin sur lequel je me souvenais, étant enfant, d'avoir vu jouer ma grand'mère, avec ses doigts chargés de bagues, sa robe couleur feuille morte et ses atours du vieux temps.

Je vois encore la petite loge du théâtre Déjazet, toute tendue de cretonne claire, avec une grande psyché; un rideau en étoffe semblable, glissant sur une tringle, séparait le visiteur de l'espace, fort restreint où l'actrice était obligée de se maquiller, travail qui exigeait éminemment de soins et encore plus de discrétion.

Elle arrivait assez élégante et coquette, vêtue d'une robe de soie et toujours coiffée de *chapeaux ronds*, car, malgré son âge avancé, jamais elle n'a consenti à adopter

la capote ou les *bibis* microscopiques du second Empire. Après avoir fait sa figure, comblé les ravins avec le blanc de perle et avivé l'œil avec le kohl et le fard indien, elle posait une perruque descendant très bas sur le front pour dissimuler les rides. Je me souviens que, dans *Garat*, avec les boucles retombantes et l'énorme cravate qui montait jusqu'au menton, on n'apercevait plus qu'une petite figure grosse comme le poing, mais qui souriait en laissant voir des dents restées superbes.

Comme elle était très petite, elle mettait dans ses souliers un talon intérieur de trois centimètres, qui l'exhaussait en cambrant le cou-de-pied, et ses bas de soie étaient rembourrés pour dissimuler la maigreur des jambes.

Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite
Et le temps perdu!

Au-dessus de la toilette duchesse, en pre-

mière place, le portrait d'un vieil ami, personnalité des plus connues et avec lequel elle eut une longue liaison, puis, dans le cadre de la glace, les photographies de Laferrière, Frédérick Lemaître et quantité d'autres artistes. Sa conversation était pétillante d'esprit, de cet esprit qui donne à tout l'intensité et la suprême caresse de la vie, et, dans ses réparties, ses réticences, comparables aux dégradations d'un clair-obscur, on sentait quelque chose de pimpant, qui fleurait l'ambre et la poudre à la maréchale.

Autour d'elle, Jaime fils et quelques vieux messieurs d'autrefois, bien rasés, avec de hauts toupets et des cravates à deux tours, qui prisaient encore avec des gestes nobles et me semblaient les derniers représentants d'une race disparue.

Après la représentation, elle rentrait dans son appartement du passage Saulnier, qu'elle quitta, plus tard, pour se rapprocher de son théâtre, boulevard du Temple. J'ai encore

vu ce nid curieux, tout encombré de souvenirs, de pastels effacés, de miniatures, avec de grands lauriers d'or, couverts de poussière et noués avec des rubans qui n'avaient plus de couleur, nid qui ne fut pas la dernière étape, car il y eut encore le modeste appartement, 36, chaussée Clignancourt : quatre petites pièces où la misère, l'atroce misère grandissait chaque jour. Plus de robes de soie : une vieille douillette puce, une guimpe de dentelle cachant les rares mèches grises, la voix nasillarde et comme devenue tout à coup fêlée, cassée par les soucis quotidiens de l'existence. Telle je la revis encore après la guerre, tandis qu'Euphémie, la fidèle gouvernante qui ne l'avait pas quittée pendant quarante ans, trottinait sur le parquet, de son pas menu de souris effarouchée.

Quant à moi, je ne pus m'empêcher d'avoir les larmes aux yeux lorsque dans la représentation de *Garat* dont je te parlais,

au Vaudeville, je la vis, avec ces pauvres jambes qui flottaient dans la culotte de satin danser encore la gavotte, tenant à la main le lorgnon d'or à doubles branches des incroyables du Directoire. A l'âge où l'aïeule auguste aurait eu droit au repos, elle était obligée d'amuser les petits-fils, comme elle avait amusé les grands-pères et de fredonner d'une voix éteinte des refrains égrillards.

A quelques jours de là, une bonne action devait la tuer. Au sortir d'une représentation aux Variétés, où elle avait chanté la *Lisette de Béranger* au bénéfice de madame Grenier elle attrapa un refroidissement, et elle mourut, 23, rue Clavel, à Belleville, chez son fils. J'ai suivi son enterrement. Jamais homme d'Etat, jamais artiste, conquérant ou poète n'eut de pareilles funérailles, et plus de cent mille hommes, en dépit de l'heure matinale, avaient fait le voyage des Buttes-Chaumont. C'est que, vois-tu, celle-là était une vraie Française, Française jusqu'au bout des

ongles, à la manière de nos vieux conteurs gaulois, Rabelais, La Fontaine et Béranger. En s'en allant, elle a emporté les dernières grâces, le dernier sourire d'une société disparue, et c'est pour cela que vous autres, vous ne comprenez plus, vous ne pouvez plus comprendre le vaudeville de son temps car vous n'avez plus celle qui servait de transaction entre l'ancien régime et le nouveau...

Tout en causant, mon oncle avait terminé sa toilette et son « vieux monument » était complètement réparé. Il jeta un regard au miroir, qui lui montra la figure d'un sexagénaire bien rasé, bien pomponné, encore fort présentable sur le haut col droit empesé et, ragaillardi par cette vision, il me cria presque gaiement :

— Bah! Que le diable t'emporte, en me forçant à remuer ces souvenirs lointains! Ce qui est fini est fini; mais Gentil-Bernard vit toujours, et, puisque Virginie Déjazet est morte, vive Marguerite Ugalde!

LE COFFRET

C'était à la seconde de *Brillant Achille* à la Renaissance ; la salle était fort élégante, et moi je m'amusais à lorgner en dilettante la belle comtesse X... trônant dans son avant-scène. Sa robe en diagonale glacée noire et turquoise, moulant le buste, encadrant les seins bien servis, appelant la main et la caresse, faisant songer à quelque patricienne de Florence. Quand elle se tournait, le dos découvert très bas avec des creux et des saillies de tigre accroupi. Sur

sa tête d'impératrice était campé, comme un diadème, une sorte de toque vénitienne toute brodée de perles et d'or. Ainsi parée elle remplissait et occupait la salle entière; pour un peu elle eût salué le peuple.

Saint-Machin, qui sait tout, se souvenait de l'avoir vue ouvrir le bal avec le tsar à une fête donnée aux îles, il y a seulement cinq ans. Mais depuis, que de chemin parcouru ou descendu! *Quo non descendam ?* eût-elle pu écrire en exergue sur le superbe portrait de Chartran qui la représentait en bas d'un escalier. Que de folies, que d'amours bruyantes, que de caprices d'une heure! jamais femme ne fut plus courue, jamais courtisane n'attacha moins d'importance à un baiser. Et cependant, à cause de sa grande fortune, de son hôtel, de son train de maison et de ses équipages, elle conservait encore une certaine situation sinon dans le monde où l'on s'ennuie, du moins dans celui où l'on s'amuse.

— Elle est rudement belle ! me dit tout à coup le baron Samuel Goldstein, auquel le hasard du tirage du club avait donné un fauteuil voisin du mien.

— Oui, certainement, répondis-je. Telle qu'elle est, battant son plein, c'est assurément la plus belle nuit qu'on puisse rêver.

— Soyez gentil, présentez-moi.

Je réfléchis un instant ; mais, en somme, une femme comme la comtesse est toujours heureuse quand on lui présente un Goldstein, un homme qui porte ce nom magique, presque royal, qui sert de passeport sur toute l'étendue du globe.

— Montons, lui dis-je, et profitons de l'entr'acte.

Je dois dire que le baron Samuel fut reçu à bras ouverts. La conversation s'engagea immédiatement du tac au tac, la comtesse se renversant en arrière, avec des mouvements d'épaule pour faire glisser la robe

encore plus bas, des sourires imperceptibles, des balancements d'éventail qui semblaient envoyer à Goldstein comme une caresse molle, comme une effluve chaude s'exhalant de ce beau corps parfumé.

Je m'esquivai, le baron resta; et tandis qu'Huguenet persistait à demander à Théo rougissante et mi-nue un tas de choses qu'elle ne voulait pas lui accorder et poussait des: *Ah! sapristi!* qui faisaient courir parmi les vieux messieurs des frissons électriques, Samuel Goldstein, dissimulant son plastron blanc derrière le rideau de velours, continuait sa cour, chuchotait aux oreilles finement ourlées des bêtises qui le faisaient rire d'un gros rire épais, et parfois se penchait tout près des frisons de la nuque, comme pour s'y griser de parfums fauves.

A la sortie, je les vis bras dessus bras dessous descendre l'escalier en spirale: elle, superbe, dédaigneuse, drapée dans une longue mante en velours aubergine brodée d'or

et garnie de skung, lui rayonnant et me lançant au passage un clignement d'œil significatif qui semblait me dire : « Ça va très bien et je suis un heureux gaillard. »

Et je pris à mon tour le boulevard, philosophant tout à mon aise sur la puissance de l'or, *auri sacra fames* comme disait le père Feugère, mon vieux professeur de latin, cet or qui vous ouvre toutes les portes, supprime tous les obstacles, et pour les hommes remplace l'esprit, la jeunesse et la beauté. En somme, peut-être en est-il mieux ainsi ? peut-être est-il préférable que l'amour dépende d'un sac d'écus, et puisse s'acheter comme le reste. En effet tout le monde ne peut pas naître spirituel ; mais tout le monde peut aspirer à la richesse et par conséquent espérer sa part de joie.

Dans mon imagination, je me figurais le couple arrivant dans l'hôtel de l'avenue Kléber. Je revoyais le vestibule sévère conduisant à l'escalier drapé de peluche éme-

raude; dans la cage, une immense torchère reproduisant la *Ceinture dorée* de d'Epinay; puis le salon tendu de tapisseries Renaissance représentant des scènes de l'histoire ancienne, des personnages faisant leur soumission à un roi vainqueur; dans les vitrines de merveilleux petits saxes : miniatures, miroirs à main ornés de saphirs, lorgnette garnie de roses, éventails Louis XV. Dans un coin, le buste de la Jeunesse par Weeck et celui de l'impératrice d'Autriche, acheté à cause d'une vague ressemblance. La salle à manger ouvrant sur une serre encombrée de plantes. Aux murs, le cuir de Cordoue à grands ramages disparaissant sous des étagères encombrées de plats d'argent, d'aiguières, de surtouts, de vide-cornes.

Puis, les appartements intimes, le boudoir avec le portrait de la belle comtesse en amazone, les photographies encadrées du prince et de la princesse de Galles, le cabinet de toilette tout en glaces avec la grande

baignoire d'argent. Aux murs, deux merveilles sur ivoire de Baudoin : l'*Indiscret* et la *Surprise*. Et, enfin le sanctuaire, la chambre à coucher toute tendue en peluche saumon à reflets argentés. Le lit large, sévère, immense ; au fond, deux amours à califourchon sur des cygnes. Et sur le couvre-pied de satin piqué — ô souvenir ! — une merveilleuse chemise en surah *pétale de rose* garnie de point d'Alençon, avec les entre-deux juxtaposés en pointe et encadrés d'un haut volant.

Et partout un parfum âcre, subtil, pénétrant, fait pour exacerber les nerfs et exalter la folie du désir. Ah ! satané Goldstein, il n'allait pas s'ennuyer, et il pourrait reconnaître cette fastueuse hospitalité et payer royalement les frais du culte *Auri sacra*.... oui, je l'ai déjà dit.

Lundi dernier à cinq heures, il y avait foule au cercle, et, le mauvais temps aidant, tout le monde avait rabattu là. C'était presque aussi animé qu'un soir de représentation.

On parlait du Dahomey avec des remarques très fines sur les amazones du roi Béhanzin, de Carmaux, du lieutenant Quiquerez. Le baron Samuel, appuyé contre la cheminée, paraissait heureux mais fatigué — fatigué mais heureux. Deux pochons sous les yeux un peu larmoyants, et le teint congestionné.

— Eh bien! lui dis-je à l'oreille, ça a bien marché hier au soir?

— Ah! mon cher, cette femme a, non seulement l'instinct de toutes les voluptés, mais la science de tous les luxes. Je me sentais là dans mon élément. Voyez-vous, on a beau dire, le cadre, il n'y a encore que ça. Et vous allez me trouver très fat...

— Non, non, allez donc!

— ... Eh bien, ma parole, je crois que la comtesse m'aime, ou alors, la comédie jouée à ce point-là serait du grand art. Tant et tant que c'est à peine si j'ai osé

laisser un petit cadeau en souvenir. Dix modestes louis glissés dans une coupe d'onyx...

— Dix louis à la comtesse! Et elle ne vous les a pas jetés à la figure!

— Mais puisque je vous le répète qu'elle m'aime. D'ailleurs, elle n'a dû les trouver qu'après mon départ.

A ce moment, un domestique en livrée fut introduit par un valet de pied, et je reconnus John, le groom anglais de la comtesse. Il portait dans ses bras une espèce de coffret en marquetterie incrusté de nacre et soigneusement ficelé.

— Voilà, dit-il, ce que madame la comtesse m'a chargé de remettre en mains propres à monsieur le baron.

— Hein, me souffla Goldstein, quand je vous disais qu'on m'adore. C'est à moi qu'on fait des cadeaux. C'est la première fois que cela m'arrive; avouez qu'il y a de quoi être flatté.

Le bruit de cet envoi s'était répandu dans le cercle, et de tous les salons on était accouru avec curiosité pour connaître le contenu. On formait une quadruple haie autour de la cassette.

— Ouvrez, ouvrez Goldstein, criait-on, nous voulons savoir.

On coupa les ficelles, et immédiatement le coffret, dont le devant retombait comme celui d'une boîte à gants, s'abattit, et nous vîmes rouler un amas de monnaie de billon, des quantités de sous qui s'étalèrent sur le tapis formant une montagne de bronze très sale.

Au milieu du tas émergeait un petit billet. Le baron Samuel ouvrit et, un peu pâle lut :

« Très cher, permettez-moi de vous renvoyer les dix louis que vous avez oubliés. C'est la monnaie de votre pièce — une très mauvaise pièce qui n'aura jamais de seconde représentation. »

Et Saint-Machin s'écria au milieu des rires :

— Hein, mon pauvre baron, pas de seconde représentation. Voilà encore un argument pour la crise théâtrale.

LILAS BOURRIMEL

Mon bon Toto,

Le dernier procès intenté au fils du notaire par cette jolie personne qui mimait si délicieusement la chanson d'amour dans la *Statue du commandeur* m'a donné froid dans le dos ! Mon cas n'est pas tout à fait le même, car, moi, du moins, je n'avais pas eu d'enfant. Le ciel n'avait pas béni notre union, et pour cause; mais c'est égal !... Tiens, Toto, je n'ai plus déjà beaucoup de cheveux : eh bien ! ils se hérissent en ce

moment sur ma tête (ça me va même très bien), et je suis sûr que ce hérissement (est-ce qu'on dit hérissement?) va encore leur causer une faiblesse qui va les faire tomber avant l'âge.

Mais arrivons au fait. Il y a quelque temps, le marquis de Pafray m'avait invité à une de ces matinées artistiques extraordinaires où, lorsqu'on lui demande à se rafraîchir, il ouvre simplement la fenêtre. On vient cependant chez lui parce qu'il est gentilhomme et qu'on trouve dans ses vieux salons moisis de la rue de Lille, la fine fleur du Faubourg Saint-Germain. Moi, ce n'était pas seulement comme une fine fleur qu'il m'avait invité : c'était surtout à cause de mon habileté à imiter Baron. Vois-tu, Toto, un jeune homme qui sait bien imiter Baron peut aspirer aux plus hautes destinées.

M'as-tu jamais entendu, dans la *Petite Marquise*, dire, en me tapant sur la cuisse : « Le mot troubadour vient du verbe *trobar*,

qui veut dire « trouver », et non pas du mot troubade, ainsi que se le figurent les ignorants. Ce mot n'avait pas au treizième siècle le sens badin que lui donnent aujourd'hui les personnes qui aiment à s'amuser. C'est pour cela que la chanson : « C'est le trou, c'est le trou, c'est le troubadour! » n'est pas du treizième siècle. »

J'ai toujours un succès! Tiens, encore l'autre soir, chez Maxim's, on m'a fait recommencer la phrase trois fois, et Diane de Chatou se roulait en disant : « Comme c'est ça! mais comme c'est bien ça! » Le fait est que c'était tout à fait ça. En m'écoutant et en fermant les yeux, moi-même je voyais Baron. Sensation délicate et exquise que comprennent seuls les gens épris des questions d'art.

Donc, le marquis de Pafray m'avait dit :

— Mon cher ami, je compte sur vous, comme intermède comique avec vos imitations. D'abord, vous avez un immense talent... et puis, en votre qualité d'homme

du monde, vous avez un avantage, c'est que vous n'acceptez pas de cachet.

J'avais remercié, très touché de tant de bonne grâce. J'arrive rue de Lille. Ah! mon ami quelle chambrée! Des douairières, des duchesses, des marquises ; cela sentait les vieux jupons, mais c'était *select* en diable. On marchait sur le Gotha. Crème et gratin. Mets de la crème sur du gratin, et tu n'auras encore qu'une idée imparfaite du public rangé devant la cheminée. Il y avait sur le programme un numéro avant moi : mademoiselle Lilas Bourrimel.

En effet, le vieux marquis arrive devant le piano et dit :

— Mademoiselle Lilas Bourrimel, premier accessit du Conservatoire, va vous chanter la *Chanson du printemps*.

Frémissement d'aise dans la noble assistance (oui, décidément, cela sentait les vieux jupons). Je vois arriver une jeune fille fort blonde, toute rose, avec un petit nez re-

troussé, mignon en diable, une bouche microscopique, et surtout deux yeux... Ah! Toto, deux yeux bleus d'une pureté angélique. On eût dit un beau lac dans lequel se serait réflété le ciel. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre, mais il y avait tout dans ces yeux-là : l'innocence, la gaieté radieuse, la joie de vivre. Comme ce nom de Lilas lui allait bien! Au milieu de tous ces vieux et de toutes ces vieilles, on eût dit, en effet, une belle gerbe de lilas s'élevant, gracieuse et parfumée.

Une grosse dame — la mère, sans doute — sanglée dans une robe de satin noir un peu défraîchie, et ressemblant à la petite, en déformé, se met au piano; mademoiselle Lilas Bourrimel commence avec une voix d'une sonorité exquise, la *Chanson du printemps :*

Quand, à ma fenêtre,
Le soleil paraît,
Au fond de mon être
Le bonheur renait
Ah! ah! ah!

Je cueille une rose,
Je fais du tricot,
Et souvent j'arrose
Les fleurs de mon pot.
Ah! ah! ah!

Sur ce « pot », elle faisait un effet énorme. On acclame, on bisse. Moi, j'étais enthousiasmé. Et, tandis que j'applaudissais à tout rompre, le marquis de Paffray m'a crié :

— A vous, cher ami, c'est à vous! On attend vos imitations.

Je ne savais plus où j'en étais. J'ai commencé d'une voix tremblante : « Le mot troubadour vient du verbe *trobar*... » Mais l'émotion, l'attendrissement... bref, je ne tenais plus du tout Baron. Dans la salle, j'entendais dire : « C'est Lassouche. — C'est bien Dailly. — Moi, je reconnais tout à fait la grosse Mathilde. » On m'a applaudi quand même, avec cette courtoisie qu'on ne trouve plus que parmi les vieilles familles françaises, et, quand je suis rentré dans les coulisses, j'ai trouvé la maman Bourrimel

qui s'avançait vers moi, en me tendant la main, et en me disant :

— Entre artistes, on peut se féliciter, n'est-ce pas ? Vous m'avez procuré une bien douce joie en me rappelant toute ma jeunesse par votre merveilleuse imitation de Taillade (!!!)

Puis la petite me serre, à son tour, énergiquement les phalanges, en me plongeant ses yeux bleus — deux myosotis — dans les miens — deux pastilles de chocolat — et en me disant :

— Bravo ! mon cher camarade : vous êtes tout à fait dans la peau du bonhomme.

Je ne savais pas trop de quelle peau de bonhomme elle voulait parler — celle de Taillade peut-être ? — mais j'ai pris quand même la phrase pour un compliment. Nous voilà donc causant tous les trois comme de vieux amis. La maman m'annonce qu'elle demeure rue des Dames (je parie, Toto, que tu ne sais pas où est la rue des Dames ;

c'est au fin fond des Batignolles) et m'autorise à venir présenter mes hommages à mademoiselle Hélène. Elle m'explique que sa fille s'appelle en effet Hélène, mais que, quand elle était enfant, on l'appelait *Lili* et que la petite, d'elle-même, s'était baptisée *Lilas*, surnom qui lui était resté. Tout cela me ravissait.

Toute la soirée, ce nom de Lilas chanta dans ma tête, comme un gazouillement d'oiseau dans les branches, et, dès le lendemain, je me présentai rue des Dames, là-bas, là-bas. Je montai les cinq étages. Était-ce l'émotion ou simplement la raideur de l'escalier? mais mon cœur battait, battait. J'entre. Ah! Toto, un intérieur d'une simplicité biblique. Cela fleurait l'honnêteté — un peu aussi l'oignon — mais surtout l'honnêteté. Des meubles en acajou d'une propreté méticuleuse, des *académies* au fusain faites par la jeune fille et représentant des Romulus tout nus, le certificat du Conser-

vatoire encadré, avec une belle signature de M. Ambroise Thomas, et, dans le fond, le portrait du père — mort deux ans auparavant — en grande tenue de contrôleur des omnibus.

Quand je vis tout cela, mon âme se fondit, et je ne voulus pas tromper plus longtemps une honnête famille :

— Madame, dis-je à madame Bourrimel, je ne suis pas un artiste : je suis un simple homme du monde amateur.

Et je tendis ma carte :

VICOMTE DE FOLLANGIN

— Monsieur, cette franchise vous honore, me dit dignement madame Bourrimel. Vous voyez que vous êtes chez des braves gens, auxquels vous ne voudriez pas faire de peine. Venez quand même chez nous si vos intentions sont pures.

Dès lors, ma vie fut un enchantement. Je

venais tous les jours, excepté le dimanche, jour, paraît-il, réservé à la famille; mais, bien que mes intentions ne fussent pas pures, je n'obtenais pas ça, pas ça. Je risquais bien parfois, une caresse un peu brutale, un baiser sur la nuque ou sur les joues; mais alors Lilas me regardait avec des yeux si tristes, si désespérés que j'avais honte de moi-même. Et je m'engluais de plus en plus. Une nuit, j'avais obtenu de rester assis sur une chaise, à côté du lit, oui, Toto à côté du lit, et je m'endormis ainsi avec les deux bras de Lilas autour du cou et la tête reposant sur l'oreiller, mais le corps sur la chaise... même que j'avais un sacré torticolis!...

Le lendemain matin, madame Bourrimel nous surprit dans cette attitude chaste. Elle ne s'indigna pas; elle fut pleine de bonté, mais elle me dit :

— Pour le concierge maintenant, ma fille est compromise. J'espère que vous serez un honnête homme et que, par un bon mariage,

vous rendrez l'honneur à l'honnête fille d'un contrôleur d'omnibus.

Ma nuit m'avait mis dans un tel état que je promis tout ce qu'on voulut. Et, le lendemain, bien que ce fut dimanche, je me dis qu'en ma qualité de fiancé je pouvais maintenant venir. Je trouvais là le beau-frère, employé supérieur au balayage de la Ville; la sœur, loueuse de chaises à Saint-Roch; le frère, infirmier militaire au Val-de-Grâce, qui se mit à me tutoyer en m'appelant « ma vieille » et en m'offrant « un verre ». Quelle famille, mon Dieu! quelle famille!

Je m'enfuis, comme un simple fils de notaire, et je cours encore.

Et, en lisant le dernier procès, j'ai ressenti ce petit frisson qu'on éprouve après un grand danger couru, en me disant :

— Mon pauvre Tutur, tu l'as échappée belle!

Adieu, Toto.

TUTUR.

LE TRAITÉ

Ce n'était pas sans une certaine mélancolie que Brevannes, le directeur des Folies-Plastiques, rangeait une foule de paperasses administratives dans le petit bureau situé sur les boulevards, où il avait trôné pendant cinq ans. Lui avait-on assez prodigué les épithètes de « jeune et intelligent administrateur ». Il avait essayé un peu de tout, du drame, de l'opérette, de la féerie, voire de la pantomime, la caisse était restée vide; et dire qu'il se trouve des gens pour nier la crise théâtrale !

Les commanditaires n'avaient plus de confiance, et d'ailleurs, Léa Fougère, sa maîtresse, voulait risquer l'entreprise, et le chasser de son fauteuil directorial. C'est elle qu'il sentait à la cantonade, décourageant toutes les bonnes volontés, faisant échouer tous les projets, et peu à peu, le poussant dehors par les épaules. Une femme qu'il avait fait débuter toute petite, jadis, qu'il avait lancée, protégée, et qui, depuis, devenue riche, célèbre, à la suite de fructueuses tournées, ne pensait plus qu'à régner à son tour!

— Sans moi, pensait-il avec amertume, elle serait peut-être encore figurante au théâtre de Montmartre!

Tout à coup, en ouvrant un gros registre à coins dorés, il en fit tomber une lettre. Machinalement il lut :

« Ma bien-aimée Léa,

» Je ne suis pas du 4, par conséquent

je t'attendrai demain chez moi à cinq heures. O ma reine, je te couvre de baisers. A toi mon âme, à toi mon sang, à toi ma vie!

» CHARNY. »

Brevannes, un peu pâle, relut une seconde fois le papier dont les caractères dansaient devant lui, Charny, ce premier rôle qui se teignait et dont la moustache sentait la pommade au soufre! Charny si ridicule lorsqu'il voulait imiter Mélingue et criait en frappant la scène de ses bottes éperonnées : « Ah! tenez, tenez, monseigneur, voulez-vous voir clouer un scorpion contre un mur! » Léa le trompait avec Charny! la preuve était là, claire, brutale, indiscutable. Un moment le directeur resta comme accablé devant ce nouveau coup du sort, et sa vue, machinalement, se porta vers la photographie où Léa apparaissait souriante, ironique, sur la cheminée.

— La misérable, murmura-t-il, la misérable!...

Il s'efforça de rassembler ses idées qu'il sentait s'en aller à la dérive, revivant le passé, évoquant tous les détails de cette liaison déjà longue. Voilà donc quelle était la cause de cette froideur, de cette inimitié sourde dont il avait si souvent ressenti les effets désastreux. Tout à coup, il se releva sur son fauteuil, secoua sa tête comme s'il eût voulu en chasser les pensées sombres, et très résolu, appuya sur le timbre électrique placé sur son bureau.

Le garçon avertisseur apparut :

— Priez, dit-il, monsieur Charny de venir me parler immédiatement.

Quelques secondes après, celui-ci faisait son entrée dans le costume négligé qu'il portait aux répétitions, un foulard autour du cou, la redingote élimée sur laquelle s'étalait, passablement graisseux, le ruban violet d'académie; sur les joues un reste de

fard de la veille et deux pochons sous les yeux clignotants et pleins d'eau. Vu ainsi, sous la lumière crue du jour, l'acteur n'était pas précisément beau, et Brevannes ne put s'empêcher de réfléchir avec écœurement que c'était là le rival préféré.

— Monsieur, demanda-t-il brusquement, c'est bien vous, n'est-ce pas, qui avez écrit ces lignes?

Et il lui mit la lettre sous le nez.

Charny connaissait la situation. Il tâcha de se rappeler la contenance d'Anne d'Autriche lorsque Louis XIII lui tendait les preuves de ses complots avec l'Espagne, et si troublé qu'il fût, il passa la main dans son gilet, prit un temps sur la hanche gauche, et dit :

— Évidemment la lettre est de moi... mais qu'est-ce qu'elle prouve, monsieur Brevannes, oui, qu'est-ce qu'elle prouve?...

— Elle prouve, monsieur, que vous êtes l'amant de madame Léa Fougère. Pas autre

chose. Avez-vous par hasard votre traité sur vous?

— Oui, monsieur le Directeur.

Et, plutôt inquiet, Charny sortit de son portefeuille un papier très fatigué. Brevannes parcourut attentivement toutes les clauses de l'engagement, puis quand ce fut fini, il le déchira et en jeta les morceaux au feu.

— Monsieur Brevannes, hurla l'acteur, c'est une félonie infâme! Quels que soient mes torts, vous n'avez pas le droit de manquer à votre parole commerciale, ni de détruire le traité que vous avez signé.

— Pourquoi, puisque je vais vous en signer un nouveau. Je trouve qu'un grand artiste comme vous n'est pas payé à sa juste valeur avec une misérable somme de trois cents francs par mois. Vous valez plus que cela, beaucoup plus que cela, monsieur Charny, et votre talent a mûri en vieillissant, a pris de l'ampleur, de l'autorité...

— C'est absolument mon avis, mais...

— Eh bien! je vous fais un nouveau traité où je vous reconnais, au lieu de trois cents francs, quinze cents francs par mois, pendant cinq ans, avec une progression successive de cinq cents francs par an, plus un dix pour cent sur les bénéfices lorsque la recette dépassera quatre mille francs. Cela vous va-t-il?

— Quinze cents francs par mois! Une augmentation progressive!! Un dix pour cent sur la recette!!! C'est une plaisanterie?

— C'est très sérieux. Trouvez-vous ces appointements exagérés, par rapport aux services immenses que vous rendez au théâtre des Folies-Plastiques?

— Pas du tout. Seulement...

— Eh bien! signez. Je vous demande seulement de ne pas parler de cet engagement avant une quinzaine. Vous comprenez, je ne veux pas susciter de jalousies parmi vos camarades, et je ne saurais traiter toute

la troupe sur le pied d'un grand artiste tel que vous.

Charny, convaincu de la valeur de ces arguments, continuant d'ailleurs à ne pas comprendre ce qui pouvait lui valoir une bienveillance aussi subite de son directeur. Était-ce parce qu'il l'avait trompé avec Léa Fougère ? Etait-ce parce qu'il reconnaissait enfin, comme il le prétendait, le mérite de l'acteur et désirait se l'attacher par des liens durables ?

— Au fait, se dit-il, je ne vois pas ce que je risque.

Il signa et emporta le traité.

Huit jours après, le sacrifice était consommé. Brevannes, non seulement avait rompu avec Léa, mais encore, par un acte dùment notarié, il vendait à mademoiselle Fougère, artiste dramatique, le théâtre des Folies-Plastiques, avec le droit au bail, et celle-ci s'installait, triomphante, dans le petit cabinet directorial.

Enfin, elle allait pouvoir trôner à son tour, essayer ses idées dramatiques, lancer les jeunes, révolutionner l'art. Madame la Directrice, comme cela sonnait bien à l'oreille! Astié de Vâlsayre devait être heureuse et c'était un beau rêve réalisé. Partir de si bas et arriver si haut, voilà ce que c'est que l'esprit de conduite, voilà ce que c'est que le travail, l'ordre, l'économie, l'économie surtout! Brevannes avait la manche très large, mais elle allait modifier tout cela. Pour réussir aux Folies-Plastiques, elle le savait du reste, le problème consistait à avoir une bonne troupe homogène, compacte; pas d'étoiles et le moins de frais possible.

Elle en était là de ses réflexions, lorsque le caissier demanda à être introduit.

— Madame, dit-il, c'est aujourd'hui le 1er novembre, et il s'en faut de beaucoup que j'aie en caisse l'argent nécessaire au payement des artistes.

— Cependant, j'ai fait le compte moi-

même, et suis absolument sûre de vous avoir remis la somme exacte.

— Et M. Charny? M. Charny, à lui tout seul, a droit à quinze cents francs par mois.

— Pardon, à trois cents.

— A quinze cents. Voilà son traité.

Léa Fougère fut attérée, et tout à coup s'écria avec désespoir :

— C'est épouvantable! Je suis refaite! Quinze cents francs à Charny! Je l'aime bien, mais sapristi, pas à ce prix-là!

L'acteur a tenu bon, et la pauvre directrice n'a eu qu'à s'exécuter.

Et voilà pourquoi nous avons rencontré Charny l'autre jour au Bois, requinqué, rajeuni, superbe, conduisant une charrette anglaise, et ayant assise à côté de lui la petite Marguerite Chiffon, vous savez, celle qui fait le troisième microbe à gauche, dans la revue des Variétés.

LA PERLE DES MÈRES

— Vous savez ce qu'on raconte pendant la répétition de *Thaïs*, madame Manchaballe?

— Qu'est-ce qu'on raconte encore, monsieur Richard ? Quelque potin ?...

— On dit que Judith a été violée sous un tunnel de la ligne de l'Ouest !

— Rien que ça ! Eh bien, à la bonne heure ! Judith violée ! Pourquoi pas volée, pendant que vous y êtes? Je vous demande un peu si c'est vraisemblable avec les prin-

cipes que j'ai inculqués à mes trois filles. Nous avons, certes, traversé bien des vicissitudes — c'est la vie qui veut ça, — mais jamais, entendez-vous? de mémoire d'homme, on ne peut dire qu'une Manchaballe ait été violée... même en état de siège !

— Voyons ! ne vous fâchez pas, ma digne amie : vous savez bien qu'à l'Opéra il n'y a pas que des purs esprits. La pauvre madame Théodore en sait quelque chose. Mais je vous rapporte simplement les bruits qui courent au foyer.

— D'abord, le tunnel, il n'avait aucune importance, puisque c'était le soir et que les wagons de la compagnie sont éclairés. Ensuite, il n'a rien pu se passer de sérieux, puisque j'étais là, moi, la mère. J'étais montée à Mantes.

— Ah ! vous étiez là? Bravo ! De cette manière, je vais avoir tous les détails.

— Oui, je vais vous les donner, les détails ; non pas pour satisfaire la curiosité

malsaine — je m'en fiche un peu, de la curiosité malsaine! — mais pour rétablir les faits et prouver l'innocence de ma Judith.

— Allez-y, madame Manchaballe.

— Eh bien, mardi dernier, Chabert avait apporté le bulletin pour mercredi soir, il indiquait *Faust*. J'étais en train de prendre tranquillement mon café dans le cabinet de toilette, lorsque voilà Judith qui saute de joie et qui me dit: « Quelle veine! on joue *Faust!* Puisque je ne danse pas demain, je vais partir ce soir pour Rouen et aller embrasser mon Zizi! »

— Pardon de vous interrompre. Qu'est-ce que c'est encore que Zizi?

— Le petit Foucard, un lieutenant de chasseurs à cheval qu'elle a rencontré au réveillon chez Caroline et dont elle s'est toquée stupidement. De temps à autre, ça lui prend comme un accès fébrile : elle plante tout là et file à Rouen passer vingt-quatre heures. Pendant ce temps-là, moi, il

faut que je fasse des merveilles de diplomatie pour éviter des avaros, et, quand Judith me revient, elle est dans un état!... avec des yeux meurtris, des jambes cassées, bonne à rien... oui, monsieur, à rien! Elle danse *gnolle.* M. Hansen ne décolère pas, et quant au prince, ce n'est plus une maîtresse qu'il a: c'est une marmotte. Je ne sais pas vraiment ce qu'ils ont, ces jeunes gens des chasseurs à cheval...

— Ils ont vingt ans, madame Manchaballe.

— Ce n'est pas une raison pour se plonger dans l'orgie et éreinter de pauvres jeunes filles qui ont besoin de travailler. Non, voyez-vous, ce petit Foucard, c'est un goulu d'amour, mais ce n'est pas un délicat, et cela m'étonnerait bien, s'il passait un jour général. Il sera ramolli avant... ou après. Quand Judith m'annonce cette nouvelle fugue, je prends mon air sévère — je le prends, mais il ne prend pas! Et je dis: — « Tu n'y songes pas! Encore à Rouen! Et

le prince ? — Le prince, me répondit Judith, ne vient jamais que les jours d'Opéra. Et puis, d'abord, zut ! M. Pluque, lui-même, essayerait de me retenir à bras-le-corps qu'il ne m'empêcherait pas d'aller embrasser Zizi. Oh ! mon Zizi ! mon Zizi adoré ! Mon petit lieutenant bleu de ciel !... Reste ici, maman, lâche ton magasin et arrange cela pour le mieux. » Et elle est sautée dans l'express qui arrive à Rouen à neuf heures seize du soir, et elle a été retrouver son Zizi.

— Et c'est pendant ce voyage qu'elle a été violée ?

— Mais pas du tout, monsieur Richard. Êtes-vous drôle avec vos histoires de viol ! Vous y tenez décidément. Elle est arrivée sans le moindre accroc à sa vertu jusqu'à Rouen, où elle a trouvé le petit Foucard qui l'attendait. Le reste ne me regarde pas. La nuit se passe très calme. Je parle de ma nuit à moi, vous comprenez : il y a plus de vingt ans qu'elles sont calmes, mes

nuits ! Et cependant je vous assure qu'il y a des moments...

— Madame Manchaballe, ces détails sur votre état d'âme sont dépourvus d'intérêt. Parlez-moi de Judith et ne vous égarez pas.

— Eh bien, le lendemain, à une heure, je finissais de déjeuner avec madame Bourimel, l'habilleuse, que j'avais invitée pour me distraire un peu, et nous dégustions notre petit verre de bénédictine, lorsque voilà Chabert qui s'amène avec un bulletin : Madame Caron était malade, et, au lieu de *Faust*, on donnait le soir *Gwendoline* et les *Pigeons* ! Et Judith, comme vous le savez, est des *Pigeons*... Oh ! si ça n'avait été que la représentation, on s'en serait tiré avec trois jours d'amende. Dieu merci, mes moyens nous permettent de payer les acrimonies pluquesques. Mais il y avait la question du prince. Le costume tsigane, avec le petit corsage de velours à la hussarde, le foulard sur l'oreille, et surtout,

surtout, la robe bouffante retroussée de côté et laissant voir les bottes éperonnées et les chaussettes rouges, est certainement de tous les costumes de Judith celui que le prince préfère. Ces chaussettes rouges, à mi-jambes, ont, paraît-il, le don de lui causer une émotion extraordinaire. Je ne me l'explique pas, mais je constate que tous les vieux sont comme ça. Alors je me dis : « Le prince viendra certainement ce soir aux *Pigeons*, et qu'est-ce que je dirai, moi, qu'est-ce que je dirai pour masquer la fugue Zizi-Foucard ? » Il n'y avait pas à hésiter. Je bondis au télégraphe et j'écris :

M. FOUCARD,

Lieutenant, 22e chasseurs.

Rouen.

Judith danse ce soir « Pigeons ». Revenir, Ordre maternel.

MANCHABALLE.

» Je me faisais vieille, je vous jure, monsieur Richard, en attendant la réponse.

Enfin, deux heures après, un petit télégraphiste m'apporte la dépêche :

Aucun train avant huit heures vingt-cinq minutes, arrivant Paris onze heures cinq minutes.

JUDITH.

» Je réfléchis : les tsiganes entrent en scène à onze heures et demie, juste après le pas de Subra et de Laus ; on peut compter onze heures et demie... Même en supposant que le train n'ait pas de retard, jamais Judith n'aura le temps de franchir le chemin de la gare à l'Opéra, de s'habiller, de faire sa figure, tout cela en vingt-cinq minutes. Ce n'était pas possible ! Qu'auriez-vous trouvé, monsieur Richard ?

— Je ne sais pas, madame Manchaballe : je n'ai jamais été mère de danseuse.

— Eh bien ! je n'ai pas perdu la tête. J'ai couru à l'Opéra pour demander à M. Colleuille un bon pour emporter le costume de tsigane, sous prétexte que mon aînée

voulait faire tirer son portrait. J'ai fourré dans une valise la pelisse à brandebourgs d'argent, le maillot rose, la jupe, la chemise à queue, les bottes grises et les chaussettes rouges, les fameuses chaussettes rouges, j'ai pris sa boîte à maquillage et j'ai pu enfin sauter dans le train de huit heures cinquante-cinq du soir, qui arrive à Mantes à dix heures. Il était temps! A dix heures cinq, le train de Rouen arrivait.

» Je courais le long du quai, très essoufflée — vous savez, je suis un peu lourde — mes frisotons épars, tenant à la main ma valise, et je criais de toutes mes forces : « Manchaballe Ire! Où est Manchaballe Ire?» Et, tout le long du train, les loustics mettaient la tête à la portière et chantaient en chœur :

Ous' qu'est Manchaballe?
Je n'sais pas!

» Mais ça m'était bien égal. A la fin, une tête ébouriffée paraît à la glace d'un coupé,

en compagnie d'un vieux monsieur tout blanc, décoré, qui n'avait pas l'air de s'ennuyer. Je crie : « Judith !

» — Tiens, c'est maman ! Elle est bien bonne ! Monte vite, ô ma mère ! »

» Je monte. Ma fille me présente au vieux, le général Rubas du Rampart, qui faisait un nez en me voyant troubler son tête-à-tête. Mais, quand il a appris que ma fille allait se déshabiller dans le coupé, il s'est rasséréné et s'est mis à nous aider très gentiment tandis que le train filait. Pour le maillot, et surtout pour la chemise à queue, il a été d'un grand secours. Malheureusement, à Maisons-Laffitte, on est venu contrôler les billets, et, comme, à ce moment, Judith était en simple tutu, l'employé — une tourte ! — s'est scandalisé et a voulu dresser procès-verbal. Heureusement la rosette d'officier de la Légion d'honneur et la qualité du général l'ont un peu calmé, surtout quand j'ai ajouté, effrontément, que

le vieux était mon mari et que nous habillions notre fille pour le bal. Le vieux Rubas n'avait pas l'air flatté. Enfin!...

» Voilà toute l'histoire du viol, monsieur Richard. Vous voyez que nous sommes loin de compte. Nous avons eu notre petit succès en traversant la salle des Pas-Perdus à la gare, mais nous sommes arrivées à temps, juste pour nous élancer à la suite de mademoiselle Hirsch. Seulement, Judith était *gnolle*, plus *gnolle* que jamais! Et le prince, une fois de plus, a eu comme maîtresse une marmotte.

» Quant à Rubas, il est revenu nous voir voir souvent, et, grâce à lui, j'espère bien faire expédier Zizi à Carcassonne ou à Sidi-bel-Abbès. Moi, voyez-vous, je préfère au jeune soldat le vieux général. Ça fatigue moins et ça rapporte plus. Bonsoir, monsieur Richard!

— Sans adieu, perle des mères!

LES FOLIES-MARIGNY

— Tiens! On va reconstruire les Folies-Marigny, s'écria Brionne qui lisait le journal. Voilà qui fera plaisir aux vieux débris de l'Empire? Quand vous étiez petit, est-ce que vous y avez jamais été vous, Chavoye, aux Folies-Marigny?

— Mais oui, répondit le commandant interpellé. J'y ai même, en 1869, porté une pièce intitulée : *une Maison à traquenards*, et j'ai follement aimé une petite femme, Jeanne Leduc, qui jouait « l'oseille » dans la revue

du compère Montrouge. Comme tout cela est loin, mon Dieu!...

— Savez-vous que c'est très beau, Chavoye, un homme jeune encore, et capable d'évoquer de pareils souvenirs?

— Dame, j'avais seize ans, ce qui est un âge plutôt tendre pour un vaudevilliste et même pour un amoureux. Bien que bachelier ès lettres et lauréat du grand concours pour ma dissertation française, s'il vous plaît, je n'en étais pas moins coffré hermétiquement dans une petite pension très douce d'ailleurs, dirigée par le digne M. Dreyfous, rue de Courcelles, derrière Saint-Philippe du Roule. J'avais ma chambre, je dînais avec le directeur, j'étais comblé d'égards, mais j'étais sous clef.

— Tant que tu ne seras pas reçu à Saint-Cyr, avait déclaré mon père qui connaissait mes goûts précoces, je ne veux pas de toi à la maison.

Le seul correctif à cette séquestration noc-

turne était une relative liberté diurne grâce aux cours du lycée Bonaparte. Grand, assez fort, la lèvre déjà ornée d'une moustache visible à l'œil nu, j'arrivais avec le pion par la rue du Havre, mais une fois entré, je fourrais mes livres sous mon gilet, ce qui faisait merveilleusement plastronner ma redingote, je tirais une petite canne dissimulée dans mon pantalon, j'arborais une paire de gants impeccable, et ainsi métamorphosé en cocodès, je ressortais crânement par la rue Caumartin sous l'œil du cerbère sans défiance, le père Louis, qui vit toujours et est resté fidèle à son poste. Je l'ai encore vu avant-hier ce qui m'a fait plaisir.

Or, un certain dimanche, le comte d'Osmoy, ami de ma famille et aujourd'hui, sénateur de l'Eure, m'avait emmené au banquet des *Oa-Oa*. C'était une réunion littéraire présidée ce jour-là par Montrouge, ayant, en guise de sonnette présidentielle,

un petit chien joujou posé sur un soufflet. Lorsque la discussion devenait trop orageuse, le président appuyait sur le soufflet et le petit chien aboyait : Oa! Oa! De là le sobriquet donné au banquet.

Il y avait d'ailleurs, pour être reçu, des épreuves à subir. Montrouge me demanda si je savais la différence qu'il y avait entre M. Thiers et madame Thierret.

M. Thiers, alors candidat à la députation dans le huitième arrondissement, et madame Thierret la plantureuse duègne du Palais-Royal. J'étais pris un peu de court : jamais on ne m'avait demandé rien de semblable à mes examens. Enfin je répondis à tout hasard qu'en dépit des apparences M. Thiers était un homme de poids, et madame Thierret une femme légère.

Et je fus reçu à l'unanimité.

Toute la soirée je fus d'une platitude pleine d'obséquiosité pour le président, qui, en sa qualité de directeur des Folies-Mari-

gny, prenait pour moi des proportions grandioses, je lui vantai sa jolie voix(!) avec laquelle il disait si bien le chœur, avec mademoiselle Macé, dans les *Virtuoses du pavé*,

> Nous nous rions de toute chose,
> Ayant déjà tout éprouvé, tout rêvé!...
> Pour nous jamais de ciel morose
> Les virtuoses du pavé.

et au dessert, un peu ému, je lui glissai que j'avais commis un petit acte, et que je lui demandai la permission de le lui soumettre. J'ajoutai modestement que j'étais bachelier ès lettres.

— Moi aussi, me dit Montrouge; eh bien, apportez-moi votre machine demain: nous verrons.

Le lendemain était un lundi. Mais je ne tenais pas à avouer ma situation de potache. A deux heures j'entrai au lycée par la rue du Havre, à deux heures cinq j'en ressortais par la rue Caumartin, et à deux heures

vingt, le cœur battant à tout rompre, j'entrai au théâtre des Folies-Marigny par la petite porte des artistes. Dans le couloir obscur, je me heurtai à Jeanne Leduc; oh, je la reconnaissais bien l' « oseille » de *Bu qui s'avance*, la femme de mes rêves, avec son microscopique chapeau de paille huché sur un monticule de cheveux roux comme on en portait alors !

— Monsieur Montrouge, s'il vous plaît?

— Au fond du corridor. Mais qu'est-ce que vous lui voulez, mon petit jeune homme ?

— Je lui apporte une pièce qu'il m'a demandée : *une Maison à traquenards.*

— Bah ! Est-ce qu'il y a un rôle pour moi ?

— Mais oui, mademoiselle... le rôle principal.

— Alors je vous attends. Vous allez me raconter cela à la sortie.

Montrouge me reçut parfaitement, et ayant

ouvert mon cahier au hasard, il tomba sur ce couplet :

CHAPOULARD

Ma fille a dit : oui,
Derrière elle, enfoui,
Moi, presqu'évanoui,
J'étais épanoui
Le mari ébloui
De son air réjoui
A dit : c'est inouï !
Comme elle a dit oui.

— Tiens, c'est assez drôle ces rimes en *oui*. Il s'agit d'une noce ?

— Oui, monsieur le directeur. Une noce qui revient de la mairie où mademoiselle Chapoulard a prononcé le oui sacramentel. Figurez-vous...

— C'est bon, je lirai vos *traquenards* à loisir. Laissez-moi votre manuscrit.

Je partis transporté, rêvant déjà la gloire des Meilhac et des Labiche, et comme un bonheur n'arrive jamais seul, je retrouvai avenue Marigny la petite Leduc qui m'attendait près du guignol. Je lui affirmai avec

un toupet effrayant que la pièce avait été reçue d'emblée, et Jeanne, émerveillée, m'autorisa à l'accompagner jusque chez elle, rue Saint-Georges. Comme je voulais monter :

— Non, pas aujourd'hui, mon *type* est là-haut qui m'attend, mais venez demain soir. Nous causerons.

— A quelle heure ?

— A minuit, pas avant, mon petit ami.

A minuit ! Évidemment cette phrase était pleine de promesses, mais si Jeanne croyait que c'était commode, à cette heure-là, de ne pas être couché chastement chez M. Dreyfous ! Toute la journée, je ruminai des projets d'évasion. A onze heures et demie, quand rien ne remua plus dans la boîte, je descendis dans le jardin, je pris l'échelle du jardinier, je passai par-dessus le mur et me trouvai dans la cour d'un petit hôtel appartenant à Julia Barucci. Le concierge, au carreau duquel je frappai, ouvrit sans hési-

tation, et je me trouvai rue de la Baume. Libre! Libre! O joie, o ivresse! A minuit précises j'arrivai rue Saint-Georges.

— Mademoiselle Leduc? demandai-je.

— Elle n'est pas chez elle, et ne rentrera pas ce soir, me dit la femme de chambre. Monsieur l'a emmenée.

Patatras: Encore *le type*. Et moi, qu'allais-je devenir, ainsi dehors, sans abri. Retourner chez Dreyfous, à minuit, n'était pas possible. Je frémissais à l'idée d'aller coucher dans un hôtel, où l'on aurait pu, vu mon jeune âge, me poser toutes sortes de questions, et prévenir mon père. J'avais un camarade plus âgé que moi de deux ans, qui faisait son droit au Quartier latin. Je pris le parti d'aller lui demander l'hospitalité. Et me voilà en route pour la rue Monsieur-le-Prince. Mon camarade avait déménagé! Alors, j'errai au hasard jusqu'au jour, ne sachant où aller, n'osant même pas m'asseoir sur un banc afin de ne pas être

ramassé comme un vagabond. Quelle nuit d'amour, mon Dieu ! A sept heures du matin seulement, transi, exténué, je pus rentrer chez M. Dreyfous en me glissant derrière la voiture du boulanger qui entrait dans la cour.

Je n'ai jamais revu Jeanne Leduc — j'en avais assez ! — et Montrouge n'a jamais joué *une Maison à traquenards*, ce qui a été de sa part une preuve de goût. Seulement, il y a une dizaine d'années, quand on a abattu le petit théâtre pour construire l'affreux Panorama que vous savez, le hasard m'a fait passer par les Champs-Élysées. Et, parmi les matériaux de démolition entassés, j'ai retrouvé le petit marteau en fer qui servait à frapper les trois coups, et une porte en bois qui portait encore écrit : Jeanne Leduc. J'ai acheté le marteau et la porte. Ils figurent, encadrés de peluche, dans mon cabinet de travail.

Et voilà, mon cher Brionne, les souvenirs

du commandant Chavoye sur les Folies-Marigny.

Depuis, j'ai eu bien des amourettes; j'ai signé bien des œuvres bonnes ou mauvaises. Pourquoi, cependant, cette Jeanne Leduc et cette *Maison à traquenards* sont-elles restées au premier plan dans mon esprit? Pourquoi? Pourquoi?

— Mon cher commandant, répondit Brionne, il ne faut jamais me poser des questions difficiles à résoudre après mes repas. Cela trouble ma digestion.

LE SAMEDI GRAS DE PIGNEROLLES

« Ohé! ohé!... »

ISAIE.

— Et, maintenant que le mercredi des Cendres a sonné, dis-je à Pignerolles, j'espère bien, incorrigible fêtard, que vous allez, sinon vous couvrir de cendres, ce qui serait malpropre, du moins vous reposer un brin, sous prétexte de faire pénitence.

— Me reposer? Et de quoi? s'exclama Pignerolles. Autrefois nos pères, après avoir joui d'un vrai carnaval pendant près de deux mois, avaient toutes sortes de bonnes raisons, en arrivant au carême, pour se

mettre au vert ou se repentir... ce qui est à peu près la même chose; mais nous, pauvres malheureux, je vous demande un peu de quelles folles orgies nous avons à nous remettre. Tenez, voulez-vous, par exemple, que je vous raconte comment j'ai passé mon samedi gras.

— Avec plaisir.

— Eh bien, mon cher ami, en ouvrant mon journal le matin, j'ai vu qu'il y avait, à midi précis, à l'église Saint-Louis d'Antin, l'enterrement de Léonide.

Peut-être est-il bien tard pour encor parler d'elle,

disait mélancoliquement Alfred de Musset quinze jours après la mort de la Malibran. Mais, si les morts vont vite, cependant ils ont bien droit à la huitaine, n'est-ce pas? Bref, cela m'a remué. J'ai revu tout un passé de pièces applaudies au Gymnase, au Vaudeville, à l'Odéon, de fêtes fastueuses

données dans le petit hôtel qui faisait le coin de la rue d'Offémont et de la rue de Prony et où se rencontraient, sur un terrain neutre, les plus jolies filles de l'époque appartenant au monde du théâtre ou de la haute galanterie. J'ai fermé les yeux et j'ai évoqué une fine silhouette de femme exquise, la tête coiffée d'une petite toque de lophophore, avec le nez aristocratiquement busqué, les cheveux châtains et des yeux superbes, passant avenue Gabriel au grand trot de sa victoria, et m'envoyant au passage un gentil bonjour et un sourire, tandis que j'étais appuyé, au cercle, sur la balustrade du jardin. Tout cela a soudain surgi dans ma mémoire, avec la netteté d'une apparition réelle, et un peu attendri par la disparition d'une de celles avec lesquelles nous avons lu le livre de notre jeunesse, j'ai murmuré :

« Pauvre Léonide ! J'irai, bien sûr, à ton enterrement. Il y aura foule, mais je me glisserai dans un petit coin. »

» Et j'y suis allé à l'enterrement. Il faisait un temps épouvantable. On eût dit que le ciel pleurait la mort de celle qui avait été jadis le sourire de Paris. Dans la rue, des gens affairés, en pantalon relevé, des femmes crottées sous des parapluies ruisselants, des fiacres sordides, tigrés de boue, une foule de marionnettes laides, mouillées et tristes se profilant sous un ciel gris. Je suis arrivé rue Caumartin, à côté de cet ancien lycée Bonaparte où se sont écoulées mes années d'étude. Devant le porche, un char de troisième classe, avec quelques maigres couronnes; au portail, une tenture très simple avec un *L* d'argent sur l'écusson. C'est bien là.

» J'entre dans l'église, et, tout de suite, j'éprouve un serrement de cœur. A gauche, une trentaine de femmes, et à droite, une douzaine d'hommes, pas plus. C'est tout ce qui est venu de la cour d'autrefois. Je me trouve voisin du catafalque et, tandis que

l'orgue fait entendre le *Dies iræ*, je me mets à examiner les fidèles.

» Au premier rang, deux hommes, très communs, endimanchés avec des redingotes neuves et la figure illuminée par une sorte de joie intérieure. La famille, sans doute. Puis, derrière eux, quelques rares amis, pas vieux mais plus jeunes, pas blancs mais grisonnants vers les tempes, pas chauves mais tous déjà marqués par cette fatale tonsure qui semble vous faire entrer malgré vous dans les ordres. Debout, les bras croisés, ils regardent l'autel illuminé et font des réflexions tristes. Et cependant, ils sont encore relativement présentables, et la cinquantaine n'est, pour eux, que le commencement de l'automne. Mais à gauche — oh! à gauche — quel lamentable spectacle!

» Je les aperçois sous les chapeaux noirs et les voiles à pois, celles qui furent jadis les radieuses compagnes de la morte aux

heures joyeuses, celles que j'ai évoquées ce matin dans mes souvenirs. C'est à peine si je puis les reconnaître avec leur triple menton, leurs bajoues empâtées par la graisse, leur teint mal refait par un maquillage hâtif, leurs cheveux roussis au henné. Sous les manteaux de loutre, sous les jaquettes sombres, sous les boléros fanfreluchés, des tailles alourdies, des croupes énormes, tout cela exhalant comme une vague odeur de parfums rancis. Ah! quelle apparition! Les voilà donc, nos contemporaines, celles que nous avons applaudies, celles que nous avons aimées, celles par qui nous avons vécu et souffert!...

» Est-ce que, vraiment, les plus heureuses ne sont pas celles qui partent? Et tandis que les chantres entonnent à pleine voix le *De profondis clamavi*, voilà que, par une association d'idées que je me reproche comme un sacrilège, il me revient à l'esprit une vieille plaisanterie du *Nain jaune:*

« Le blanc, c'est l'emblème de l'innocence..., mais pas Léonide. »

» Le blanc ! Comme cette nuance lui allait bien et comme elle était encore jolie dans *Joseph Balsamo*, personnifiant la Du Barry, toute poudrée avec une robe de satin ruchée, sur laquelle étincelaient pour deux cent mille francs de diamants ! J'ai quelque part une photographie d'elle dans ce costume, portant en exergue, avec son écriture fine et allongée : *Voici ma tête... La suite au prochain numéro.* Comme tout cela est loin, mon Dieu !

» Tandis que je philosophais ainsi, la messe a été expédiée très vite : on eût dit que les officiants eux-mêmes avaient hâte d'abréger ces honneurs religieux rendus à une pécheresse, et j'ai été tout surpris quand un grand maître des cérémonies, s'inclinant avec majesté à la troisième position, nous a indiqué le chemin du catafalque pour aller à notre tour l'asperger d'eau bénite.

» J'ai pris la courte file. Devant le cercueil, je me suis rencontré avec Léontine Massin, celle qui fut la Bougie rose des Délassements-Comiques et la Bergère de la rue Mont-Thabor au Palais-Royal. Elle m'a passé le goupillon avec un sourire doux et triste...

» Et, devant la porte, très lâche, n'ayant pas le courage d'aller plus loin, j'ai vu, dans la rafale, le cortège qui s'éloignait, suivi de deux sœurs de charité et d'une grosse femme, toute grise, hommasse, haute en couleur, en laquelle j'ai reconnu Isabelle, Isabelle la bouquetière du Jockey-Club, Isabelle qui, jadis à Longchamp, portait les couleurs du cheval vainqueur du Grand-Prix. Certes, elle devait bien quelques fleurs à la morte, mais, au moins, celle-là était venue. Voilà mon cher ami, comment j'ai commencé mon samedi gras.

— Mais aussi, mon pauvre Pignerolles, vous pensez bien que cet enterrement ne pouvait pas être bien folichon.

— Non, mais il aurait pu être... autre. D'ailleurs, pour faire diversion et chasser toutes ces idées lugubres, je me suis rendu le soir au bal de l'Opéra.

— A la bonne heure !

— Je me disais : « Ce sera de la lumière, du mouvement, du bruit ; la loge du cercle est toujours assez gaie. Et puis, qui sait, qui sait ? »... Toujours ce bête et vague espoir de trouver enfin sous le domino la créature rêvée, la femme idéale qui doit ranimer ce pauvre vieux cœur, si blasé, si sceptique, si flétri. J'ai cherché consciencieusement, essayant de m'étourdir. Je me suis laissé bousculer dans l'avant-foyer, recevant dans la figure des poignées de confetti ramassés dans la poussière, ou même me sentant parfois la joue éraillée par quelque serpentin retiré trop brusquement. Tout cela rendait la conversation assez difficile et l'intrigue impossible. Pourtant, échoué dans la loge du cercle, j'ai eu

un moment d'espoir. Un domino rose venait d'entrer, très jeune, très svelte et montrant de jolies dents sous le loup. Mettant de côté l'hypocrisie habituelle à son sexe, elle exaltait carrément l'amour physique, le mettant au-dessus de tout, semblant en connaître les raffinements, les délicatesses perverses et avouait ingénûment le culte spécial qu'elle avait voué à Eros. Malgré moi, je me sentais pris par cette conversation pimentée d'un charme assez pervers, lorsque le dialogue se termina par l'offre d'une carte indiquant l'adresse d'un couvent très connu :

« — Je n'y suis pas toujours : tu comprends, je ne viens que pour régler les comptes de ces dames, mais tu peux toujours m'écrire là.

» Écœuré, je pris le parti de me lancer de nouveau à la découverte, et j'avisai une femme presque aussi grande que moi, à la taille mince, à la démarche vraiment royale. Je la pris par le bras : elle causait avec un

accent bizarre, une voix de tête comme en prennent celles qui craignent d'être reconnues. Je voulus entraîner la magnifique créature vers la loge ; elle paraissait se laisser faire, mais arrivée à la porte, elle m'opposa une résistance inattendue.

» — Non, dit-elle, non, je ne veux pas aller plus loin...

» Puis, tout à coup, avec une voix de basse-taille qui résonna terriblement à mon oreille désanchantée :

» — Vous auriez tort d'insister, monsieur : je suis un homme... »

» Pour le coup, j'en avais assez : je me suis enfui du bal. Et voilà comment votre ami Pignerolles a passé son samedi gras. Et vous voudriez maintenant qu'il fasse pénitence !

LE VOYAGE DE REIMS

— Ah çà ! d'où viens-tu ? fit-on à la ronde lorsque Pardaillan fit son entrée au cercle, après plusieurs jours d'absence.

— Mes amis, j'arrive de Reims.

Il y eut un cri de stupeur à cette réponse cependant si simple, car il faut vous dire que Pardaillan est resté fidèle aux boulevards et, par principe, ne dépasse jamais les fortifications. C'est lui qui nous disait un soir : J'ai franchi tantôt la porte Dauphine ; eh bien, figurez-vous qu'il y a, de ce côté,

un parc avec un lac, des chalets, des allées bien dessinées. C'est très curieux. *On ne connait pas ça.*

— Mon pauvre ami, que diable avais tu été faire à Reims ?

— C'est-à-dire que j'en suis malade, répondit Pardaillan, mais c'est toute une histoire. Vous connaissez Angèle Trigardt? Non, vous ne connaissez pas, d'ailleurs, il n'y a que moi qui connaisse ; c'est une découverte. Ah ! mes enfants ! une tête de vierge sur le corps de Diane de Poitiers ; un profil de camée, des cheveux noirs en bandeaux plats sur un front uni, des yeux frangés de longs cils et semblant refléter l'azur du ciel, une bouche ingénue ; et avec cela un torse de courtisane orné d'une poitrine effrontée, altière, en parade. Je ne puis vous expliquer cela, mais il y avait un contraste entre cette tête si pudique et ce corsage si prometteur qui me ravissait et faisait naître dans mon cervelet de vieux viveur les idées les plus folichonnes.

Bref, j'en étais littéralement fou. Je l'avais rencontrée rue Sainte-Cécile, où elle allait prendre des leçons de diction chez Malbot, car elle se destine au théâtre. D'ailleurs, une idée très haute de son métier ; pas du tout cabotine ; en art, une esthétique spéciale avec des envolées vers l'idéal qui eussent ravi, Jules Lemaître. Moi, je l'écoutais ravi faisant avec elle des projets d'avenir n'osant pas encore murmurer à ses chastes oreilles des phrases profanes, mais cependant reluquant ce corsage rebondi, ces pommes d'or que je me voyais déjà, nouveau Dragon, appelé à garder et à regarder.

Cependant, je risquai par-ci par-là une de mes théories subversives : l'actrice dans la vie sociale est un garçon ; elle en a toutes les charges, mais aussi toute la liberté d'allure et toute l'indépendance. On ne lui demande pas d'avoir des mœurs, mais du talent. Telle ou telle cantatrice, telle ou telle

tragédienne — et je citais des noms célèbres — passent pour avoir mené la vie la plus dissolue et avoir sacrifié avec frénésie à la blonde déesse. Qu'est-ce que cela a enlevé à leur gloire? Donc, la chasteté pour une actrice est tout simplement absurde; c'est exactement comme si l'on se croyait obligé de passer un examen de bachelier ès-sciences pour être frotteur...

Angèle, tout en marchant, écoutait mes conclusions avec une petite moue très drôle. Approuvait-elle, n'approuvait-elle pas? Je ne sais, mais la comparaison du frotteur paraissait lui déplaire. J'aurais dû choisir un autre corps de métier plus poétique. Et, peu à peu, je m'enhardissais; je ne proposais pas encore le cabinet particulier ou le rez-de-chaussée discret, mais l'excursion aux environs de Paris, afin d'échapper, pendant quelques heures, à la surveillance maternelle. On me répondit d'une façon évasive; il fallait attendre le printemps, les beaux

jours; plus tard on verrait quand on me connaitrait mieux...

Enfin, un jour, elle sort de chez Malbot l'air inspiré; elle vient droit à moi, et me dit avec des yeux plus grands que nature.

— Demain matin à huit heures cinquante, gare de l'Est.

— Nous partons ensemble ?

— Oui. Soyez heureux !

Le ciel s'entr'ouvrit, car dans mon imagination, j'entrevis immédiatement un bon petit déjeuner à Nogent ou à Rosny-sous-Bois. Or, vous savez, c'est par la truffe qu'on commence, c'est par le lapin qu'on finit. Aussi le lendemain matin, à l'heure dite, je me promenais radieux dans la salle d'attente. Je vis arriver Angèle Trigardt toujours ravissante, bien qu'elle eût un peu masculinisé son costume. Sur ses cheveux coupés courts, une espèce de toque Charles VII; un costume de lainage gris, tout simple tombant droit avec nervure d'or, et sur

les épaules une grande mante de couleur sombre.

— Où allons-nous? m'écriai-je.

— Prenez deux billets pour Reims.

A Reims! Mon Dieu, le voyage n'était pas effrayant... mais enfin je ne m'étais préparé que pour Nogent, ou tout au plus Noisy-le-Sec. Il n'y avait d'ailleurs qu'à s'exécuter. Nous franchissons Meaux, Château-Thierry, Epernay, et nous arrivons à Reims à onze heures quarante-cinq. Nous descendons à l'hôtel de France, et nous déjeunons mal, mais vite. Angèle n'ayant d'yeux que pour la cathédrale, dont le portail majestueux se dressait juste en face de la salle à manger; d'ailleurs pas la moindre privauté au dessert. Les pensées de ma compagne étaient évidemment ailleurs.

Immédiatement après le déjeuner, nous visitons le monument historique, la nef, le maître-autel, devant lequel tous les souverains se sont fait sacrer jusqu'en 1830

— exception faite pour Napoléon et ce gros sceptique de Louis XVIII. Angèle regardait rêveuse ces marches séculaires, ces arceaux, ces ogives, écoutant avec componction le boniment du cicérone, et tous les souvenirs de Jeanne d'Arc avec l'oriflamme blanc, à la peine et à l'honneur. Je ne m'amusais pas follement... Mais sous le corsage gris les seins de ma compagne continuaient de pointer gonflés et durs... Et je prenais patience, résigné devant cette curiosité archéologique.

De là, nous nous dirigeons vers la porte de Vesles, notre cornac nous racontant la prise de Reims par les Vandales en 406, par Attila en 452, par les Anglais, jusqu'à la délivrance, par la pucelle d'Orléans en 1429. Et Lahire, et Xaintrailles, et le beau Dunois, un véritable cours d'histoire. Il me semblait que j'étais retombé en enfance et je devenais un peu abruti.

Enfin, nous revenons à l'hôtel de France

et j'espère que l'heure du berger va enfin sonner pour moi. Angèle enlève sa grande mante brune, s'asseoit et me dit avec une voix mélodieuse comme un chant d'oiseau :

— Mon ami, le moment est venu d'une explication. Ma conduite vous semble peut-être un peu bizarre... mais sachez que j'ai enfin un engagement à Paris.

— Ah ! bravo ! Tous mes compliments.

— Oui, l'on m'a confié le beau rôle de Jeanne d'Arc, et pour mieux incarner le personnage, j'ai voulu revoir les lieux où elle avait combattu, où elle avait triomphé ; j'ai voulu respirer le même air que mon héroïne. Me comprenez-vous ?

— Parfaitement, fis-je, attendri malgré moi par cette conscience artistique. Mais, d'un autre côté, puisque vous avez maintenant un rôle, puisque vous êtes engagée, n'oubliez pas que le théâtre émancipe, et alors...

— Alors quoi ?

— Il me semble que nous pourrions peut-être mettre à profit notre voyage à Reims et notre séjour ensemble dans le même hôtel. J'ai avalé trois heures de chemin de fer et deux heures d'histoire de France coupées seulement par un mauvais déjeuner... Tout cela vaut bien une petite récompense.

Et je voulus la prendre dans mes bras. Mais elle se releva indignée, toute pâle, avec des larmes plein les yeux !.

— Ah ! me dit-elle, monsieur, c'est indigne ! Comment, je vous dis que je veux personnifier la patriote au grand cœur, la vierge sainte, la pucelle héroïque, et c'est à Reims même, devant cette cathédrale qui évoque de si pieux souvenirs, que vous venez me proposer de céder à votre honteux libertinage ! Tenez, nous ne nous comprendrons jamais. Reprenons le train pour Paris.

Nous remontons en wagon à trois heures, mais un peu grognon, comme bien vous pensez. Une si belle occasion... et une si

belle poitrine! j'essayais cependant de puiser dans ma tendresse admirative des circonstances atténuantes. En somme, il s'agissait sans doute d'un grand rôle, d'une création importante d'où pouvait dépendre toute la carrière artistique d'Angèle, et ce n'est pas à la veille de livrer une semblable bataille qu'on va risquer le succès en se mettant en tête des idées incompatibles avec la sainteté du personnage qu'on doit représenter.

En arrivant à Paris, j'eus cependant une curiosité, et je lui demandai :

— Où allez-vous jouer ce rôle de Jeanne d'Arc?

— Aux Variétés.

— Plaît-il?

— Oui, dans la nouvelle revue, à l'acte des théâtres. C'est moi qui dois faire l'imitation de Segond-Weber. Les auteurs m'ont même intercalé un petit pas que je répète avec mademoiselle Grille-d'Egout. Vous ver-

rez; je ne suis pas cinq minutes en scène, mais je crois que j'aurai un grand succès.

Je suis resté si abasourdi, que je n'ai rien trouvé à répondre.

Et voilà pourquoi, messieurs, j'ai fait le voyage de Reims. Comme l'étendard de Jeanne d'Arc, j'ai été à la peine...

... Mais je n'ai pas été à l'honneur.

LE CIMIER FONTANGE

A la rescousse, mon bon Toto, à la rescousse! Tu m'as dis, je crois, que tu connaissais très bien MM. Bertrand et Gailhard, et que lorsque tu entrais au foyer, les petites Manchaballe te faisaient toujours leur plus gracieuse risette. Tu es donc quelqu'un dans le palais de M. Garnier, et ta voix a le droit de se faire entendre... pourvu que ce ne soit pas pour chanter. Il est vrai que ce sera peut-être comme si tu chantais. Enfin, voici les faits :

Tu connais les Baladon. Baladon est plutôt commun et a la manie de vous rappeler un peu trop souvent qu'il a fait sa fortune lui-même à la Bourse, après être venu à Paris en sabots. Oh! les sabots de Baladon. Mais, heureusement pour lui, et pour racheter amplement ce léger défaut, il a une femme, Hortense Baladon que tu connais certainement de vue, pour l'avoir bien souvent lorgnée à l'amphithéâtre, pendant les entr'actes de *Salammbô*. Car les Baladon ont deux fauteuils d'abonnement le mercredi. Non seulement Hortense est jolie comme un cœur, mais encore elle a inventé une coiffure à la Fontange, qui lui va divinement. Avec le haut des cheveux relevés de la nuque, elle forme une espèce de cimier lisse, tandis que sur les tempes de molles ondulations cachent un peu le sommet de l'oreille et vont rejoindre le chignon par une attache lâche.

C'est assez difficile à réussir, mais grâce

à une douzaine de leçons données par Alexandre, le coiffeur du cercle, je suis arrivé dans le silence du cabinet à réussir ma Fontange comme personne. Je prends la moitié des cheveux, je fais un tour en dedans et je noue les deux mèches en laissant retomber les pointes; puis je prends les deux mèches de chaque côté et je les réunis sur le sommet. Tiens, Toto, les pères de famille font apprendre à leur fils le grec, le latin, la géométrie, la cosmographie, l'histoire romaine, un tas de balivernes qui ne leur servent jamais à rien plus tard dans la vie, et pas un, tu entends, pas un, n'aurait l'idée de faire donner à son héritier des leçons de coiffure.

Il ne s'agit pas d'avoir un gagne-pain en temps de révolution, ou d'arriver à la députation en temps de République. Mais combien d'entre nous, après quelques heures d'effusion passées de cinq à sept dans un petit rez-de-chaussée discret, sont restés per-

plexes devant l'écroulement de la chevelure de leur belle, disant avec reproche :

— Me voilà bien! Moi qui ne sais pas me coiffer. Que dira mon mari, en rentrant. Monsieur, vous êtes un misérable.

Désireux de ne pas faire succéder aussi brusquement les injures aux phrases d'amour, et de ne pas changer le *petit homme adoré* en *soudard brutal* satisfaisant ses passions sans songer aux suites que peut avoir sa grossière bestialité, oui Toto, j'ai voulu avoir le droit de fourrager tout à mon aise dans les boucles blondes de ma mie, et faire au besoin et suivant ma fantaisie tomber les cascades de cheveux d'or sur les épaules nues comme un chaperon de vagues onduleuses.

Tu ne peux pas te figurer ce qu'Hortense était exquise avec sa jolie tête ébouriffée émergeant au-dessus de la chemisette ne tenant plus que par un nœud papillon. Mais, par exemple, j'étais sérieux, et à six heures

et demie précises, l'amant disparaissait pour faire place au coiffeur. J'installai ma bien-aimée devant la table duchesse, j'allumai les deux candélabres, puis avec un soin méticuleux, je reédifiais mon cimier Fontange, le fer à quatre branches en main, je réondulais les tempes. C'était un véritable plaisir pour moi de promener mes doigts dans cette toison blonde qui, parfois, me semblait dégager comme des étincelles électriques.

Et le soir, à table, Baladon reposant un regard satisfait sur la tête correcte de sa femme, disait avec un large sourire :

— Mais, comme vous êtes bien coiffée, ma chère; il n'y a personne à Paris de mieux coiffé que vous.

Il exagérait fort, car il était certainement aussi bien coiffé que sa femme. Or, mercredi dernier, au moment où, sur le coup de six heures et demie, j'allai me lever d'un lit au pillage pour reprendre mon métier

d'artiste capillaire, Hortense me jeta ses deux bras autour du cou, en me disant :

— Reste encore, mon Tutur aimé...

... Et elle me fit retomber sur l'oreiller :

— Pardon, observai-je, mais nous n'avons que le temps strictement nécessaire, la coiffure Fontange ne s'improvise pas, et c'est précisément ton jour d'abonnement.

— Bah, me dit-elle, Baladon ne dîne pas ce soir et ne doit me rejoindre qu'à l'Opéra. Tu me relèveras simplement les cheveux en cinq minutes et, sous ma capote Valkyrie, il n'y verra que du feu.

Ma foi, je n'ai pas demandé mieux, et, ce soir-là, la conversation s'est prolongée jusqu'à près de sept heures un quart. Bref, j'ai bien senti, une fois sur pied, que je n'avais pas mes moyens habituels ; non seulement j'avais les reins cassés, mais ma main tremblait. Hortense, toute rose, les yeux meurtris, le teint animé, me disait en riant comme une folle :

— Mais comme tu es maladroit ce soir, mon pauvre Tutur, comme tu es maladroit!

Et comme je n'arrivais à rien de bon, pour en finir, elle se campa devant la psyché et, relevant ses bras nus dans une adorable attitude, elle tordit en hâte une espèce de huit sur le sommet de la tête, dans lequel elle piqua à la diable une épingle d'écaille que nous retrouvâmes avec beaucoup de peine tombée dans la ruelle. Puis, me donnant un dernier baiser, elle s'échappa, en me recommandant de ne pas manquer de venir la rejoindre à l'Opéra.

C'est ici, Toto, que le drame commence.

On donnait la *Valkyrie*. J'étais dans mon fauteuil d'amphithéâtre, écoutant madame Caron-Sieglinde chanter d'un air inspiré :

Ah ! c'est toi le printemps qu'invoquait ma tendresse,
Du fond des frimas de l'hiver
Mon cœur, quand je t'ai vu, mon cœur heureux et fier
A tressailli d'une sainte allégresse...

Tout à coup, moi aussi je tressaillis d'une

sainte allégresse. Les Baladon venaient d'apparaître et s'installaient à côté de moi. Hortense avait une robe en peau de cygne vieux-Rouen avec incrustations de dentelles en point à l'aiguille, et sur la tête un amour de chapeau orné d'un gros nœud alsacien formé de six plumes d'aigle vert-de-gris bordées de paillettes. Impossible de voir là-dessous l'absence du cimier Fontange.

Mais voilà un huissier qui entre, et qui, s'inclinant devant Hortense, lui dit :

— Madame, par ordre des directeurs, je viens vous prier d'enlever votre chapeau et de le déposer au vestiaire.

— Hein, fait Baladon surpris. Pourquoi voulez-vous que ma femme enlève son chapeau ?

— Parce que, d'après le nouveau règlement, les femmes ne sont plus admises qu'en cheveux aux fauteuils d'orchestre et à l'amphithéâtre.

— Eh bien, ma chère, c'est bien simple.

Vous êtes toujours si bien coiffée. Enlevez votre chapeau, et le public verra votre cimier Fontange que j'admirais encore ce matin à déjeuner.

Hortense jette vers moi un regard désespéré. Impossible d'exhiber en public le petit huit tout embroussaillé et retenu seulement par l'épingle d'écaille. Alors je pris le parti d'intervenir et simulant une grande colère :

— En voilà un ordre absurde ! Madame n'est pas en robe de bal pour se mettre en cheveux. Laissez la donc tranquille !

— C'est la consigne, répétait l'huissier impassible. Je dois exécuter ma consigne.

Pendant cette discussion on n'entendait plus du tout la musique de Wagner ni les Hoïotoho des vierges guerrières. Chut ! Assez ! A la porte ! criait-on des galeries supérieures.

— Je ne me décoifferai pas ! ripostait rageusement Hortense.

— Nous ne nous décoifferons pas ! criai-je en chœur avec Baladon.

A ce moment, la face moustachue d'un garde de Paris est apparue par le petit escalier qui monte de l'aquarium, tandis que toute la salle était en ébullition et que M. Mangin, le chef d'orchestre, était obligé de s'arrêter, absolument comme s'il eût eu un abcès dans l'oreille. Il n'y avait plus qu'à céder. Hortense prit un air très digne et déclara :

— Dans ce cas-là, j'aime mieux m'en aller.

Nous nous levâmes tous les trois, au milieu d'un tumulte indescriptible, et, tandis que nous redescendions l'escalier, Baladon, ému, me serra la main en me disant :

— Merci de l'appui que vous avez donné à ma femme. Vous êtes un ami, un vrai ; mais c'est égal, je ne comprendrai jamais pourquoi elle n'a pas voulu laisser voir au public son cimier Fontange.

Toto, mon ami, raconte ce drame aux directeurs. Fais pleurer M. Gailhard. Atten-

dris M. Bertrand, et fais-leur comprendre à tous deux que, tant qu'il existera des maris communs, des jolies femmes et des rez-de-chaussée, des faits semblables peuvent se reproduire à chaque représentation de l'Opéra. Et tu te seras acquis la reconnaissance de tous les amants en général et de Tutur en particulier.

CONSEILS DE PÈRE

Hier, M. Beauchastel revenait pensif du Vaudeville où il venait d'assister à la pièce de Maurice Boniface.

— Ai-je bien rempli tout mon devoir vis-à-vis de la comtesse d'Arfeuilles ma fille? se disait-il. Il me semble que, dans la comédie de ce soir, Thibourdiaux le père a été plus loin... Il a donné des conseils pratiques très pratiques. Seulement il les a donnés *après* la crise. Ne vaudrait-il pas mieux les donner *avant* à Eglantine?...

Il se heurta au coin de la rue Meyerbeer contre un passant auquel il fit toutes ses excuses, puis, très perplexe, il continua à monologuer tout en descendant le boulevard Haussmann :

— D'abord, rien ne me prouve absolument qu'Eglantine ait un amant. Je sais bien que le comte est très fatigué, et qu'elle est bien coquette. Elle tient cela de sa mère qui, la pauvre femme, m'en a fait voir de toutes les couleurs, Enfin, paix à son âme légère. D'un autre côté il y a un certain petit marquis de Cintegabelle qui vient souvent à la maison, bien souvent. Et si un jour le pot aux roses venait à se découvrir, ne serai-je pas coupable en n'ayant pas indiqué à la comtesse ma fille la véritable marche à suivre et en la laissant exposée, sans défense, à toutes les bêtises, à tout le désarroi de l'aveu arraché...

En passant place Saint-Augustin, il enfonça résolument son chapeau sur ses yeux,

et cria très haut à un cocher de fiacre qui sommeillait sur son siège :

— C'est décidé. Je parlerai dès ce soir, dès ce soir !

— Encore un fou ! grogna le cocher en se rendormant.

Beauchastel tourna avenue Percier, puis il sonna à l'hôtel qu'il occupait avec le ménage d'Arfeuilles, et sans hésiter il alla frapper à la porte de sa fille.

— Eglantine. Dors-tu, bichette? Je voudrais te dire un mot.

— Ah, c'est toi papa ! répondit une voix. Entre, tu ne me gênes pas. Je suis couchée.

Beauchastel entra et ne put s'empêcher de trouver que la comtesse était tout à fait charmante dans le grand lit fanfreluché, avec sa chemise de batiste d'Écosse, sa berthe de Valenciennes tout autour du décolleté encadrant une gorge merveilleuse et ses nœuds de satin mauve sur les épaules rondes.

Elle avait replié un bras nu au-dessous

de sa tête pour la surélever et de l'autre elle maintenait un livre sur lequel l'abat-jour envoyait une lueur rose.

— Et d'abord demanda Beauchastel à voix basse, tu es sûre que nous ne serons pas dérangés, ni entendus? Où est le comte mon gendre?

— Parbleu, où veux-tu qu'il soit? Il dort là-bas à poings fermés dans sa chambre, comme toujours.

— Comme toujours? c'est peut-être beaucoup dire.

— Comme toujours! Tiens, l'entends-tu ronfler? Eh bien, papa, c'est comme ça tous les soirs. Que veux-tu! Le pauvre vieux, dès le troisième mois de notre mariage, il était sur ses boulets. Ah! sous prétexte de me voir comtesse, tu m'as fait contracter là un drôle de mariage, et, tournée comme j'étais, avec mes huit cent mille francs de dot, il me semble que j'aurais pu trouver autre chose.

— Qu'entends-tu par autre chose ?

— Eh bien, un mari qui t'aurait empêché d'entrer chez moi sans inconvénients à une heure du matin. Enfin, heureusement que j'ai su arranger mon existence...

Beauchastel bondit :

— Voilà précisément ce que je craignais. Écoute, j'arrive du Vaudeville, je viens d'y entendre une pièce admirable qui m'a donné beaucoup à réfléchir. Veux-tu me permettre de te donner quelques bons conseils?

— Tu veux me faire de la morale? Assieds-toi sur le petit crapaud au pied de mon lit, et maintenant vas-y, père adoré.

— Eh bien, dans la comédie de ce soir, on voit une certaine madame Bernier qui a pris un amant nommé Larizelle.

— Pourquoi me racontes-tu cela? fit Eglantine en rougissant. Est-ce que tu te figures par hasard que je suis dans le même cas, que j'ai un Larizelle?

— Je te parle de madame Bernier, per-

sonnifiée à ravir par madame Cécile Caron. Or, madame Bernier est pincée par son mari qui trouve dans son bureau un tas de lettres compromettantes...

Le regard de la comtesse d'Arfeuilles se porta instinctivement vers un petit bonheur du jour en bois de rose placé près de la fenêtre.

— Et, continua Beauchastel, il y a là son père, Thibourdiaux — c'est Boisselot qui joue le rôle — qui s'efforce de la sauver en lui donnant la véritable marche à suivre.

— Et tu voudrais m'indiquer la marche à suivre?

— Parfaitement, ça ne peut pas faire de mal.

— Quel drôle de papa! Ah! tu es bien fin-de-siècle, toi; et tu n'es pas du tout le père classique et conventionnel. Eh bien, j'écoute ta marche à suivre.

— Il y a trois phases qui peuvent se définir par trois cris principaux. Premier cri,

cri du cœur, de l'innocence outragée : *Ça n'est pas vrai!* Évidemment, c'est ce qu'il y a de plus simple et par conséquent de mieux. On n'a qu'à se retrancher derrière sa vertu outragée, sans daigner condescendre à donner la moindre explication : *Ça n'est pas vrai!* Et puis, voilà, c'est fini, cela répond à tout, et cette négation empêche de se couper, ce qui ne pourrait se produire si on se lançait dans les détails. Mais cette exclamation n'est bonne que si le mari n'a que de simples soupçons, ou même des preuves morales sans aucune preuve matérielle. Le cri demande à être bien scandé, en regardant le mari dans les yeux : — *Ça n'est pas vrai!* — Tu vois bien comment je dis cela?

— C'est très bien, mais si l'on a des preuves?

— Ici nous entrons dans la deuxième phase. Bernier — je l'appelle Bernier pour mieux préciser — Bernier a en sa posses-

sion un paquet de lettres qu'il a lues, un peu rapidement, voyant trouble, secoué par la fièvre. Alors, écoute bien le deuxième cri : « *Ça ne prouve rien!* » Et de fait, il est possible que par bonheur les lettres ne prouvent rien, mais c'est bien rare, et en général les amants ont la rage d'écrire un tas de choses absurdes — ou sublimes, ça dépend du point de vue, — mais qui ne laissent aucun doute : « T'en souviens-tu? Quelles heures divines? Comme c'était bon hier dans notre petit rez-de-chaussée! Comme tu étais jolie! Et patati. Et patata. » Je glisse sur les souvenirs évoqués, mais il est possible que le mari ne glisse pas.

— Alors?

— Alors après avoir poussé le second cri : *Ça ne prouve rien!* on peut essayer de mettre cette correspondance compromettante sur le compte d'une amie qui vous avait priée de servir d'intermédiaire, mais ce moyen de vaudeville est très vieux jeu et prend bien

rarement, à moins que le mari ne soit complètement gaga. On entre alors dans la troisième phase et l'on passe au troisième cri.

— Quel est donc ce troisième cri?

— Le troisième cri a pour but de renverser les responsabilités. On croise les bras et l'on dit : *Et vous, monsieur, vous en avez fait bien d'autres!* Il est très rare que le mari n'en ait pas fait bien d'autres, et ça déplace la question, ce qui est toujours une bonne chose. Voyons, récapitulons un peu pour voir si tu possèdes bien la marche à suivre.

Alors, Églantine, toute rose, comme une enfant qui réciterait une leçon apprise par cœur, se mit à énumérer sur ses doigts :

— Premier cri : Ça n'est pas vrai!

— Deuxième cri : Ça ne prouve rien!

— Troisième cri : Vous en avez fait bien d'autres!

— C'est parfait, dit Beauchastel avec un

soupir de soulagement, maintenant, je vais pouvoir dormir tranquille. Un baiser, ma fille, et bonne nuit.

Et tandis qu'il regagnait sa chambre, la comtesse d'Arfeuille jeta un nouveau regard vers le petit bonheur du jour tandis que, dans la chambre voisine, le comte continuait à ronfler comme un tuyau d'orgue.

SABRETTE A LONDRES

Ce n'est pas sans une certaine émotion que Sabrette, la délicieuse ingénue de la Comédie-Française — celle que les vieux abonnés du mardi appelent *la divine* — s'était embarquée pour Londres.

D'abord, elle redoutait beaucoup le mal de mer, le petit duc devait l'accompagner, et il est toujours pénible de se montrer à son bien-aimé avec des nausées, et d'exhiber Dona Sol ou Adrienne Lecouvreur penchée dans une posture lamentable au-dessus des

bastingages. Voilà pour le côté physique. Quant au côté moral, ah, c'était autre chose! La responsabilité était lourde. Aller porter la libre parole chez John Bull; aller planter le drapeau du grand art sur la scène du vieux Drury-Lane; faire comprendre à ces amateurs de minstrels, à ces buveurs de porto et de pale-ale, à ces mangeurs de *toasts* et de *griskin* les subtilités de Dumas fils, les ironies d'Augier, les finesses de Pailleron. Avant son départ, Jules Claretie lui avait lu la pièce de vers qu'il avait composée, il lui avait expliqué la grandeur de sa mission avec des phrases qui l'avaient fait pleurer.

Et tout en pleurant, et en essuyant ses yeux avec un microscopique mouchoir de dentelle parfumé au sandrigham — déjà! — elle ne pouvait s'empêcher de se dire à elle-même : Je pleure parce que je suis une véritable artiste, qui ressent vivement. En voyant mes larmes mon directeur compren-

dra combien je suis une véritable artiste, et il fera augmenter ma part d'un douzième...

Enfin elle était partie pour Calais. Dans le bateau, elle s'était enfermée dans sa cabine en tête à tête avec Shakespeare, non sans avoir recommandé au petit duc de la laisser absolument tranquille; et, malgré la lecture du *Sauvage de génie*, la vérité, la vérité toute nue, dans un de ces costumes qui ferait hurler certain sénateur, m'oblige à avouer que la pauvre Sabrette avait été épouvantablement malade, et était arrivée à Folkestone à moitié morte.

A Londres, elle s'installa à Hyde-Park-Hotel, Oxford Street, vis-à-vis Marble-Arch, et par la fenêtre de sa chambre, elle s'amusa à regarder l'animation matinale de Roten-Row. Une longue file de voitures montait au pas le côté gauche de la chaussée. Les chevaux étaient magnifiques, mais les livrées et les voitures étaient en général, inférieures

comme tenue à celle qu'on aperçoit chez nous aux Acacias. Parallèlement à cette allée, galopaient de véritables escadrons de jeunes filles. C'était comme une vision charmante et perpétuellement renouvelée. Le petit chapeau sur les yeux, les cheveux blonds nattés, la rose au corsage, elles passaient, l'œil brillant, les joues animées, riant et babillant, faisant entendre comme des gazouillements d'oiseau.

Et il y en avait de tous les âges, depuis la fillette de dix ans montée sur un petit poney qui avait l'air d'un mouton, jusqu'à de grosses ladies galopant entre deux vieux adorateurs. Les grooms en bottes molles, boutonnés dans leur redingote et serrés dans leur ceinture de cuir, suivaient à distance respectueuse. Çà et là de vieux gentlemen, en chapeau gris à longs poils comme les compères de nos revues, vêtus de complets mastic avec gilets à fleurs, s'envoyaient de la main quelque bonjour amical, tandis

que les jeunes gens en tenue correcte, avec la grande redingote au revers fleuri, flirtaient avec les jeunes filles, les étriers chaussés, et penchés sur leur selle. C'était un tableau charmant auquel les grands arbres de Roten-Row, les maisons d'Hyde-Park-Terrace, et de Park-Lane servaient de cadre.

Sabrette regardait tout cela, un peu rassérénée par la vue de ce luxe qui flattait ses instincts, tandis que le petit duc penché à côté d'elle sur le balcon de la croisée, donnait des explications complémentaires. Que parlait-elle donc de buveurs de bières et de mangeurs de roast-beef? Dans aucun pays au contraire, l'aristocratie n'était aussi instruite, aussi délicate dans ses goûts, aussi ouverte aux belles choses de l'esprit. L'artiste était sûre d'avoir un public enthousiaste qui la jugerait à sa juste valeur, et la couvrirait d'applaudissements et de fleurs.

— Bien vrai, disait mélancoliquement Sa-

brette, bien vrai? On m'aimera comme rue Richelieu?

— Plus, cent fois plus, affirma le petit duc.

— Et personne ne me fera une peine... même légère?

— Personne, grande enfant, personne. Ici comme là-bas, vous serez la divine. M. Claretie me le disait encore avant le départ. C'est sur vous qu'il compte le plus.

Le soir, elle se rendit à sa loge, moins spacieuse que celle de la Comédie-Française, mais très confortable quand même avec son tapis, ses meubles en satin bleu recouverts de housses au crochet, et surtout un cabinet de toilette admirablement aménagé avec eau froide, eau chaude, électricité, etc. D'ailleurs, le vieux Drury-Lane des pantomimes de Christmas s'était mis en frais. Le théâtre où Kean, Ganick, Macready ont débuté, où Sheridan a donné l'*École du scandale*, avait retrouvé son beau public d'autrefois, et l'or-

chestre supprimé avait été remplacé par un véritable parterre de fleurs.

Partout, aux fauteuils, dans les loges garnies de rideaux de guipure, une assistance d'élite; toutes femmes en cheveux, décolletées et couvertes de bijoux, tous les hommes en cravate blanche avec le frac ou le smoking, cette tenue de soirée complétée par le petit chapeau mou. Puis, çà et là, et dans les places supérieures, quelque highlander, quelque gigantesque horse-guard dont la tenue écarlate faisait comme une tache éclatante au milieu de la foule des spectateurs.

Adrienne Lecouvreur alla aux nues; jamais le chef-d'œuvre de Scribe et Legouvé n'avait, même à Paris, produit autant d'effet, et Sabrette, dans le premier acte, si laborieux, si compliqué, fut tout simplement trouvée exquise. Il faut avouer, d'ailleurs, que la poudre lui allait divinement, et nous savons tous comme elle sait porter ces étoffes zinzo-

lin, ces corsages chatoyants, ces paniers qui écraseraient toute autre ! A la fin du second acte, il y eut des rappels frénétiques, et la divine rentra dans sa loge le cœur tout épanoui d'une joie très douce.

— Décidément, se disait-elle, j'ai eu tort et j'avais mal jugé ces Anglais.

A ce moment, l'on frappa discrètement à la porte, et la femme de chambre ayant été ouvrir, revint avec une carte de visite :

SIR RICHARD RODOMONT B. R. T.

5, Portland Place

London W.

— C'est un baronnet qui désire présenter ses respects à madame et lui parler affaires, ajouta la caméristе.

— Parler affaire ?... Faites entrer le baronnet, répondit Sabrette.

La portière se souleva, et la comédienne aperçut un vieux monsieur tout blanc un peu rouge, un peu apopleptique, mais

ayant cependant très grand air avec sa barbe de fleuve.

— Mademoiselle, fit-il en saluant très bas, je viens de vous voir jouer. Je n'ai pas besoin de vous dire si vous m'avez plu ; vous m'avez enthousiasmé, comme vous avez enthousiasmé toute la salle et je vous trouve ravissamment belle. Je suis très riche, et j'ai pour habitude de ne jamais me refuser mes fantaisies ; vous n'avez donc pas à compter. Je désirerais vous avoir chez moi. Combien me prendriez-vous pour une soirée?

— Me désirez-vous seule, ou avec quelqu'une de mes camarades pour me donner la réplique ?

— Oh ! seule, absolument seule ! Je ne tiens pas aux camarades.

— Est-ce pour une grande fête, ou une petite fête ?

— Oh ! Je voulais la grande fête, la très grande fête.

— Eh bien ! ce sera mille francs.

— Quarante livres. C'est entendu. Alors, vous avez ma carte, voulez-vous venir chez moi samedi prochain, après le théâtre ?

— C'est entendu, mylord ; seulement, prière de garder le secret absolu. M. Jules Claretie nous a fait promettre de n'accepter aucune invitation. Vous comprenez... pour la tenue de la maison...

— Je comprends parfaitement, et vous pouvez compter sur la discrétion du gentleman.

Là-dessus, le vieux monsieur baisa galamment la main qu'on lui tendait et sortit très digne.

Le samedi suivant, après avoir triomphé dans le *Gendre de Monsieur Poirier*, Sabrette se fit très belle pour se rendre à l'invitation du baronnet, arbora son fameux collier de perles qu'elle ne met que dans les grandes circonstances et partit pour Portland-Place. A sa grande surprise, elle n'aperçut aucune voiture rangée devant la porte basse. Quant à l'hôtel, il était à peine éclairé.

— Me serais-je trompée de jour ? pensa Sabrette.

Elle sonna. Un superbe laquais poudré vint ouvrir et la conduisit au premier où, stupéfaite, elle trouva sir Rodomont en chemise de soie crème et élégant veston tourterelle.

— Ah ! vous voici ma charmante, dit-il en avançant les bras grands ouverts.

— Monsieur, dit la comédienne en se reculant rouge de honte, quelle est cette plaisanterie ? Vous m'avez invitée à venir chez vous, moyennant mille francs : Il s'agissait d'une soirée ? C'était bien pour aujourd'hui.

— Parfaitement, pour aujourd'hui.

— Mais où sont vos invités ?

— Mes invités ! Pourquoi des invités ?

— Alors... ce n'était pas pour jouer la comédie que vous m'aviez priée de venir ?...

— Moi, balbutia le lord, comprenant qu'il s'était fourvoyé... excusez, mademoi-

selle, un pauvre étranger... qui s'escrime difficilement avec votre langue française... je suis désolé...

Mais, avant qu'il eût terminé sa phrase, Sabrette quatre à quatre avait redescendu l'escalier, et une fois dans sa voiture, elle se mit à déchirer son mouchoir avec rage :

— Voilà comment *ils* la comprennent notre mission grandiose !

AVANT LE GALA

— Peste, madame Manchaballe, vous avez joliment pavoisé votre boutique de la rue de Provence!

— Dame, monsieur Richard, avouez que j'ai le droit d'être fière, car enfin, il me semble que ma fille Rebecca n'avait pas attendu Cronstadt pour cimenter l'alliance russe avec le prince.

— Oui, oui, vous faisiez à votre insu œuvre patriotique.

— Vous avez beau sourire sous votre

moustache, c'est comme ça, et la meilleure preuve, c'est que lorsqu'il s'est agi pour la représentation de gala de samedi prochain de trouver une belle personne pour représenter *la Paix* dans la potée de roses finale, — la Paix qui doit imposer ses mains sur l'aigle à deux têtes, M. Gailhard n'a pas hésité, il a dit tout de suite avec sa grosse voix : « Ce rôle-là revient de droit à Manchaballe II. »

— Bravo. Parlez-moi du gala. Voilà qui est intéressant.

— Eh bien, ça commencera par le quatrième acte d'*Hamlet*, le cinquième acte de *Faust* avec Caron, le deuxième acte de *Patrie*, et enfin cela se terminera par la *Fête russe*.

— Il me semble que par Judith et Rebecca vous devez être documentée sur les fêtes russes. Ça a-t-il donné beaucoup de mal à organiser?

— Ah, je vous crois, monsieur Richard,

c'est-à-dire que je ne sais pas comment les cheveux noirs de M. Gailhard ne sont pas devenus de la couleur de la toque de Lobstein. Et quand il a eu tout réglé, tout dirigé, tout organisé, il appris que, même pour la répétition générale de jeudi soir, il ne pourrait pas réserver la plus petite place à ses abonnés, et que tous les pouvoirs étaient dévolus à M. Arthur Mayer. « *M. Arthoure* », comme l'appelle Rosita Mauri.

— Alors, tout le personnel de l'Opéra prend part à cette Fête russe?

— Tout le personnel, excepté les quatre Italiennes : Laüs, Torri, Ottolini et Invernizzi. On n'a pas voulu qu'il y eût un seul nom italien sur l'affiche.

— Ça madame Manchaballe, me paraît excessif. Je suis sûr que l'amiral Avellan eût été ravi d'admirer la prestance de la Béatrix Torri.

— Monsieur Richard, vous vous y connaissez en jambes, mais vous n'entendez rien

à la politique. Ainsi, nous avons eu une autre difficulté pour la potée de roses. On devait précédemment faire apparaître le buste de la République, celui qui sert à tous les 14 juillet. Mais, bien que la République soit personnifiée par une belle grosse dame avec des appas genre Lecouvey, on ne pouvait décemment la faire fusionner avec le buste du tsar. On aurait pu essayer du buste de M. Carnot, mais voyez-vous, cet homme barbu embrassant cet autre homme barbu!... Enfin il a fallu trois jours pour régler cette potée de roses, et quand tout a été fini, *M. Arthoure* a tout changé, et a failli être enlevé avec le praticable à côté de la statue de la Paix.

— Voyons, ma bonne madame Manchaballe, procédons par ordre, sans cela, je vous connais, nous n'allons jamais en sortir. Comment débute votre Fête russe?

— Par l'hymne à Victor Hugo de Saint-Saëns, chanté devant un petit décor, une

espèce de treillage. A la fin de cet hymne, un coup de canon formidable : Baôum! Ah! ce coup de canon! La première fois qu'on l'a entendu, malgré les avertissements que M. Gailhard avait prodigués, il y a eu une véritable panique dans le corps de ballet. La petite Villars appelait sa mère. Tout le monde se bouchait les oreilles, sauf Mérode pour ne pas déranger ses bandeaux. Enfin, à ce coup de canon, la toile se lève, et on aperçoit le décor des jardins de Fontainebleau, vous savez dans *Ascanio?*...

— Parfaitement, mais ne perdez pas le fil.

— Tout le personnel des chœurs et du chant est assis à droite et à gauche sur des gradins et dans le fond, il y a un escalier à double révolution. On chante des airs russes très originaux que je ne puis vous reproduire qu'à peu près...

— Non! non! ne faites pas ça! nous avons tant besoin du beau temps!

— Vous êtes dur, monsieur Richard, et enfin nous arrivons à la Fête russe dansée par tout le corps de ballet.

— Allez-y, madame Manchaballe. Je suis tout oreille.

— *Première entrée.* Celle des *Circassiens.* En tête Lobstein en travesti, tunique de soie orange brodée, larges culottes bouffantes, bottes blanches à gland — les bottes de la *Dame de Monsoreau*, je les ai reconnues — sur la tête, une toque d'astrakan blanc; puis Désirée en Circassienne, jupe longue, grand voile, veste brodée vert et rose, et petit bonnet également blanc. Elles sont suivies par les sujets et les coryphées Grangé, Keller, Monier, Monchanin, Vangoethen, Piron en culotte bleue, veste blanche brodée, petit bonnet d'astrakan noir et les bottes jaunes à gland — toujours celles de la *Dame de Monsoreau.*

» Le pas circassien a donné un mal énorme. Un jour que Hansen se mettait en colère

après une de ces demoiselles, celle-ci lui répondit, agacée :

» — Après tout, monsieur, je ne suis pas Russe, moi, je suis née rue Popincourt.

» — Moi non plus, mademoiselle, riposte Hansen. Je suis né rue des Herbes-Potagères, à Bruxelles.

» — Vous êtes Belge, mais vous avez habité quarante ans la Russie.

» — Quarante ans! Dites tout de suite que je suis octogénaire!...

» Une autre également ne pouvait pas arriver à danser en tenant la main à hauteur du front au-dessus des yeux, ce qu'on appelle le salut russe. Sa main sautait, sautait.

» — Un Circassien n'est pas un invalide ! vocifère M. Gailhard. Vous tenez votre main comme une visière !

» — Ce ne sont pourtant pas les invalides qui manquent ici, répond l'interpellée.

— Madame Manchaballe, ces discussions ont certainement leur intérêt comme détails

de répétition, mais vous allez vous embrouiller. Nous en étions à la première entrée.

— Eh bien, monsieur Richard, la deuxième entrée est faite par les *Finlandais* : Vandoni, Mestais, Reige, Mercédès, Pérot et Rat. Le costume est affreux.

— Comment est-il?

— Tout en poil.

— Fort bien. Mais donnez-moi quelques détails :

— Enfin, bonnet, tunique, pantalon en fourrure. Vous vous figurez bien une femme tout en poil?...

— Si vous voulez.

— Ensuite les *Lapons* : les deux Mequignon, Parent, Boos, Franck, tout en poil.

— Pas possible!

— C'est comme je vous le dis; ensuite les Petits Russiens. Très joli pas de quatre dansé par Chabot, Violet, Manchaballe Ire et Treluyer. Deux travestis et deux femmes.

Les hommes en tunique, les femmes avec le Kakochmick et agitant des mouchoirs. Très difficile ce pas-là. Il faut exécuter le salut russe à la fin de la variation, c'est-à-dire qu'il faut envoyer la jambe en arrière d'un coupé-fouetté très prompt et porter en même temps la main à la tête en jetant tout le corps en avant. Après être beaucoup tombées, ces demoiselles ont fini par aller; M. Gailhard reproche seulement à Judith de mettre trop d'animation et de danser un véritable cancan : « L'Opéra, a dit sévèrement M. Gailhard, n'est pas une succursale du Moulin-Rouge; on y danse, mais on n'y chahute pas! »

» Entrée à sensation de Mauri et Subra en Françaises, c'est-à-dire en jupe courte et bouffante, dansant avec deux travestis russes, Hirsch et Salle. Délicieux le *Pas de la pantoufle.* Hirsch pose une pantoufle à terre et Mauri sur les pointes cherche à entrer dedans. Elle se dépite comme si elle ne

pouvait y parvenir, et enfin elle réussit, et envoie du pied la petite pantoufle chaussée au nez de son danseur.

— Je vois tout à fait Mauri dans ce pas-là.

— A ce moment, un coup de canon, et l'entrée de *l'alliance*. Marins français et matelots russes se tendent la main. Grand finale très mouvementé auquel prennent part tous les sujets hommes. Vasquez, Ledant, Soria, exécutent des pas avec les jambes croisées et des coups de talon de botte. On enlève Subra et Mauri qui agitent des drapeaux. Arrivée des sujets de chant, Lassalle et Caron, Renaud et Carrère, etc. *Hymne russe. Marseillaise.* Nouveau coup de canon ; le rideau du fond se lève et l'on aperçoit l'apothéose. Un immense aigle à deux têtes : Mauri et Subra couchées tête-à-tête ; en arrière, Rebecca qui représente la Paix, et sur chacune des ailes de l'aigle six femmes couchées : Ixart, Esnel, Denys, etc.

— Ça doit être superbe, madame Manchaballe ! Mais dans tout ce que vous m'avez raconté, je ne vois pas le nom d'une danseuse russe dans le corps de ballet. On n'a donc pas pu en avoir une ?

— On a cherché, mais on n'a rien trouvé. Il n'y a que la gosse Tamara-Boumskaia qui eût été impossible et qui, paraît-il, caresse le rêve d'entrer à l'Opéra. Non ! laissez-moi rire !

— Je vous laisse rire, madame Manchaballe. Un dernier mot. Les abonnés pourront-ils avoir des places en location ?

— Rien, monsieur Richard, rien. Le codirecteur, *M. Arthour*, a été inflexible et pour cette fois, gala n'a pas été synonyme de galette. On aura travaillé pour Dieu, pour le Tsar...

— Et pour la patrie, madame Manchaballe !

L'ÉCHEC DE REBECCA

— Tiens, c'est vous, monsieur Richard? Comme vous vous faites rare, au magasin. Entrez donc!

— Ma bonne madame Manchaballe, je ne vous oublie pas, croyez-le bien, et la preuve, c'est que je viens savoir pourquoi Rebecca n'est pas encore cette fois passée sujet en compagnie de mesdemoiselles Ixart, Carré, Beauvais et Charrier. J'avais cependant parlé à MM. Bertrand et Gailhard. Elle ne travaille donc pas Rebecca?

— Mais si, elle travaille, cette enfant. Il faut être juste, aussi. Seulement, si nous avons échoué, c'est la faute à M. Pück, et un peu au vénérable doyen des abonnés, M. Charles Bocher, mais surtout à M. Pück. Oh! ce M. Pück! En voilà un qui est détesté!

— C'est ce que j'entends dire partout, madame Manchaballe, et quant à moi, personnellement, j'ai toujours trouvé qu'il avait absolument mauvaise façon, se promenant les deux mains dans ses poches, et sifflotant un petit air, au milieu des abonnés. Grattez le régisseur, et vous retrouverez le cent-garde, avec son sans-gêne de quartier de cavalerie. Mais parlez-moi de mon excellent ami Charles Bocher. Au moins, il est aimé celui-là?

— Adoré, monsieur Richard, adoré. Et le fait est qu'il est impossible d'être plus aimable, plus dévoué, plus paternellement serviable. On peut aller frapper à son coquet appartement de la rue Saint-Florentin, à

toute heure du jour, on est toujours sûre d'être bien reçue si l'on est de l'Opéra. Aussi, bien que son idée pour Rebecca n'ait pas réussi, nous ne lui en voulons pas, car il n'a agi que par sollicitude. Depuis quelque temps il ne venait jamais au foyer sans dire aux quadrilles et aux coryphées : « Mes petites chattes, vous devriez vous faire vacciner. »

— Il avait raison !

— Certainement il avait raison, et il ajoutait : « — Voyez-vous, mes enfants, mourir ne serait encore rien, mais songez donc ! Avoir des trous plein la figure ! Être grêlées comme Mirabeau ! Tenez, j'ai encore connu comme cela M. Louis Veuillot. Il était épouvantable. Ce serait la fin de votre carrière, car on ne peut faire exécuter un pas de séduction par une écumoire. » Et là-dessus, il a envoyé à ses frais une génisse qu'on a provisoirement installée dans le nouveau foyer avec quelques décors de *Maladetta* pour qu'elle ne s'ennuie pas trop.

— Vous m'étonnez, madame Manchaballe !

— C'est comme je vous le dis, monsieur Richard ; même que le concierge Hugonning ne voulait pas laisser monter la bête, qui effrayait son chat Nelusko et disait que, pour une vache, l'escalier des quadrilles était bien suffisant. Enfin, une fois la génisse installée, toutes les danseuses, prises de peur, se sont fait vacciner, et par coquetterie, Rebecca craignant d'abîmer son bras — vous savez qu'elle a des bras merveilleux — s'est fait opérer à la jambe.

— Mais c'est insensé. Une danseuse ! A la veille d'un examen !

— Voilà bien ce que c'est que de parler sans savoir ; une danseuse a autant besoin de ses bras que de ses jambes pour les attitudes et les ports de bras.

— Ah ! c'est vrai, il y a les ports de bras.

— Ah ! monsieur Richard, si vous aviez vu les répétitions, c'était lamentable ! On aurait dit qu'une épidémie était tombée sur

le corps du ballet. Ces demoiselles passaient leurs temps à faire tâter leurs glandes au beau *Fidele*, le seul homme admis, et l'on n'entendit que des lamentations, avec le regret d'avoir suivi les conseils du vénérable doyen. Quant à Rebecca, elle ne pouvait plus marcher qu'à cloche-pied, et le docteur la menaçait d'un flegmon.

— Quel tableau ! madame Manchaballe !

— Au milieu de ce désarroi, un homme seul exultait, M. Pück (Édouard pour les dames). Il avait en effet une occasion admirable pour envoyer ces petits papiers chers à son cœur. Tenez, en voilà un sur ma table, lisez plutôt :

THÉATRE
DE L'OPÉRA
—

AMENDES
—

Trois jours

Représentation de *Faust*. — 27 déc. 1893.

Mademoiselle Manchaballe II

(Les réclamations sont admises dans les quarante-huit heures.)

» Vous comprenez qu'étant malades, toutes

celles qui n'étaient qu'*en remplacement*, comme Rebecca, ne venaient pas le soir, et manquaient avec ensemble la répétition des *Pigeons*, ces *Pigeons* qu'on répète toujours et qu'on ne joue jamais. Bref, les amendes pleuvaient, exception faite, bien entendu, pour celles susceptibles de se montrer « reconnaissantes ».

— Vous êtes dure, madame Manchaballe!

— Pas du tout, je suis juste. Tenez, dans le temps, madame Pück vendait des chapeaux — et quels chapeaux, mon Dieu! — Eh bien, il n'y avait que celles qui se fournissaient chez madame Pück qui avaient de l'avancement. Le prince n'a jamais voulu que Judith achetât un de ces épouvantails à moineaux... et voilà pourquoi mon aînée est restée quatre ans coryphée.

— Êtes-vous bien sûre que ce soit pour ça? D'ailleurs aujourd'hui je crois que madame Pück est retirée.

— Oui, mais sa fille a épousé Mamelli, le

fils d'un corsetier fameux, si bien qu'aujourd'hui, pour se faire bien venir, on n'achète plus des chapeaux, mais des corsets. Il est vrai que les corsets sont bien faits, ce qui constitue un avantage sur les chapeaux, et vous savez que dans notre partie, on use beaucoup de corsets. On espère ainsi se concilier les bonnes grâces du beau-père, et j'ai la preuve de ce que j'avance, car tous ces corsets viennent ensuite échouer dans mon magasin. Eh bien, la plupart sont de chez Mamelli. Comme dans la chanson de Judic :

Un peu plus tard, un peu plus tôt,
Ils s'en vont avec leur histoire...

— Madame Manchaballe, soyez mauvaise langue tant que vous voudrez; on sait très bien que vos amusantes histoires ne sont pas paroles d'Evangile, mais de grâce, ne chantez pas ! Maintenant je vous dirai que je ne comprends pas trop ce que M. Pück

peut aujourd'hui pour ou contre un examen. Ah! je sais très bien que pendant trente ans, grâce à la faiblesse de Mérante et de ses prédécesseurs, il a pu faire la pluie et le beau temps à l'Opéra. Mais aujourd'hui il y a deux directeurs actifs, intelligents, qui s'occupent de leur affaire avec une compétence indiscutable, et de plus, par suite de l'arrivée de M. Hansen, maître de ballet doué d'un véritable talent, M. Pück s'est trouvé relégué au rang de régisseur de la danse, c'est-à-dire de simple policier. Pas autre chose!

— Ah! le fait est que comme mime, il est bien ridicule! Vous le rappelez-vous dans *Maladetta* en chef des gitanes, avec ses gestes que ne désavouerait pas le traître du théâtre de Grenelle, et sa jambe qui traîne un peu depuis certain bal de l'Hôtel de Ville...

— Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire-là?

— Eh bien, à la suite de copieuses libations trop réitérées au buffet, il lui prit

fantaisie d'aller fumer un cigare sur les toits pour prendre l'air. Il fit cette proposition bizarre à Colleuille, qui refusa avec véhémence, Pück monta seul, aperçut en bas la rue de Rivoli illuminée, et perdit le peu de tête qui lui restait. Il dégringola, se retint à une cheminée, mais se blessa au tibia, ce qui l'obligea à trois mois d'immobilité, à la grande joie du corps de ballet, qui fut enfin tranquille. Car, la tradition reste, les petites ont toujours une peur bleue de lui, et il y a un appartement tout rempli de bibelots donnés par ces demoiselles, *en remerciement des bonnes leçons de mime*, qui en dirait long. Ainsi, pour la statue de Mercure...

— Madame Manchaballe, vous me raconterez la statue de Mercure; mais, pour aujourd'hui, il me semble que nous avons assez cassé de sucre sur la tête de ce pauvre M. Pück. Ça ne nous empêchera pas de recommencer une autre fois. Seulement, je voudrais bien que vous me finissiez l'échec de Rebecca.

— Eh bien, qu'est-ce que vous voulez? Trois pointes de vaccin à la jambe gauche, et des amendes continuelles infligées par le régisseur, tout cela ne constituait pas une bonne situation vis-à-vis du jury. Bref, ma cadette est restée coryphée; ça ne l'empêchera pas d'avoir du succès — au contraire *coryphée* sonne mieux que *sujet* à l'oreille des vieux messieurs, ça a l'air plus jeune — et puis, il y a une chose qui navre M. Pück.

— Encore M. Pück!

— Oui, oui, toujours M. Pück. Eh bien, il n'a pas songé à un léger détail, c'est que tous ces petits papiers qu'il a eu tant de joie à envoyer sont nuls et non avenus, car grâce à la générosité des directeurs, les amendes de décembre sont toujours levées pour le 1er janvier.

— C'est la grâce que je souhaite à vos chères filles, madame Manchaballe. Mais êtes-vous assez potinière!...

LE SOUPER DE CHIGNON III

Ah ! mon ami !.. comme soupirait d'un ton navré, dans la *Vie Parisienne*, Bobinet venant voir son ami de Gardefeu. Ah ! mon ami !...

Si tu pouvais, Toto, savoir ce qu'il y a de désespérance, de tristesse, d'illusions brisées dans cette simple exclamation, si tu pouvais me voir lamentablement affalé dans mon grand fauteuil, et tisonnant mélancoliquement mon feu, je te ferais pitié. Sentiment qui n'est pas sans charme, sinon

pour celui qui l'inspire, du moins pour celui qui l'éprouve.

Sur la foi de l'historiographe de *Madame Manchaballe*, je m'étais figuré que toutes les mères de danseuses étaient des personnes mûres, professant en fait de morale des idées assez larges, mais relevant la situation par un dévouement absolu au bonheur de leur fille. Je me représentais cette vénérable matrone dans son magasin de la rue de Provence, avec sa robe verte et son bonnet à fleurs, écoutant avec un sourire plein d'une indulgence sereine, les confessions de Judith, de Rebecca ou de Caroline, leur donnant toujours un conseil dicté par le seul souci de leurs intérêts, éloignant de leur route les cailloux qui auraient pu déchirer leurs chaussons de satin, et faisant profiter les pauvrettes d'une expérience chèrement acquise.

Eh bien, ce tableau est inexact; ma parole, en dépit des apparences et des docu-

ments qui me semblaient authentiques, j'en arrive à me demander si madame Manchaballe a jamais existé !

Ah mon ami !... Oui, je l'ai déjà dit, mais ça me soulage.

Figure-toi, Toto, que j'avais gagné au cercle, l'unique fauteuil mis à notre disposition pour le gala franco-russe à l'Opéra, ce qui, par parenthèse, avait fait pas mal rager les membres du comité — oh ! la jalousie ! Ils auraient désiré un membre plus vieux, plus chauve, et surtout plus décoré. Mais je n'ai même pas le Dragon de l'Annam que vient de refuser le colonel Archinard.

La fleur des champs brille à ma boutonnière,
Mon vieil habit ne nous séparons pas.

ainsi que chantait Béranger, pas le farouche moraliste, mais l'autre, le vrai, celui de Lisette.

En l'espèce, la fleur des champs était

représentée par une simple touffe d'œillets blancs en bombe, en vertu de la convention qui, moyennant trente francs par mois, oblige ma fleuriste à m'envoyer tous les soirs à sept heures, un bouquet dans une boîte garnie de ouate. C'est avec ces petits détails qu'on fait l'histoire des grands hommes. Plus tard, tu pourras écrire un *Tutur intime* qui ne manquera pas d'intérêt.

Pomponné, fleuri, vaporisé à l'impérial russe — on a son petit patriotisme — je me dirigeai donc vers le monument Garnier, en passant entre deux haies formées par une foule sympathique. Jamais je n'ai vu autant de monde rangé sur mon passage. J'avais envie de saluer. A hauteur de la rue Auber, trois petites ouvrières s'écrièrent en me voyant : « En voilà un qui va s'amuser ! — Ah ! ma chère ! Si tu savais!... » m'écriai-je en ponctuant mon exclamation par un geste large.

Et la foule de rire. Bref, j'arrive à l'Opéra,

je monte fièrement devant les gardes municipaux étagés sur les marches, et je m'installe dans mon fauteuil, situé, ô bonheur, tout près de la scène.

Et voilà que dans le divertissement de la *Fête russe*, j'aperçois parmi les coryphées une adorable blondinette, presqu'une gamine, avec son nez retroussé, ses yeux rieurs, et ses cheveux blonds, tout frisottés sous la toque d'astrakan. Elle dansait à la diable, mais avec un entrain, une verve, une gaieté! elle tapait le plancher avec les petits talons de ses bottes jaunes, montrant une allégresse, une joie de vivre! Et avec cela un sourire à damner un saint. J'essuie ma lorgnette, je m'informe auprès du baron de Saint-Amand assis devant moi, et il m'apprend que c'est mademoiselle Chignon III, Eliane, dix-sept ans à peine, la plus jeune de la célèbre dynastie des Chignon.

— Je vous présenterai à la mère pendant l'entr'acte, me dit-il.

— J'aimerais mieux à la fille, si ça vous est égal.

— Oui, oui, me répond l'aimable diplomate, mais à la mère d'abord. J'ai le respect de la famille et je tiens à faire les choses correctement.

Aussitôt la fête terminée, nous nous précipitons au foyer de la danse, et là, à côté d'Eliane, — jolie, oh jolie! — j'aperçois une quadragénaire, douée d'un aimable embonpoint et ressemblant beaucoup à sa fille, mais en avachi et en déformé. La présentation a lieu dans les règles, je serre tendrement les menottes de la petite, je baise respectueusement les mains de la mère, de grosses mains potelées toutes chargées de bagues, et je rentre chez moi pincé, oui, Toto, pincé comme on ne l'est pas.

Que te dirais-je? Je n'ai pas manqué une seule fois la fête Franco-Russe. Pendant près de deux semaines, j'ai été assourdi par le bruit du canon, j'ai entendu, à en deve-

nir idiot, le *Bodge Tsara Krani*, et j'ai manqué être éborgné par des drapeaux jaunes et tricolores dont on m'agitait la hampe à hauteur de l'œil, mais j'ai causé pendant des heures entières avec la petite Chignon III, découvrant chaque jour chez cette enfant une nouvelle qualité, une nouvelle raison pour en devenir éperdument épris. Certain dimanche, étant grimpé au cinquième dans sa loge, où elle s'habillait en compagnie de quelques-unes de ses camarades, je suis entré au moment psychologique où elle passait sa petite chemise de danse.

Elle poussa un cri et me mit, en rougissant, à la porte, mais moi j'étais dans un état d'exaltation difficile à décrire, aussi quand elle descendit au foyer, je l'attirai derrière un portant et je lui dis :

— Écoutez, ma petite Eliane, voilà dix jours que je vous fais la cour. Dix jours. C'est énorme ! je vous jure qu'il m'est im-

possible d'attendre davantage. Je ne puis pas vous voir chez vous : votre loge est toujours encombrée de coryphées. Je vous en supplie, venez souper avec moi. ce soir, en cabinet particulier.

Chignon III hésite un moment, puis elle me dit :

— Moi, je veux bien, mais...

— Mais quoi ?

— Je vous préviens que je serai obligée d'amener maman, sans cela elle ne me laisserait pas venir.

Je dissimulai une grimace. La quadragénaire n'allait plus du tout dans mon programme.

— Bah ! me dis-je, me rappelant cette brave madame Manchaballe, j'en serai quitte pour me débarrasser de la mère à un moment venu. Elle doit être certainement une femme de tact, et elle comprendra.

Je fis donc contre fortune bon cœur et je répondis avec mon plus gracieux sourire :

— Eh bien, c'est cela, mademoiselle Eliane, amenez madame Chignon, et dites-lui qu'elle sera la bienvenue. Je m'en vais à la Maison-d'Or commander un bon petit souper, et je vous attends toutes les deux. Ne me faites pas languir.

La mère et la fille n'arrivèrent qu'à une heure un quart. Je crois qu'on avait fait à mon intention un brin de toilette. Madame Chignon, absolument ridicule, sanglée dans une robe de velours vert, outrageusement décolletée, montrant des avalanches de chair molle qui tremblotaient au moindre zéphyr, — figure-toi, Toto, une gelée au marasquin — Eliane, par exemple, adorable avec son costume à double volant de linon rose, brodé de soie et orné de guirlandes de de bruyère rose à la jupe et au corsage. Impossible de voir quelque chose de plus jeune, de plus frais et de plus froufroutant.

Nous nous mettons donc à souper à trois. J'avais commandé un menu des plus soignés,

comptant beaucoup sur l'effet de certain vin de Champagne, Montebello carte blanche dont j'avais constaté les propriétés spéciales. Assis entre la mère et la fille, je m'arrangeais pour verser à boire le plus possible à la matrone, et tout le monde était devenu très gai. Eliane, l'œil vague, riant aux anges, avait posé son petit pied sur le mien, et sous la nappe ma main avait plusieurs fois rencontré la sienne.

Cependant l'heure passait, et la bonne digestion aidant, j'étais arrivé à ce moment psychologique où l'on aimerait à pousser le verrou pour s'écrier comme dans la fameuse gravure :

— Enfin seuls !

Voici l'instant de renvoyer la vieille, me disais-je; mais, du diable, si je sais comment m'y prendre. Déjà, je cherchais dans ma tête un moyen pas trop brutal, une formule polie pour exprimer mon désir bien naturel, lorsque tout à coup la maman Chi-

gnon, qui voyait sans doute ma mine préoccupée, se pencha vers moi avec des yeux brillants et me murmura tendrement à l'oreille :

— A présent... si nous renvoyions la petite ?...

VIEUX SOUVENIRS !...

J'ai trouvé le vieux duc de Louqsor tout en larmes. Dans ses mains tremblait un journal dans lequel il venait d'apprendre la mort d'Alice Ozy, et comme je restais très froid à l'évocation de ce nom qui m'était à peu près inconnu :

— Oui, me dit-il, ça ne vous dit rien, à vous autres, Alice Ozy. C'est tout au plus si on peut retrouver dans vos souvenirs Cora Pearl, Julia Banuci, Anna Deslions, Adèle Courtois et Caroline Letessier, les

femmes de l'Empire ; mais pour nous, voyez-vous, ce nom c'est la résurrection de toute une époque qui a surgi devant nos yeux. C'est la monarchie de Juillet, l'Afrique, le duc d'Orléans, Abd-el-Kader, la garde nationale, Mabille, la terrasse des Tuileries, et les bals de l'Opéra dirigés par Musard ; c'est notre jeunesse ensoleillée, ce sont nos amours pendant cette période tranquille, heureuse, en somme, où tout ne se faisait pas à la vapeur comme aujourd'hui, où l'on avait le temps de flâner, de lire et d'aimer, et où, dans l'étiage du plaisir vénal, la belle et brave pièce de cent sous remplaçait le louis d'aujourd'hui. Lorsqu'on allait jouer au cercle, on était obligé d'emporter son argent dans un petit sac, et quand, le lendemain matin, on laissait quatre belles pièces de cent sous sur la cheminée d'une belle, on était considéré comme ayant fait un cadeau très convenable. C'était le bon temps.

— Et vous l'avez beaucoup connue, cette Alice Ozy? demandai-je au duc.

— Beaucoup, mon jeune ami. Julie-Justine Pilloy — car Ozy était le nom de sa grand'mère — jouait aux Variétés, à côté de Scriwaneck, dans une pièce intitulée : *les Enfers de Paris*. Ah! si vous l'aviez vue avec sa taille svelte, ses grands bandeaux noirs ondulés sur les tempes et terminés derrière par deux *repentirs*, son teint d'ivoire, son petit nez retroussé, sa bouche moqueuse et surtout ses yeux perdus dans la contemplation de je ne sais quel idéal inconnu. Tenez, me dit-il, en me tirant une gravure de sa table, voilà le portrait d'elle qui parut alors; *Ozy noçant les mains pleines*. Le mot fit fureur, ainsi que le quatrain de Théodore de Banville, que rappelait l'autre jour le baron de Vaux :

Les demoiselles, chez Ozy
Menées,
Doivent renoncer aux hy-
Ménées.

— Évidemment, fis-je avec complaisance, cela a dû être une fort belle personne, nez en moins. Est-ce qu'elle jouait bien la comédie?

— On l'appelait la seconde Déjazet; mais, entre nous, comme actrice, elle était fort ordinaire; son grand succès venait surtout du scandale de sa liaison princière; un peu comme plus tard pour votre Schneider, grande-duchesse, non seulement sur la scène, mais dans la vie réelle. Et l'on citait, avec attendrissement, le mot de la pieuse reine Marie-Amélie :

» — Cela vaut encore mieux que de désorganiser un ménage.

» Très aisée, retirée à temps du théâtre, Alice avait réalisé le rêve de la courtisane vieillie évoqué par Zola, et elle s'était cloîtrée dans son ermitage de Passy, où elle vivait honorée, respectée, toute confite en dévotions et en bonnes œuvres. Cela me faisait plaisir de penser qu'elle était encore

de ce monde, et bien souvent j'ai caressé l'idée de m'en aller avec mes jambes d'octogénaire, resaluer la déesse d'autrefois. J'ai toujours reculé devant une désillusion mutuelle trop brutale. Dame, elle avait tout près de soixante-seize ans. Combien en faisons-nous de ces projets en l'air, toujours remis au lendemain et jamais réalisés... jusqu'à la mort !

» Aujourd'hui, c'est à peine si son image est restée empreinte dans la mémoire de quelques rares survivants qui ne dureront guère. Pourtant, il y a encore la comtesse de Chabrillan.

— Ah oui, la fameuse Mogador !

— Parfaitement. Ce fut le 26 septembre 1844 que la brune Céleste Mogador reçut son nom et sa couronne. Élancée, serpentine, la taille moulée dans des robes prune de monsieur toujours agrémentées de brandebourgs et d'aiguillettes avec ferrets Louis XIII, — ce qui paraissait une curiosité à cette

époque simple, elle avait vu grandir sa renommée dans le parc de l'allée des Veuves, devant ce Pavillon Chinois où trônait M. Pilodo sous les ordres des frères Mabille. Les mardis surtout, l'affluence était énorme. Le lundi, en effet, nous allions à la Chaumière ; le mardi à Mabille ; le mercredi à Enghien ; le jeudi au Ranelagh ; le vendredi à l'Opéra ; le samedi au Château-Rouge, et le dimanche nulle part.

» Il y avait aussi Frisette, un peu maigre, un peu pruneau de teint, mais exquise sous sa casquette de jockey. Ne riez pas. Oui, mon jeune ami, dans ce temps-là les femmes portaient des casquettes de jockey mi-feutre velours cerise et velours blanc, et ça ne les empêchait pas d'être charmantes ; Léonie, dite *la Constitutionnelle*, je ne sais plus trop pourquoi, invariablement vêtue de moire antique avec un délicieux bibi...

— ... Pardon, qu'est-ce que c'était qu'un bibi ?

— Un chapeau en paille d'Italie avec touffes de fleurs sur le côté ; il y avait aussi les tourtes, les vol-au-vent, que sais-je. Je vous citerai encore Camille Sergent, dite La Merluche, Pomaré morte en 1847, quelques jours seulement avant Marie Duplessis, la Dame aux Camélias. Elle était étonnante dans la nouvelle danse, la polka, inventée, vous l'ignorez peut-être, par le président Polk ; Marionnette qui ne quittait jamais un lorgnon, soulignant son air impertinent. Un des jeunes de cette grande époque, Arsène Houssaye, qui resta fidèle au Jardin Mabille jusqu'à ce que la cognée eut abattu les grands arbres sous lesquels étaient nées tant d'amourettes, Arsène Houssaye pourra vous dire que c'était merveilleux de voir danser un quadrille par Mogador, Frisette, avec leurs deux cavaliers Paul Piston et Bridìdi. Paul Piston était un gros garçon assez dodu, avec un faux air de Véret du théâtre Cluny, et Brididi, grand, maigre, un peu

dégingandé, n'avait pas son pareil pour faire tourner ses bras en ailes de moulin. Parfois, il partait comme s'il allait s'envoler, puis il s'arrêtait tout à coup, tournant sur lui-même, et retournait à sa place d'un air rêveur.

» J'ai vu cet effet-là essayé par votre Valentin-le-Désossé, mais ce n'est plus ça. Ce quadrille-là, voyez vous, c'était beau, c'était complet comme un ballet bien réglé et mis au point, et cependant il restait encore aux personnages le feu sacré, la flamme, l'improvisation, l'enthousiasme échevelé et lyrique qui manque absolument à vos étoiles d'aujourd'hui : Grille d'Égout, la Goulue et Rayon d'Or. Leurs oscillations isochrones font ressembler leurs pas à des équations algébriques. Tenez, dans ce tiroir où je retrouve tant de choses, voici des triolets qu'Auguste Vitu, tout jeune alors, avait adressé à Frisette et à Mogador. Cela date de 1847 :

Vous aviez fâché Brididi,
O folle et perfide Frisette!
Au bal d'Enghien, un mercredi,
Vous aviez fâché Brididi.
Vous le calmâtes un mardi
En lui faisant une risette,
Vous aviez fâché Brididi,
O folle et perfide Frisette!

Que je sois à l'instant pendu
Si Mogador n'est pas Céleste!
Vestris en jupon m'est rendu.
Que je sois à l'instant pendu.
Dans un pas un peu défendu
Comme sa jambe est fine et leste!
Que je sois à l'instant pendu
Si Mogador n'est pas Céleste!

... Le vieux duc de Louqsor s'était tù, et le silence régnait à nouveau dans cette grande chambre où ces strophes si adorablement rococo venaient de résonner à mes oreilles. O *folle et perfide* Frisette! N'aurait-on pas dit quelque reproche lancé par le chevalier des Grieux à Manon?

Et ce tiroir d'où sortaient pêle-mêle les portraits d'Alice Ozy, les lions de la monarchie de Juillet, les sonnets adressés à Moga-

dor, les femmes en bibis et en tourtes, et les évocations falottes de Pomaré, de Frisette, de Paul Piston et de Brididi, me semblaient exhaler comme un parfum très doux de fleurs fanées, comme si un souffle avait passé faisant tourbillonner autour de moi toutes ces choses mortes sur le rythme lointain d'une polka dirigée par Pilodo...

DÉSILLUSION !...

— Ah çà, pourquoi ne joue-t-on pas *Lolotte*? demanda Larmejane, tout en s'étendant paresseusement sur un des fauteuils du club. Tous les jours on recule la première.

— Vous ne savez donc pas que la diva Jane Chignon est malade, répliqua Ballantroy.

— Oui, on dit cela; on parle de surmenage, de désillusion...

— De désillusion surtout, car la fière

comédienne vient d'être l'héroïne d'une aventure bien froissante pour son amour-propre.

— Il est étonnant ce Ballentroy, il sait tout. Eh bien, contez-nous cela.

On se rapprocha avec curiosité de la petite table où le maître d'hôtel venait d'apporter le café, et Ballantroy commença tandis que la musique des Ambassadeurs arrivait lointaine par la fenêtre de la terrasse.

— Il faut vous dire que depuis le départ du petit duc pour les Grandes Indes, le luxe de Jane marche en vertu de la vitesse acquise, mais les fonds sont bas et le crédit s'épuise. Comme elle me disait un jour avec sa philosophie insouciante de belle pécheresse : Acheter un Dorsay et changer ma livrée, ça c'est facile : on ne paye pas; mais me faire livrer une douzaine de gants, voilà le problème, mon ami, voilà le problème !...

Elle compte donc absolument sur la saison pour se refaire, et dans ce but elle ne manque jamais un mardi ni un vendredi à l'allée des Acacias, espérant bien trouver dans le défilé des gens cossus qui y figurent le protecteur sérieux rêvé. Elle connaît d'ailleurs admirablement son Paris, et distingue bien vite les nouvelles figures provinciales ou étrangères, les seules avec lesquelles il y ait encore quelque espoir. Pour les autres, la situation est trop connue, et l'on recule devant les charges inhérentes à cette nu-propriété.

Or, précisément, mardi dernier, la réunion était superbe. Sous un ciel radieux, l'allée, d'abord silencieuse, s'était peu à peu emplie du bruit des roues, du piaffement des chevaux, du cliquetis des harnais, *crescendo* sur lequel tranchaient les joyeuses détonations du tir au pigeon. Buggys élégants, mylords moelleux, huit-ressorts gigantesques avec cocher se per-

dant dans les nues, cabriolets attelés en tandem, mails se faisant place avec de joyeuses sonneries de trompette, arrivaient au trot à une allure bien cadencée et prenaient la queue de la file. Les ornements du frontail, les couronnes des sellettes et des plates-longes, les chaînes des attelles, le métal des lanternes, tout cela étincelait au soleil, tandis que les fouets, tantôt immobiles et tantôt levés pour indiquer un temps d'arrêt formaient une ligne bizarre toute frissonnante sous l'action du vent.

Déjà Jane Chignon avait salué au passage Altesse dans sa calèche bleue, Nerfandez, dans son coupé doublé de gris perle, Liane de Choizy avec son amie Emilienne de Dijon, Alphonsine Duplay un peu mélancolique, Blanche Malabarre revenue des pays bleus, Chimmer toujours exquise, la belle Forri de l'Opéra, sans compter le défilé des habitués ; depuis le *mari de la femme au chien*,

jusqu'au *monsieur qui n'a pas de nez*, parce qu'il a commencé trop jeune, avant que le cartilage eût atteint la rigidité de résistance nécessaire.

Il y avait bien encore le représentant du tsar avec sa livrée galonnée à aiguillettes d'or, le vieux couple belge, le marquis de Quasi-Mazas, don Miguel y Gibraltar avec ses cravates sang de bœuf et son attelage en tandem si redoutés des gens non assurés contre les accidents, le général Bourgachard toujours vert — la moustache même était verte — mais tout cela pour Jane Chignon était connu, archi-connu, brûlé. Il n'y avait rien à faire et les sourires étaient envoyés en pure perte.

Lorsque tout à coup, un peu avant d'arriver à la Cascade, son attention fut attirée par un gentleman blond, sans moustache, avec des favoris mousseux et l'aspect britannique d'une impeccable correction. Il conduisait un superbe phaéton à caisse tête de

nègre, très élevé, sur roues plus foncées que la caisse avec un rechampi ton sur ton. La capote était doublée en rep de soie assortie à la caisse. Comme attelage, deux grands carrossiers de Norfolk, bai cerise, absolument semblables, et entièrement zains.

Jane Chignon avait admiré en connaisseuse cet ensemble sobre de détails et harmonieux à l'œil ; les deux carrossiers surtout l'avaient absolument séduite, et elle ne put s'empêcher de se pencher hors de sa voiture, avec son face-à-main pour mieux suivre leur action, tandis que le gentleman, sans doute pour faire valoir ses bêtes, les ressemblait sous le fouet, et les faisait stepper tout en envoyant un sourire à la belle demi-mondaine, et un regard engageant qui semblait dire :

— Hein, comment le trouvez-vous ?

Jane le trouvait très bien, certes, mais ce qu'elle trouvait encore mieux, c'était le gros Anglais, avec sa figure de blond sanguin et

heureux, sa cravate sur laquelle étincelait une admirable perle orientée, et cet aspect apoplectique qui dénote l'homme riche, habitué à la vie exubérante et large. Aussi, au lieu de garder son air hautain habituel qui l'a fait surnommer la *Grande Duchesse* par les camarades jalouses de son port de reine, elle répondit au sourire anglais par un sourire français, bien français, esquissé par la plus voluptueuse bouche du monde; le regard gris éteint de la lympathique Albion se croisa avec un regard étincelant lancé par un un œil *taille de guêpe*, frangé de cils d'une longueur invraisemblable, tandis qu'une petite main gantée faisait un signe imperceptible pour indiquer qu'il fallair sortir de la file pour causer.

Les deux voitures partirent au grand trot et s'arrêtèrent auprès du moulin de Longchamp, dans une solitude avec laquelle pourrait seulement lutter celle du désert du Sahara.

— Vous avez là, monsieur, une paire de superbes chevaux? dit Jane pour entamer la conversation.

— N'est-ce pas, madame, fit le gentleman en saluant avec une courtoisie exquise. Et grâce à deux appels de langue, les deux bêtes se campèrent enrênées, les aplombs écartés, les jarrets tendus, la queue détachée, superbes.

Et tandis que Jane continuait à les détailler, lorgnon en main, depuis les oreilles jusqu'aux paturons, le gentleman continua, en clignant de l'œil :

— S'ils vous plaisent, madame... on pourrait peut-être s'entendre?

— Mais certainement, monsieur, répliqua ravie la belle blonde, venez donc prendre ce soir vers dix heures une tasse de thé chez moi, dans mon hôtel, 36, rue Boccador. Je serai enchantée de vous recevoir et... nous causerons.

Là-dessus, on échangea un dernier salut

et les deux voitures se séparèrent pour regagner au grand trot le tohu-bohu des Acacias.

A dix heures précises, l'Anglais arriva chez Jane qui avait revêtu pour la circonstance un déshabillé mauve, vaporeux, froufroutant où moussaient dans un chatoiement idéal le crêpon et la gaze. Sous le peignoir entr'ouvert on apercevait le jupon de soie glacée avec hauts volants de Chantilly sur brocatelle à fond maïs; puis au-dessus le corset en peau de soie lilas garni de dentelles de Bruxelles, et de tout cet ensemble se dégageait un parfum troublant en diable.

— Vous savez que j'en rêve de vos chevaux, dit-elle, en jetant, comme entrée de jeu, ses deux bras au cou du gentleman.

— Eh bien! ma chère, il ne tient qu'à vous de les voir figurer dans votre écurie.

— Oh! mon ami, mon ami!...

Le reste se perdit dans un bruit de baisers, de soie froissée, et de petits cris pous-

sés par une pauvre petite femme qu'un solide gaillard emportait à bout de bras vers une chambre à coucher entrevue dans la pénombre...

Le lendemain avant de se quitter, le couple échangea une dernière étreinte folle, puis Jane dit :

— Maintenant, causons. Vous m'avez dit que la paire de chevaux était à moi. Quand me l'envoyez-vous ?

— Mais, ma chère aussitôt que vous le désirerez.

— Vous êtes un amour, mon cher chéri, un véritable amour !

— Oh, il n'y a pas à me remercier. C'est vingt-cinq mille francs les deux. Mon maître lord Buttenfield qui m'a envoyé les vendre en France, m'a dit de ne pas les céder à moins.

Puis il ajouta :

— Madame verra ce qu'elle juge à propos de donner pour l'écurie.

Et voilà, messieurs, conclut Ballantroy, pourquoi la pauvre Jane Chignon est malade, et pourquoi la représentation de *Lolotte* est retardée.

L'ADRESSE DE CLARA

Monsieur le préfet de police,

Il est parfaitement vrai que j'ai répondu à l'agent 135 sur un ton dont la politesse ne rappelait que vaguement la courtoisie de M. de Coislin ; j'ai pu le traiter d'idiot, de brute, ou lui lancer quelque épithète équivalente, mais écoutez le récit des faits, et voyez, dans votre haute et impartiale justice, si vraiment je ne suis pas excusable.

Connaissez-vous mademoiselle Chandeville?... Clara Chandeville ? Non. M. Lozé,

ce Parisien par excellence, la connaissait certainement, mais peut-être n'avez-vous pas pu fréquenter comme lui les coulisses du Conservatoire. Moi, du reste, je n'avais jamais entendu parler d'elle avant le concours de vendredi dernier.

> ... Quand je la vis divine et d'or vivant coiffée,
> J'ai senti qu'un espoir sublime et surhumain
> Soudain m'enveloppait de sa chaude bouffée...

Figurez-vous une blonde, mais d'un blond tout particulier, chaud, couleur d'or bruni s'alliant merveilleusement avec un teint mat de brune; des cheveux formant sur le front un petit toupet pointu de clownesse, des yeux immenses, un nez busqué, impérieux, volontaire, une bouche duvetée savoureuse, et enfin un buste exquis avec des rondeurs pleines de promesses moulées dans un corsage de crépon blanc. Elle s'est avancée près de la rampe et nous a chanté l'air de Fidès au quatrième acte du *Prophète*. Ah! monsieur le préfet! Elle avait une

voix de contralto avec de magnifiques notes graves, qui me remuait jusqu'aux moelles. Une blonde, contralto! Il y a là un piment spécial... Je ne sais pas si vous pouvez comprendre... mais pour moi, il en résultait une sensation très particulière, et sa voix vibrante avait une action directe sur mes nerfs exacerbés. Sans doute cela déroutait toutes les idées de ce jury rhumatisant et redingoteux que l'Europe nous envie, car il ne fut accordé aucune récompense, mais qu'importe! Si vous saviez comme un accessit de plus ou de moins ajoute peu de chose aux charmes de celle qui nous plaît! Et d'ailleurs, est-ce que ces dignes vieillards pouvaient comprendre, pouvaient ressentir, pouvaient éprouver tout ce que j'éprouvais? Non, n'est-ce pas, cet âge est sans pitié.

Notre grand Renan a dit que la beauté vaut la vertu ; à plus forte raison la beauté passe-t-elle le talent. J'avais consulté le programme. Il y avait bien le nom : *Clara*

Chandeville, et l'âge : *vingt ans et deux mois*, mais il n'était pas question de l'adresse. C'est une lacune que M. Ambroise Thomas devrait combler et, quant à moi, c'est une des réformes principales que je voudrais introduire au Conservatoire.

Le nom, c'était bien ; l'âge... ç'a m'était égal ; mais l'adresse, l'adresse! Mon royaume (qui n'est pas de ce monde) pour l'adresse! Armé d'une pièce de cent sous, je m'adressai au concierge de la rue du Faubourg-Poissonnière, qui me reçut fort mal. Peut-être le brave cerbère était-il fatigué par des questions de ce genre? Sans doute savait-il que l'argent a beaucoup baissé de valeur et que la pièce de cinq francs ne vaut guère plus que deux francs soixante-quinze. Quoi qu'il en soit, il prit un air digne — et ma pièce de cent sous — puis il me dit :

— Apprenez, môssieu, qu'il nous est interdit par le directeur de donner l'adresse des élèves.

— Mais c'est pour le bon motif.

— Oui, oui, je ne sais ce que vous appelez le bon motif.

Puisqu'il savait, cet homme, il n'y avait pas à insister. Ce portier avait récolté les fruits amers de l'expérience. Repoussé de ce côté, je partis dans mon buggy pour le Bois, afin de me rasséréner, lorsqu'à hauteur de l'avenue Malakoff — ô joie — j'aperçus mademoiselle Clara qui trottinait devant moi, conduisant une charrette attelée d'un petit cob. La charrette était ornée, à droite et à gauche, de lanternes s'écartant comme deux oreilles de chien.

C'était évidemment la Providence qui remettait la cantatrice sur mon chemin. Je pris bien mes dispositions et, dépassant la la charrette par la gauche, j'accrochai à dessein, avec mon garde-crotte, une des lanternes qui vola en éclats, non sans un grand bruit de vitre cassée.

— Maladroit ! me cria la voix mélodieuse de contralto qui m'avait tant séduit.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, mais je suis tout prêt à réparer le dommage...

Un rassemblement s'était formé, un agent était accouru — c'est invraisemblable, mais c'est comme ça, et déjà, tandis qu'il verbalisait, je tendais ma carte, espérant avoir en échange l'adresse de ma belle, lorsque tout à coup elle s'écria :

— Bah! pour une lanterne cassée, je ne vais pas manquer ma promenade. Bonsoir, messieurs.

Et, fouettant le cob, elle disparut au galop, me laissant tout interloqué de cette fuite imprévue. C'était manqué. Mais je suis fataliste, et je *sentais* que le destin remettrait cette adorable femme sur ma route.

En effet, dimanche matin, me promenant au Bois, à pied, dans l'allée de la Reine-Marguerite, qui vois-je passer comme le vent sur une bicyclette? Ma Clara qui enfile la grille de Madrid et disparaît du côté de Saint-James. Adorable, avec son béret

blanc, son costume en drap écarlate, avec la veste boléro, la jupe courte, et les bas de soie noirs, à côte brodée écarlate, qui s'élevaient d'un mouvement harmonieux et rythmé. Elle allait gaie, joyeuse et vibrante, les yeux fixés sur son guidon, glissant sans bruit sur la route poudreuse. Je dis sans bruit, car elle avait failli m'écraser dans son *rush* rapide, et j'eus le temps de m'apercevoir que la brune enfant n'avait ni grelots, ni trompe en caoutchouc. On pouvait donc lui dresser une contravention, et pour cela l'arrêter, et avoir enfin son adresse. Rêve sublime et fou !...

A tout hasard, hier lundi, je sifflai mon chien Stop, et je repartis par le Bois, me dirigeant machinalement vers la barrière de Madrid. Qui sait ? Peut-être avait-elle ses habitudes de promenade, peut-être repasserait-elle par la même porte que la veille. J'attendis, j'attendis longtemps en compagnie de mon vieux Stop, qui s'était phi-

losophiquement assis sur son arrière-train et tuait le temps en esseyant d'attraper par un bâillement brusque les mouches qui passaient à sa portée. Et, philosophant, je constatai que lui aussi n'attrapait rien, et que les belles mouches aux ailes diaprées lui échappaient toutes. Funeste présage!

Tout à coup, j'aperçus Clara qui arrivait comme le vent par l'avenue de la Grande-Armée. Je me précipitai vers l'agent 135 qui causait tranquillement avec des employés de l'octroi.

— Mon brave, fis-je en le saluant militairement, — ça flatte toujours, — vous voyez cette femme là-bas sur une bicyclette. Vous entendez qu'elle n'a pas de grelot ; elle ne possède pas non plus de trompette d'avertissement. Voilà l'occasion de dresser un beau procès-verbal.

— Merci, monsieur, fit l'agent. Le procès-verbal c'est très bon pour l'avancement. Ça prouve que l'on fait son service. Je vais arrêter la donzelle.

J'exultai. De loin l'agent et les deux douaniers faisaient signe à l'intrépide voyageuse de faire halte. Comme ils bouchaient la grille, Clara fut bien obligée de mettre pied à terre.

— Comment, c'est encore vous, fit-elle en me reconnaissant.

— C'est encore moi, répondis-je d'un air goguenard.

— Mademoiselle, commença l'agent, je vous ferai observer que vous n'avez pas de grelot, ni de trompe, par conséquent, je vous dresse procès-verbal.

— Vous pouvez même dresser deux procès-verbaux, riposte Clara Chandeville, et faire d'une pierre deux coups, car voici monsieur qui, lui aussi, est en contravention, en grave contravention.

— Qu'a-t-il donc fait?

— Son chien n'a pas de muselière.

C'est vrai, ce pauvre Stop n'avait pas de muselière, c'est même ce qui lui permettait

sa chasse aux mouches ; mais voilà l'agent qui se tourne furieux vers moi :

— Pas de muselière ! En pleine canicule ! Et après les instructions formelles du préfet ! Allons, donnez-moi votre nom et votre adresse.

— Mais sacrebleu, finissez donc d'abord avec mademoiselle !

— Répliquez pas. Votre nom et votre adresse.

Et, tandis que je me disputais, Clara, gouailleuse, avait légèrement sauté sur son vélo, et avait disparu en ricanant. Alors, furieux de voir qu'elle m'échappait encore, sans que l'agent 135 voulût me lâcher, je fus saisi d'une rage folle, et je lui dis tout ce qu'on peut dire à un sbire stupide qui vous fait perdre la piste de la femme aimée.

D'ailleurs, je suis prêt à subir l'amende, la prison même, mais je vous en supplie, monsieur le préfet, — ce doit vous être facile à vous, — procurez-moi l'adresse de Clara Chandeville, la contralto blonde !...

COLLABORATION

Blanche d'Étigny n'est certainement pas la première venue, et a toujours su organiser sa petite existence tout en conservant un certain décorum. Il y a des femmes qui ont des amants à la douzaine; il y en a d'autres qui n'en ont qu'un à la fois; Blanche avait pris un moyen terme; elle avait deux amants : Jacques et Bertrand.

Jacques était brun; Bertrand était blond. Jacques venait les lundis, mercredis et vendredis; Bertrand, les mardis, jeudis et

samedis. Le dimanche, Blanche se reposait; et certes, ce n'était pas trop de ce jour *neutre*, je ne dirai pas férié, après les six jours de service que chaque associé faisait admirablement, chacun d'eux ayant un intervalle réparateur et ne travaillant qu'un jour sur deux, comme les chevaux d'omnibus.

Ils étaient jeunes l'un et l'autre, et, sauf la différence de poil, on aurait certainement pu les atteler en paire. D'ailleurs, mêmes goûts, même tournure d'esprit; l'un écrivait des nouvelles dans la *Fête parisienne*, et l'autre des petits contes dans la *Trompette du Boulevard*. A leur insu, c'était certainement une des raisons qui les avait fait choisir Blanche pour maîtresse. Depuis dix ans que celle-ci régnait dans le monde où l'on s'amuse, elle avait, au courant de sa vie galante, recueilli bien des potins, appris bien des histoires, retenu une foule de plaisanteries, au cours de ces dîners fastueux

qui avaient lieu, l'hiver, au Café-Anglais ou à la Maison-d'Or; l'été aux Ambassadeurs ou à Madrid, à l'heure où une anecdote en amène une autre, et où, excité par la digestion où le grésillement du vin de Champagne dans le cerveau, chaque convive n'a plus qu'une idée, c'est d'en trouver *une bien bonne* qui soit encore plus forte que celle du voisin.

Et alors, la tête sur le même oreiller garni de dentelles sur transparent bouton d'or, Bertrand, après avoir débité et fait mille folies, disait :

— Ma Blanche chérie, c'est mon jour d'article demain. Voyons... trouve-moi quelque chose d'amusant, cherche dans ta petite tête?

— Mais, mon pauvre chéri, je ne sais plus rien. (En les appelant tous les deux : *Mon pauvre chéri*, Blanche était sûre de ne pas s'embrouiller dans les noms de baptême.) Enfin, pourtant, écoute... Tu as bien

connu jadis Faillemard, tu sais, Faillemard des Faucheurs...

Et la chère Égérie accouchait de l'histoire de Faillemard qui, le lendemain, apparaissait dans la *Fête parisienne*, retouchée, enjolivée avec cet esprit que possède Jacques. Le lendemain, c'était Bertrand qui, après avoir convenablement chanté les litanies de l'amour et le cantique des cantiques, murmurait à son tour :

— Ma petite Blanchette, — lui, il disait Blanchette, je ne sais pas pourquoi, peut-être par un désir instinctif de se différencier, — demain, c'est mon jour dans la *Trompette*. Tu n'aurais pas quelque gentil souvenir à me conter?

— Attends, mon pauvre chéri, mais tu m'as tellement abrutie de tendresse ce soir que je n'ai plus trop la tête à moi. Enfin... tu as bien connu la Paillardière, qui taillait aux Mirlitons?...

Et le lendemain paraissait dans la *Trom-*

pette du Boulevard, une historiette narrée avec ce tact dont Bertrand a le monopole.

Cela marchait ainsi depuis pas mal de temps, elle déployait une diplomatie et une finesse qui eussent fait la fortune d'un premier ministre, eux alternant leur tour de service avec une régularité parfaite. A vrai dire, il fallait que mademoiselle Blanche ou Blanchette, à votre choix, fût une personne bien équilibrée, car jamais il ne se produisit le moindre accroc dans le roulement, jamais aucune rencontre ou indiscrétion désagréable. Jacques ignorait absolument sa collaboration avec Bertrand qui, de son côté, avec la fatuité adorable de la première jeunesse, était absolument sûr qu'il était seul et exclusivement aimé.

C'est ainsi qu'on fait les bonnes maisons.

Cependant, la semaine dernière, Jacques eut une surprise assez désagréable. Après une conversation nocturne avec Blanche, il

avait conté tout au long, dans la *Fête parisienne*, la mésaventure survenue à Émilienne dans la Revue : un lapin qui, au dernier moment, n'avait jamais voulu entrer en scène, et avait fini par sauter dans une avant-scène au milieu d'une troupe de gigolos qu'il prenait sans doute pour des frères, et comme titre — un titre admirable : Le lapin récalcitrant.

Et voilà qu'en ouvrant par hasard au cercle la *Trompette du Boulevard*, il avait lu le lendemain en première page : Le lapin récalcitrant. Il n'y avait pas un mot ni une phrase qui fussent semblables, mais c'était exactement la même histoire que la sienne, avec tous les détails de mise en scène qui faisaient de ce petit fait très simple, un cas très parisien. Furieux, Jacques sauta sur sa bonne plume de Tolède et écrivit :

« Mon cher confrère,

» Je suis très flatté de l'estime que vous

avez pour ma prose, et de l'hommage indirect que vous voulez bien rendre à mon esprit; mais... il m'a toujours été désagréable de voir qu'on buvait dans mon verre, si petit qu'il soit. Je compte donc sur votre loyauté pour vouloir bien reconnaître, dans une prochaine chronique, que nous m'avez absolument pris le sujet du *Lapin récalcitrant*.

» Croyez, mon cher confrère, à mes sentiments les meilleurs.

» JACQUES. »

Mais au moment où il allait envoyer cette lettre, il en reçut une qui le plongea dans une stupéfaction profonde :

« Mon cher confrère,

» Vous démarquez très bien, c'est une justice à vous rendre, mais vous démarquez trop vite, et votre charmant article : *le Lapin récalcitrant* aurait vraiment dû atten-

dre un peu que le mien, portant le même titre, fût oublié. D'ailleurs vous savez, comme disait Calchas, le mal n'est pas de tricher... c'est de se faire prendre.

» Allons, avouez bien vite, avouez même deux fois, puisque péché avoué est à moitié pardonné, et alors je vous dirai,

» Sans rancune,

» BERTRAND »

— Par exemple, c'est un peu fort, s'écria Jacques! Ce monsieur ne manque pas d'un fameux aplomb!

Et au lieu d'envoyer sa lettre, il partit au bureau de la *Trompette* demander l'adresse de Bertrand, et comme ce dernier n'avait pas de dettes, on ne fit aucune difficulté pour la lui donner : 10, rue Montalivet.

Dix minutes après il se présentait chez son confrère.

— Monsieur, lui dit-il sans préambule, au

moment où j'ai reçu votre lettre, voici celle que j'étais en train de vous écrire.

Bertrand lut, très étonné, et répondit :

— Tiens ! Tiens ! C'est bien extraordinaire.

— Moi, dit Jacques, je tiens l'histoire d'une personne que vous me permettrez de ne pas nommer et qui me l'a contée lundi soir à minuit vingt-cinq minutes.

— Et moi, monsieur, d'une amie très tendre, à l'égard de laquelle je conserverai la discrétion du gentleman, qui me l'a confiée mardi à une heure dix du matin.

— Je me rends régulièrement chez cette personne les lundis, mercredis et vendredis de chaque semaine, et je vous avouerai qu'on m'adore.

— Moi, les mardis, jeudis et samedis, et je vous dirai, en toute humilité, qu'on m'idolâtre.

— Diable! Précisons, Elle demeure rue Fortuny.

— Comme moi! Et est-ce qu'elle s'appelle Blanche?

— Parfaitement. Blanche d'Étigny.

— C'est bien elle!!

Il y eut un moment de stupeur mutuelle, et nos deux amis se regardaient en éclatant de rire. Puis Jacques, tendant la main à Bertrand :

— Tout s'explique. Aucun de nous n'a copié l'autre; seulement, sans le savoir, nous puisions aux mêmes sources.

— Et pour la première fois — la fatigue, peut-être? — notre Égérie s'est répétée.

Le soir même, mademoiselle d'Étigny recevait un écrin accompagné d'une note acquittée.

« Doivent messieurs Jacques et Bertrand : Une paire de boucles d'oreilles en perles noires. »

— Qu'est-ce que cela signifie! s'écria-t-elle.

Avec la note, il y avait un billet :

« Chère Blanche, chère Blanchette,

» Recevez ces deux perles. Chacun de nous en a payé une, et c'est la dernière fois que nous travaillons en commun. Aujourd'hui, notre plaisanterie a assez duré, et la Société en collaboration est dissoute.

» Nous vous baisons la main, chacun la nôtre.

» *Les ex-associés sans le savoir*,

» JACQUES ET BERTRAND. »

LE PETIT VEAU

Tandis qu'il *battait* son absinthe avec un soin méticuleux, ne laissant tomber qu'une à une les gouttes d'eau qui formaient un précipité blanc dans le vert breuvage, je regardais mon vieux camarade de collège Lagudal, rencontré sur les boulevards après une séparation de plus de quinze ans. Pas trop changé, en dépit de quelques fils d'argent sur les tempes : toujours son air spirituel et éveillé, avec son nez fureteur et sa moustache hérissée comme un chat en

colère; mais une redingote fripée et un chapeau très fatigué. Évidemment, la fortune n'avait pas dû sourire à ce compagnon de mes jeunes années, pourtant un des plus intelligents, un des mieux armés pour la lutte. Et, après avoir évoqué, non sans une pointe d'attendrissement, les bons souvenirs d'autrefois et fait surgir du passé un tas de physionomie qui nous réapparaissaient tout à coup, souriantes ou renfrognées, je lançai l'éternelle question :

— Et toi, mon vieux, qu'es-tu devenu pendant tout ce temps?

— Moi, me dit Lagudal, j'ai été fidèle à ma vieille devise du collège : *Tout, mais mal.* Tu sais qu'une de mes prétentions était d'être apte à n'importe quel exercice physique ou intellectuel. C'est ainsi que j'ai passé ma licence en droit, j'ai étudié ensuite deux ans la médecine; j'ai été magnétiseur, j'ai eu une pièce en cinq actes et en vers jouée au Château-d'Eau, et enfin j'ai donné

deux pantomines au Cercle funambulesque, pantomimes que ces messieurs de la critique ont daigné trouver géniales, — tout simplement. Entre temps, comme il fallait manger, j'ai été clown à Fernando, certainement une des époques les plus heureuses de ma vie. Avoir étudié Grotius, *de Jure belli et pacis*, Pufendorf, *de Jure naturæ et gentium*, avoir pâli sur le code Napoléon et l'anthologie grecque, avoir cherché les secrets d'Hippocrate, sucé le lait des grands classiques anciens et modernes, et tout cela pour arriver à faire le saut périlleux ou à imiter la grenouille en criant *Miousique!* je t'assure qu'il y a dans cette simple constatation une volupté pas banale...

Il sourit avec philosophie et alluma une cigarette, tandis que, très intéressé, je lui demandais :

— Et tu n'as jamais eu une minute de découragement?

— Si... après l'histoire du veau.

— Qu'est-ce que c'est que l'histoire du veau?

— Cela date de l'an dernier. Desplès, le dessinateur bien connu, avait composé une pantomime pour le cirque Molier. Cela s'appelait, je crois, *En pleine nature!* Il s'agissait d'un peintre qui, bien installé sur la piste, se mettait en devoir de reproduire un site agreste. Il était dérangé dans cette opération par l'irruption d'un jeune veau qui, inconscient et folâtre, venait regarder l'œuvre de l'artiste par-dessus son épaule. Le peintre prenait le veau et le portait un peu plus loin, trouvant qu'en somme il ne faisait pas mal dans le paysage; mais le veau revenait toujours, attiré par une séduction irrésistible. Il profitait même de l'absence du peintre pour lécher la prairie, hommage rendu à l'exactitude de l'herbe. Cette couleur verte le rendait effroyablement malade, et le peintre revenant, désolé de voir son œuvre gâchée, mais flatté dans son amour-propre

de maître naturaliste, soignait le petit veau avec des attentions de père.

Il y avait certainement là une idée. Molier avait reçu l'*œuvre* avec enthousiasme. Desplès s'était chargé de personnifier l'artiste — à tout seigneur tout honneur — mais il fallait trouver quelqu'un pour jouer le veau C'est alors que Desplès se souvenant que j'avais été clown, a pensé à moi, et, un beau matin, il est monté dans ma mansarde de l'avenue Trudaine pour me proposer le rôle.

J'ai cru d'abord qu'il s'agissait du *Député Leveau*. Mais, quand j'ai compris, je me suis d'abord récrié : l'Université, *alma mater*, nous a donné comme cela un tas de préjugés absurdes. Desplès n'eut pas de peine d'ailleurs, à me démontrer que ce veau n'était pas un veau ordinaire : c'était un veau ayant des aptitudes artistiques, aimant la belle nature et la bonne peinture, cette peinture dont on dit : « On en mangerait! » Il fallait certaines connaissances d'esthétique

qu'on ne trouverait jamais chez un simple figurant, pas même licencié en droit. Et puis, qui sait? ce rôle de veau me ferait peut-être trouver un bel engagement ailleurs La presse serait convoquée : Sarcey serait là. Cet argument fit disparaître mes derniers scrupules et j'acceptai le rôle.

Il ne restait plus qu'à construire la carcasse de l'animal. On s'adressa d'abord à Malez, le cartonnier; mais son veau avait l'air d'un phoque : ce n'était pas ça du tout. Et puis la peau me serrait le ventre et m'enlevait la grâce et l'élégance de ma démarche C'est alors que Desplès me dit : — Puisque tu sais tout faire, pourquoi ne confectionnerais-tu pas le veau? On n'est jamais si bien... vêlé que par soi-même.

Ma foi, je me mis à la besogne. J'étudiai l'histoire naturelle, le *vitulus* des anciens, depuis le *veau d'élève* jusqu'au *veau marin*. me contentant de témoigner en passant mon mépris au *veau d'or*; puis, dans la cour de

ma maison, à l'ébahissement des locataires j'établis une espèce de cerceau sur pilotis que je recouvris de finette brune à l'envers. J'avais remarqué que la finette à l'envers ressemble beaucoup au pelage du veau. Mes jambes remplissaient les jambes de derrière ce qui me gênait ferme étant donné que j'ai non des tendons de veau, mais des mollets d'hercule; quant aux jambes de devant, elles étaient figurées par deux petites béquilles en bois que je tenais dans les mains La tête ne fut pas facile. J'avais moulé en plâtre celle d'un vieux veau que j'avais trouvée nageant dans un baquet à la devanture d'un boucher. Cette tête pâle m'avait paru ne pas manquer d'expression, une expression digne et calme à la fois; mais elle était trop petite, et ne m'arrivait qu'aux oreilles, comme un casque de walkyrie. Il fallut en confectionner une en bois et une longue palette flexible recouverte d'andrinople rouge figura la langue, la fa-

meuse langue qui devait lécher le tableau avec amour.

Mais ce qui me donna le plus de mal, ce fut une certaine idée de Desplès qui ne manquait pas d'originalité, mais qui était d'une réalisation difficile — comme toutes les idées très belles : presqu'une utopie. Il aurait voulu, une fois la couleur absorbée par le veau, que l'animal rendît des... produits exactement de la même nuance que la peinture qu'il avait léchée, des produits marrons pour les arbres, jaunes pour les blés, rouges pour les coquelicots, verts pour les feuilles, etc. Un problème, un véritable problème. J'essayai d'abord de poudres multicolores que je fusais à l'aide d'une seringue en soulevant légèrement la queue de la bête ; mais ces poudres s'éparpillaient sur la piste et ne donnaient pas de ton appréciable. Je finis par avoir l'idée mirifique de serpentins en papier qui se déroulaient sur le sable. Effet merveilleux ! Il y avait

encore un jeu de ficelles pour faire mouvoir les yeux du veau à droite et à gauche, une poche intérieure pour mettre mes cigarettes (je ne puis jamais rester une heure sans fumer). Tout cela était assez compliqué mais je me disais : « Sarcey sera content. »

Le grand jour arriva. J'endossai à grand'peine mon costume, comprenant enfin la justesse de l'expression adoptée par certains comédiens : « entrer dans la peau du bonhomme », et je descendis dans l'écurie, au milieu des gentlemen en habit rouge, attendant le moment de la pantomime. On n'avait, je dois le dire, aucune déférence pour moi — preuve indéniable que j'étais nature : on me repoussait dans l'écurie, on me bousculait avec les chevaux ; je me plaignais, mais ma voix, naturellement assez faible, ne parvenait pas aux oreilles de mes camarades, tant et tant que Desplès finit par s'écrier :

— Mais, messieurs, faites donc attention !

que diable! Dans ce veau, il y a un poète!

Quel dommage que, si souvent, dans le poète, il n'y ait pas de veau. J'en sais quelque chose! Enfin, je me consolais en pensant que j'allais comparaître devant la critique et que celle-ci, sans doute, apprécierait la simplicité de mes moyens et la sincérité de mon jeu. J'ai joué, je puis le dire, le rôle de veau comme jamais Got ou Mounet-Sully ne le joueront malgré leur réel talent. La pantomime finissait le spectacle. On m'a poussé dans un box, et on a oublié de venir me déshabiller, ce que je ne pouvais faire moi-même, tandis que Desplès revenait saluer en triomphateur et envoyait des baisers aux femmes. Je suis resté là enfermé toute la nuit, avec les canards savants dressés par M. Bartel. Au petit jour seulement, j'ai pu m'échapper et je suis rentré chez moi à quatre pattes, avenue Trudaine, comme au beau temps où il y avait encore un abattoir, et excitant tout le long

de la route une curiosité plutôt gênante. Et pour comble de malheur, ce soir-là, Francisque Sarcey, retenu par une pièce de Gandillot, n'était pas venu!...

Vois-tu, conclut mélancoliquement mon ami Lagudal, Desplès avait raison. Une peau de veau, c'est comme le journalisme. ça peut mener à tout... mais à condition d'en sortir.

AUX BRIGANDS

... A ce moment, Pontades qui depuis quelques moments tortillait sa moustache grisonnante mais toujours fièrement retroussée, envoya un formidable coup de pincettes dans les bûches, ce qui fit dégringoler la symétrie savante de mon feu, puis il s'écria :

— Ah! mon ami, nos souvenirs d'amour, quelle jolie collection de bouteilles vides; on ne devrait jamais rouvrir les tiroirs ni redescendre à la cave!

— Après qui en as-tu? fis-je un peu étonné par cette sortie philosophique de mon vieux camarade.

— Tu ne devinerais jamais qui j'ai rencontré hier au soir à la reprise des *Brigands*? Lucie Regnier.

— Comment, elle n'est pas morte! Mais elle doit avoir cent ans!

— Non, mon cher, Lucie a tout au plus quarante-trois ans; mais c'est le malheur de ces femmes-là. Dès qu'elles ont dépassé la trentaine, pour les hommes de votre génération elles deviennent du jour au lendemain centenaires. J'avoue, d'ailleurs, que quarante-trois ans est déjà un âge très respectable.

— Je l'ai encore vue rudement jolie il y a une dizaine d'années à un bal qu'avait organisé le Petit-Club à l'hôtel Continental. Elle était en Pompadour, et quand elle a fait son entrée avec ses diamants, sa haute coiffure poudrée, ses paniers et sa grande

canne, il y a eu un véritable murmure d'admiration. Les plus jeunes ne lui allaient pas à la cheville.

— C'est qu'elle faisait partie de ces jeunes du second empire qu'on n'a pas remplacées. Elles avaient toutes de l'esprit, de la grâce, et même de la branche : Julia Barucci, Caroline Letissier, Joya, Adèle Courtois, Rosalie Léon. la Perle étaient certainement plus grandes et plus spirituelles que nos demi-mondaines d'aujourd'hui. Pourquoi ? Je n'en sais rien, mais je constate. Quand j'ai connu Lucie Regnier, c'était en 1869, et elle n'avait alors guère plus de dix-huit ans, mais déjà un aplomb, une élégance, une verve endiablée. Moi j'étais alors sous-lieutenant aux Guides de la garde en garnison à Saint-Germain. Ah la bonne existence ! Le matin, la manœuvre, les chevauchées dans la forêt, le déjeuner au mess avec une bande de camarades gais, jeunes, riches, et un peu fous ; et le soir à

Paris des plaisirs ininterrompus, bals, soupers, redoutes, en compagnie de ce que Paris contenait alors de plus fêtard. Tu n'as pas connu tout cela et je t'en félicite, car tu trouverais la vie trop triste!...

Donc, j'avais été présenté à Lucie précisément le soir de la première des *Brigands*, par mon capitaine-commandant, le marquis de Bléré. Et à la suite d'un grand souper au Grand-Six de la Maison-d'Or, le mariage avait été conclu entre deux éclats de rire, et avec la bénédiction des plus grands noms de l'époque. Cette liaison... morganatique avait duré jusqu'à notre départ pour Metz, en 1870, et bien souvent pendant la guerre et en captivité, je me suis rappelé le désespoir de Lucie lors de notre dernier dîner au Pavillon Henri IV. La douleur lui allait très bien.

Or, juge de mon émoi, jeudi soir, en réapercevant tout à coup, aux Variétés, dans la baignoire d'avant-scène, Lucie

Regnier. J'eus un battement de cœur, et il me sembla que c'était ma jeunesse qui surgissait devant moi. C'est que vraiment Lucie paraissait encore charmante dans la loge avec sa petite capote de velours violet à aigrette, et sa jupe de satin sur laquelle un empiècement de guipure jetait une teinte claire.

Je m'approchai très attendri :

— Comment c'est vous... C'est toi!

— Oui... une idée qui m'est venue... Cela m'a fait plaisir d'évoquer un passé bien lointain et de louer précisément la loge où je vous ai connu. J'étais sûre que je vous rencontrerais et que vous auriez pris un des fauteuils du club. Je suis toute seule. Voulez-vous venir me tenir compagnie? De cette manière l'illusion sera complète.

Elle souriait avec ce joli sourire en carré qui montrait les plus jolies dents du monde, et de ses dentelles s'exhalait ce parfum très doux mélangé de violettes et d'iris que je

connaissais si bien! Et elle répétait de sa voix harmonieuse : Voulez-vous? Voulez-vous?...

— Avec joie! m'écriai-je dans un bel élan.

— Ah que vous êtes gentil! Venez vite sur le fauteuil du fond, personne ne vous verra.

Je fis le tour par le corridor et je me fis ouvrir la baignoire, et, aussitôt installé, il me sembla que je recommençais ma vie et que, soudain, par un coup de baguette magique, je me trouvai rajeuni de vingt-trois ans. Et pour compléter mon illusion, Dupuis-Falsacappa était là, toujours fringant, toujours énergique, portant crânement la veste de velours à pampilles du beau chef des bandits, Baron réapparaissait à la tête de son épique peloton de géants casqués, disant avec sa voix spéciale, — cette voix que nous avons tous imitée plus ou moins bien, — le récitatif légendaire de ces

carabiniers qui, au secours des particuliers arrivent *tou-jours-trop-tard*. Mais c'était surtout les airs qui me reprenaient tout entier, cette musique d'Offenbach, si jeune, si endiablée que nous avions fait retentir sur les pianos de tant de cabinets particuliers :

J'entends un bruit de bottes, de bottes, de bottes,
C'est le premier carabinier.

Evidemment nous avions fait un rêve. Puisque ces acteurs étaient toujours là, puisqu'ils chantaient les mêmes couplets, et puisque ma maîtresse se trouvait comme jadis à mes côtés, c'est qu'il n'y avait rien de changé, et que j'étais toujours jeune, toujours sous-lieutenant aux Guides..., et toujours amoureux. J'avais pris dans mes mains une menotte gantée de Suède, une menotte d'enfant que je retrouvais toute petite avec des doigts fuselés, et des os qui fondaient pour ainsi dire dès qu'on voulait

serrer; et penché sur le dossier du fauteuil, je m'enivrais des senteurs spéciales qui s'exhalaient de la nuque. As-tu remarqué comme un parfum respiré jadis produit tout à coup une sensation spéciale, remuant une foule de détails, de menus faits, et d'idées qu'on croyait tout à fait oubliés et qui sommeillaient seulement blottis dans un coin de la mémoire?

— Te rappelles-tu, disions-nous, te rappelles-tu?...

Et, très remué, nous nous amusions à égrener le chapelet des souvenirs. Kopp reparaissait devant nous sous les traits de Pietro le bandit, qui a encore conservé « un vieux restant ». Nous revoyions la gracieuse Aimée sous les traits de Fiorella la brune, et Zulma-Bouffar — ce nom qui ressemble à une aigrette sur un bonnet de coton — reparaissait devant nous avec l'élégant travesti de Fragoletto. Une foule de visages amis, de jolies filles de l'époque, de cama-

rades aujourd'hui mariés, morts ou disparus, flottaient autour de nous et revenaient nous sourire aux sons de la musique d'Offenbach. Comme Noirmont était drôle quand il disait en tapant sur le couvercle des réchauds comme sur un tambour de basque :

Y a des gens qui se dis'nt Espagnols
Et qui ne sont pas du tout Espagnols

Et comme Anna Deslions — qu'on appelait Anna Deschiens — était amusante quand elle disait : « Tu travailles fort bien, ma foi, les jours où tu travailles ». Serré tout près de Lucie, une douce chaleur m'envahissait, et je me sentais envahi par un bien-être indéfinissable. Quand la toile fut tombée au milieu des acclamations, quand Dupuis fut revenu saluer au milieu d'une ovation comme jamais peut-être on n'en fera à un artiste, j'étais à cent lieues du monde réel.

— Mon coupé est là, me dit Lucie, voulez-vous me mettre chez moi?

— Mais évidemment, lui dis-je, ne pouvant admettre une seconde qu'il pût en être autrement.

Je l'emmitouflai avec toutes sortes d'attentions paternelles dans son grand manteau de velours broché garni de thibet, et nous reprîmes ensemble le chemin que j'avais si souvent parcouru, tandis qu'elle fourrait comme autrefois sa tête dans mon cou. Tout à coup, la voiture s'arrêta. Nous étions arrivés devant le petit hôtel de la rue Murillo. Je l'aidai à descendre, et après avoir sonné elle se retourna vers moi pour savoir ce que j'allais faire. Un bec de gaz l'éclairait en plein de sa lumière crue, et j'aperçus les yeux meurtris par en-dessous, le pli douloureux qui s'était creusé au coin des lèvres, et quelques fils d'argent qui voltigeaient près des tempes. Mon cœur se serra affreusement, et j'eus l'intuition

subite que l'on ne remonte pas le passé, que ce qui était fini, était fini, et que nous étions l'un et l'autre en présence de l'irrémédiable.

Sans doute, elle lut ce qui se passait en moi, car d'une voix altérée elle murmura :

— Allons, il se fait tard, il faut nous quitter. Bonsoir.

— Bonsoir ma jeunesse! lui dis-je en l'attirant dans mes bras.

— Bonsoir notre jeunesse! me répondit-elle en souriant...

Mais je m'aperçus qu'elle avait les yeux pleins de larmes.

Elle referma brusquement la porte de l'hôtel qui retentit avec un bruit sourd, comme un glas, et moi je rentrai chez moi triste comme tout.

... Et Pontades se tut continuant mélancoliquement à tisonner mon feu.

LE PEIGNOIR DE CAROLINE

— Madame Manchaballe, expliquez-moi un peu comment Caroline ne figurait pas, hier soir, sur le programme du Lyceum-Dramatique. Je m'étais pourtant rendu à la première avec la ferme intention d'applaudir.

— Vous êtes plus de cinquante qui êtes ainsi venus au théâtre vous casser le nez.

— Cinquante nez cassés, c'est beaucoup ! Mais que s'est-il donc passé ?

— Eh bien, monsieur Richard, vous

savez que Caroline avait accepté à son corps défendant le rôle de Juliette.

— Qu'est-ce que vous appelez « à son corps défendant », madame Manchaballe?

— Je veux dire qu'elle ne se voyait pas dans la peau de l'héroïne; Pomarel, l'auteur lui avait dit :

» — Vous n'avez pas un rôle bien important, mais au deuxième acte, vous serez quasiment toute nue...

» Alors, ça nous avait décidées.

— Vous avez une conception de l'art dramatique très spéciale... Mais continuez, ma bonne madame Manchaballe. Donc, Caroline devait être toute nue?

— Pas toute nue, entendons-nous. Il s'agissait d'un peignoir, mais d'un peignoir extraordinaire en crépon de soie rose-thé, accordéon, tout plissé et garni de roses éteintes, avec entre-deux de vieilles dentelles écrues et ceinture de perles fines sur les hanches. Quelque chose d'aérien, de

transparent, de diaphane. Comme le disait si bien Pomarel : « Si la beauté est un don naturel, le déshabillage est un art. » En effet, quand, dans la pièce, le baron revoit à Fontainebleau sa première femme avec ce peignoir, il faut qu'il oublie tout : les jalousies, les griefs, les trahisons, et qu'il tombe dans les bras de la créature aussi divinement dévêtue. Bref, ce peignoir c'était tout le rôle. J'ajoute qu'il devait coûter soixante louis.

— Peste ! Heureusement que le comte de Palangridaine était là.

— Lui ! Il avait déjà crié pour le costume de voyage en drap castor du « un », pour le boléro en velours blanc du « trois », et surtout, surtout pour le sacré camail cabochonné d'émeraude du « quatre ». Il affirmait avec courtoisie que, dans ces conditions-là, avec quatre cents francs par mois d'appointements, la carrière dramatique n'était vraiment pas assez lucrative et deve-

nait impossible pour les femmes honnêtes. Très grincheux, il avait accordé juste dix louis, dix malheureux louis pour le déshabillé du « deux », ce déshabillé qui était tout le rôle !

» Avec une superbe inconscience, d'ailleurs, le directeur Moussard avait dit :

» — Ma petite chatte, vous vous arrangerez comme vous voudrez, mais il faut le peignoir en soie rose-thé avec perles fines. Il nous le faut !

» Bien entendu, comme dans toutes les circonstances graves, Caroline était accourue dans mon magasin de la rue de Provence et m'avait tout raconté. Précisément, j'avais lu dans les journaux que le prince de Chypre était à Paris et qu'il était descendu pour quarante-huit heures à l'hôtel Bristol. Il faut vous dire que le prince est pour moi une vieille connaissance. Je n'ai pas besoin de lettre d'audience ; j'entre chez lui comme j'entrerais chez vous, monsieur Ri-

chard, et il me reçoit toujours à merveille... Ah ! c'est que je lui ai rendu tant de services ! Il m'appelle « sa Providence ». C'est toujours flatteur pour une simple marchande à la toilette d'être la Providence de l'héritier d'un des plus grands trônes de l'Europe.

— Et il connaissait déjà Caroline ?

— S'il la connaissait ! Ça datait du Conservatoire, et il la trouvait déjà très gentille en dépit de sa maigreur de fillette pas formée et de ses salières, et, comme il me le disait avec bonté.

» — Madame Manchaballe, à mon prochain voyage, je suis sûr que cette petite-là sera un morceau de roi, un vrai morceau de roi.

» Bref, je mets mon toquet « Prince Azur » un cadeau de Rebecca, et je me précipite à l'hôtel Bristol. Le prince était en train de faire sa lotion hebdomadaire au henné ; mais il a endossé un petit coin de feu fraise écrasée, qui lui allait divinement, et il m'a

fait entrer tout de suite. Ah ! je n'ai pas été par quatre chemins. Pendant que sa tête séchait, je lui ai raconté carrément l'histoire du déshabillé rose-thé ; seulement, je n'ai parlé que de cinquante louis, puisque Palangridaine donnait déjà dix louis.

» Monseigneur a consulté son carnet, un carnet très chargé, — ah ! dame, il ne passait que quarante-huit heures à Paris, — et il lisait à demi-voix : « M. Carnot, madame Valtesse, la princesse Tancaccio, Emilienne, lord Dufferin, Verdi, la Môme-Fromage, M. Casimir-Perier... » Après avoir bien réfléchi, il m'a dit :

» — Eh bien, madame Manchaballe, j'attendrai mademoiselle votre fille demain à quatre heures : j'ai une demi-heure libre, entre la Môme-Fromage et M. Casimir-Perier. Seulement, qu'elle soit bien exacte, car je ne puis décemment faire attendre le président du conseil. De plus, je quitte Paris le soir, à six heures trente.

» — C'est entendu, monseigneur : Caroline sera là à quatre heures. »

» Quand je suis rentrée, ma cadette m'a sauté au cou, en me disant :

» — Bravo ! maman ! j'aurai mon peignoir ! Et, grâce à toi, tout le monde sera content : Moussard, Pomarel, Palangridaine...

— Elle oubliait le prince de Chypre, madame Manchaballe.

— Oui, c'est ma spécialité. Moi, je travaille à rendre tout le monde heureux. Le lendemain, ma fille reçut un bulletin de répétition. Il paraît que ça n'allait pas. L'auteur était furieux et voulait des raccords au « un », l'acte où le baron se fait pincer, dans la lingerie, aux genoux de la petite femme de chambre. Bref, on était convoqué à deux heures pour le quart.

» — Baste, dis-je à Caroline, tu auras encore bien le temps d'être à l'hôtel Bristol pour quatre heures.

» — Oui, maman, mais c'est ennuyeux. Après avoir répété pendant deux heures, je serais moins fraîche.

» — Avec cela, qu'il est frais, lui, le prince de Chypre ! Et puis ménage-toi : ne vends pas ton piano, parle dans des bottines.

» — Pour sûr ! me crie ma cadette en s'en allant.

» Et je l'ai regardée pendant qu'elle montait en coupé. Elle était véritablement très bien avec sa robe de satin-laine mordoré, avec le bas garni de velours argenté, sa chasuble ornée du col de renard et son grand chapeau Lender avec nœud Directoire. Un vrai morceau de roi. Elle arrive au Lyceum-Dramatique. Tout le monde était comme un crin : Moussard jurait, et Pomarel, si bien élevé d'habitude, criait comme un putois en délire. Dix fois, on a fait recommencer la scène du « un » parce que Mirachol, le jeune premier, faisait six pas entre la porte

et la table de la lingerie, au lieu d'en faire cinq, si bien que la femme de chambre ne pouvait pas se trouver dans ses bras au moment où Caroline entrait en disant :

» — Monsieur, vous êtes un misérable !

» Le temps passait ; on s'énervait ferme ; mais, Pomarel, l'auteur, glapissait :

» — Vous pouvez ronchonner tant que vous voudrez : ça m'est égal. On restera ici jusqu'à huit heures à répéter, s'il le faut.

» A ces mots, Caroline bondit :

» — Comment ? jusqu'à huit heures ! Mais j'ai un rendez-vous d'une importance capitale à quatre heures précises. Avec un prince !

» — Je m'en fiche un peu de votre rendez-vous princier ! J'ai fait fermer les portes. Personne ne s'en ira ! Personne !

» Hein ? quelle situation ! La voyez-vous ? monsieur Richard, la voyez-vous ?

— Je vois surtout celle de ce pauvre

prince, qui posait là-bas tout seul à l'hôtel Bristol.

— Bref, Caroline a eu beau supplier, s'insurger : la liberté n'a été rendue aux interprètes qu'à cinq heures. Elle s'est ruée place Vendôme, mais trop tard. Le prince de Chypre était chez le président du conseil. Il n'y avait rien à dire. Il faut être juste ; il ne pouvait pas faire attendre M. Casimir-Perier pour mademoiselle Manchaballe III. Il est évident que, si Monseigneur avait eu le choix... mais le pouvoir a ses exigences. Bref, il est parti par le rapide du soir sans avoir reçu ma fille, et nous n'avons pu avoir le peignoir en soie rose-thé.

— Alors?

— Alors, comme c'était toute la pièce, Caroline, très digne, a préféré rendre le rôle plutôt que de paraître avec un méchant déshabillé de dix louis, comme l'accordait Palangridaine. Et c'est pour cela que la première a été retardée de trois jours sous

prétexte de « remaniements », et voilà pourquoi vous n'avez pas vu ma cadette sur le programme. Etonnants, ces directeurs ! Ils ne veulent pas payer les déshabillés qu'ils exigent et ils empêchent, pour payer, les déshabillés qu'ils n'exigent pas. Voyons, monsieur Richard, est-ce juste ?

— Non, madame Manchaballe, ce n'est pas juste. Mais pourquoi Caroline n'a-t-elle pas écrit à Monseigneur une lettre pour lui expliquer son cas, une jolie lettre, bien attendrissante ?

— Une lettre ! Mais, mon pauvre monseur Richard, vous ne savez donc pas qu'il faut au prince la présence réelle et qu'il ne s'excite pas à distance ? On voit bien que vous n'avez jamais pratiqué les grands de la terre.

LE CHACAL

— Ah ! monsieur Richard. Entrez donc ! J'aurais parié que j'allais avoir votre visite aujourd'hui dans mon magasin.

— Et vous auriez gagné, madame Manchaballe. Vous devez, en effet, savoir un tas de choses sur *Thaïs*, puisque Rebecca fait partie du divertissement de la Tentation.

— Parfaitement, même que ça nous coûte une paire de chevaux, ce divertissement, et tout cela à cause du cri du chacal.

— Ma digne amie, je vous pratique

depuis longtemps, et j'ai pris, j'ose le dire, l'habitude de vous comprendre assez vite, malgré les écarts très fantaisistes de votre éloquence... Mais, sapristi ! qu'est-ce que c'est que ces chevaux et ce chacal ? ? Expliquez-vous.

— Eh bien, Rebecca avait lu aux petites annonces : *Départ, grande occasion. A vendre, très jolie paire de chevaux alezan brûlé (1 m. 60) (papiers). S'adresser, 15, avenue de Messine, cocher Léon.* Ma fille a un faible pour les blonds et pour les chevaux alezans ; de plus, voilà le printemps qui s'avance, et c'est le moment de se remonter. Précisément, notre petit hussard des Esbroufettes était venu de Rouen en permission de quatre jours. Rebecca le prend par le bras, et les voilà partis tous deux avenue de Messine. A la vue des deux alezans, des Esbroufettes, qui s'y connaît, s'exclame : « — Superbes! de la branche, du bouquet, du cerceau, de l'air sous le ventre !... » que sais-je !...

« Combien ? — Cinq mille francs. — C'est donné ! » s'écrie le lieutenant. (Pour ce que ça lui coûtait, vous comprenez)... « Ma chère, il faut te faire offrir cela par Palangridaine, et tu seras la femme la mieux attelée du Bois. » Cela tombe bien, dis-je à Rebecca : précisément, le marquis vient dimanche soir, après la répétition de *Thaïs ;* à ta place, je lui demanderais cela, la tête sur l'oreiller, entre minuit et demie et une heure moins le quart. Ce sera le bon moment. — Bravo ! maman, tu as raison, riposte ma cadette dans une effusion de joie filiale. J'aurai mes alezans brûlé. »

— Mais le chacal ? Je ne vois pas le chacal.

— Attendez donc, monsieur Richard. Vous voulez toujours voir trop vite. Donc, dimanche soir, la répétition commence à huit heures et demie. Il y avait là M. Massenet, M. Bertrand, et M. Gailhard dans le trou du souffleur. Il faut vous dire que

Thaïs, c'est un peu le sujet d'*Izeyl*, avec plus de danse, plus de musique et une courtisane plus potelée. Au premier acte, après une première apparition de Thaïs dans un songe, une place publique de la ville de Thèbes, Alvarez, un joyeux viveur, annonce à ses amis qu'il va donner une grande fête où Thaïs, la célèbre courtisane, exécutera ses danses les plus voluptueuses. Bon. Au deuxième acte, nous sommes devant la maison de Thaïs. Elle rencontre Delmas et lui demande ce qu'il vient faire en ces parages. « Convertir votre âme ! » répond Delmas. « Elle est bien bonne ! » répond en musique Thaïs (Sanderson). Jolie, oh ! jolie comme on ne l'est pas, avec ses épaules à fossettes et son rire d'enfant. Et, entr'ouvrant un moment son manteau, elle dévoile ses formes impeccables à Delmas, qui détourne la tête... Mais les abonnés regardent, eux, je vous en réponds. Au troisième acte, nous sommes dans la cham-

bre de Thaïs, et, sur une petite colonne, il y a une statuette représentant Vénus. Alors Sanderson fait une invocation à la déesse. Elle l'adjure de la laisser toujours belle, de ne jamais flétrir les roses de sa bouche, ni l'or de ses cheveux, ni rien, enfin. C'est ravissant.

— Allez, allez, madame Manchaballe, je me suspens à vos lèvres.

— Monsieur Richard, avouez que ça ne vous ferait aucun plaisir.

— Parce que vous n'avez sans doute pas adjuré à temps la blonde déesse. Mais c'est une figure : je veux dire que je bois vos paroles.

— Je me disais aussi... J'avais eu comme un moment de fol orgueil. Mais revenons à *Thaïs*. Delmas entre, et, avec des grands bras et des mains levées vers le ciel, sans se laisser séduire par la joliesse de la courtisane, il la terrorise — oui, monsieur — il la terrorise en lui chantant tout ce qui l'attend plus

tard si elle ne revient pas à Dieu. Un moment, Thaïs se laisse convaincre et tombe à genoux; mais les joyeux viveurs l'appellent du dehors. Elle entend leur voix et elle s'écrie :

» — Je suis Thaïs, la courtisane, et je te chasse d'ici.

» Si elle avait une mère, c'est elle qui se chargerait de la besogne; mais, comme elle n'en a pas, Delmas répond :

» — Je resterai la nuit entière au seuil de ton palais et je t'attendrai. »

» Ah! monsieur Richard, si j'avais été là, ce que je lui aurais dit : « Houste! »

— Ce ne serait pas mal du tout de voir madame Manchanballe mère à la scène : il y aurait là un joli rôle pour M. Pück, en travesti.

— Vous trouvez que M. Pück me ressemble! Allons donc! Il a bien plus de moustaches que moi.

» Au second tableau, on revient devant la

maison de Thaïs, où Delmas, couché sur le seuil, attend. Sanderson sort et lui déclare qu'elle est prête à se rendre dans un monastère où elle se purifiera. Au moment où ils vont partir, les fêtards font irruption et barrent le passage ; mais la courtisane supplie tant et tant Alvarez que celui-ci cède et jette de l'or au peuple pour lui livrer passage. C'est alors que nous arrivons à la Thébaïde, c'est-à-dire à l'histoire du chacal.

— Ah ! ah ! voilà qui est intéressant.

— Eh bien, monsieur Richard, dans cette Thébaïde, il paraît qu'on doit entendre le cri du chacal, et ce n'est pas commode, allez ! Depuis une semaine, on envoie les choristes au Jardins des plantes, dans l'après-midi. avec de grosses trompes. Ils se placent, avec leur instrument, devant la cage et, quand le chacal crie, ils essayent de faire « la même chose que lui ». Les premiers jours, ça n'allait pas du tout. D'abord, il y avait toute la bande des basses qui s'étaient

trompés de jardin et qui, sous la direction de M. Colleuille, avaient été au Jardin d'acclimatation, et, là, ils n'avaient trouvé à imiter que le phoque! M. Colleuille s'agitait en disant : « Papa! Papa! » Pas chacal pour deux sous, M. Colleuille! Quant aux barytons du Jardin des plantes, ils soufflaient paraît-il, trop fort et donnaient l'impression de chacals monstres. Alors on envoya des femmes pour obtenir des sons plus aigus, plus filés, et, pendant toute la journée de samedi, à la grande joie des badauds, mais à la grande terreur des fauves, le Jardin des plantes retentit des efforts de ces malheureux choristes, hommes et femmes, s'époumonnant à rendre le cri du chacal. Déjà, pour *Izeyl*, vous avez, je m'en souviens, raconté l'histoire de Sarah Bernhardt imitant le cri du perroquet auquel le singe arrachait les plumes. Mais ça, c'était relativement facile.

» Bref, dimanche soir, l'heure avançait, et l'on était en pleine Thébaïde. Les trompes

retentissent dans la coulisse, et M. Massenet, très nerveux, s'écrie :

» — Ce n'est pas encore ça !

» Même Gailhard sort du trou du souffleur et demande :

» — Bertrand, reconnaissez-vous le cri du chacal !

» Et M. Bertrand se récuse d'un geste vague, avec l'air résigné d'un homme qui voit qu'il est une heure du matin et qu'il a encore tout le ballet et la mort de Thaïs à avaler avant de regagner le boulevard Pereire.

» On recommence dix fois, vingt fois ce coup de trompe, et, enfin, devant la lassitude générale, M. Massenet finit par se déclarer à peu près content. Pendant ce temps, Rebecca s'énervait en pensant : « Qu'est-ce que va dire le marquis de Palangridaine, qui m'attend à la maison ? Qu'est-ce qu'il va dire ? » Moi, je me suis proposée pour aller le faire patienter ; mais ma fille m'a dit que ça l'exaspérerait encore davan-

tage. Alors je n'ai pas insisté, et ça m'a permis de voir le ballet de la Tentation. Delmas, endormira une vision : des jardins à perte de vue, avec des guirlandes de roses formant arceaux, rattachées entre elles par de grands voiles de gaze noire transparente voilant légèrement les roses. Six grands sphynx, occupant toute la hauteur du théâtre, forment un cercle colossal. Alors les esprits de la nuit arrivent et montrent à Delmas, endormi, des nymphes couchées dans des roses. Il se débat, il veut fuir ; mais de grandes lames de tulle simulant les flots lui barrent la route, et de ces flots surgissent les tritons et les sirènes, jusqu'au moment où Mauri arrive pour représenter la Tentation, avec Rebecca à la tête des sphynges. On croyait toujours que ce pauvre M. Hansen prononçait mal et qu'il disait *sphynges* au lieu de sphynx, et l'on riait. Alors, un beau soir, il a dit à Rebecca :

» — Mademoiselle, je vous prie de croire

que je sais mon français aussi bien que vous. Vous êtes une *sphynge*.

» — Et vous un singe, a riposté ma fille.

» M. Hansen, toujours courtois, n'a pas entendu...

— Mais, sapristi ! madame Manchaballe, continuez donc le ballet !

— Eh bien, voilà. Ça rappelle *Robert le Diable* et la *Tentation de saint Antoine*, avec le cochon en moins... et le chacal en plus. Delmas faiblit, mais il appelle Dieu à son aide ; son étoile apparaît, lumineuse. Cependant, la bacchanale continue, effrénée, des flammes sortent de terre ; il va succomber quand, au fond, une apparition vient à son aide. Un cri formidable s'élève : « Thaïs ! » Et tous les esprits disparaissent, et la vision s'évanouit.

Au cinquième acte, Thaïs meurt au monastère. Mais je n'ai pas vu ça, car je me dépêchais de déshabiller bien vite Rebecca, exaspérée — il était deux heures du matin

— pour qu'elle pût rejoindre en hâte le marquis de Palangridaine.

» Hélas! de guerre lasse, celui-ci s'était endormi! En vain, ma fille a fait tout ce qu'il fallait pour le réveiller — et elle s'y connaît, la mâtine! — le marquis ne répondait que par des grognements sourds: gnron! gnron! gnron! et il se retournait dans la ruelle. Elle n'a rien pu en tirer, et, évidemment, dans ces conditions-là, il a été impossible d'aborder la question des alezans brûlé.

— Eh bien, madame Manchaballe, le matin, le lendemain matin?...

— Le lendemain matin, ma fille dormait, éreintée par sa répétition. Et puis, quand même, cela n'aurait servi à rien, parce que, le matin, Palangridaine n'a pas le réveil gracieux. Et, hier, le cocher Léon nous a fait dire que l'attelage était vendu. Une occasion superbe, comme disait le petit des Esbrouffettes. Voilà, monsieur Richard,

comment nous avons perdu une paire de chevaux à cause du chacal. Avouez que c'est du guignon.

— Bah ! Rebecca reprendra cette conversation hippique sur l'oreiller, un de ces soirs. Sans adieu, madame Manchaballe.

ATHANAËL ET THAÏS

Dis donc, Toto, comment te sens-tu de ces premiers effluves printaniers? Est-ce que le bois de Boulogne, bien ensoleillé, avec son allée des Poteaux remplie de cavaliers, son avenue sillonnée, dès le matin, par de petites femmes portant sur l'épaule, d'un geste charmant, leur ombrelle claire, et même son club des panés, fréquenté par de beaux rastaquouères à cravate sang-de-bœuf, ne te plonge pas dans un état de béatitude indéfinissable?

Moi, ça m'a rendu amoureux, amoureux comme une bête. As-tu remarqué, Toto? un homme commet mille sottises, on l'excuse en disant : « Il est amoureux », comme on dirait : « Il est idiot : ne lui en veuillez pas. » Et tu ne devinerais jamais pour qui j'éprouve ce sentiment épileptique et désordonné. Pour Mollero, mon cher ami, pour cette superbe fille du soleil, capiteuse et serpentine, dont les danses mettent en émoi tous les habitués du grand théâtre national des Folies-Bergère. Ah! qu'il est bien nommé ce théâtre, vous donnant envie de faire mille folies pour la bergère! Bref, voilà quinze soirs que je ne manque pas une représentation. A onze heures, je vois entré Mollero en scène, marchant ou plutôt glissant avec ce pas spécial que les Espagnols appellent le *meneo*, le torse drapé dans un châle mauve à longues franges et en étoffe très souple, au-dessus duquel apparaît une tête jeune, moqueuse, triomphante, éclairée par deux yeux

immenses et coiffée d'un chaperon d'onduleuses ténèbres marquant les cinq pointes sur le front intelligent et bombé. La bouche, rouge comme une grenade, sourit en montrant des dents superbes. Le teint est chaud, coloré; de toute la personne de la danseuse se dégage comme un parfum de beau fruit bien savoureux, bien à point, un de ces fruits, Toto, qui fondent dans la bouche, en chatouillant toutes les papilles par la plus exquise sensation.

Et, quand elle se débarrasse de son châle, nous montrant la taille ronde enserrée dans la basquine de satin, les épaules potelées sur lesquelles étincellent des diamants suffisants pour la rançon d'un roi, les bras merveilleux et, sous le jupon court garni de jupilles, la jambe nerveuse se cambrant dans un bas de soie brodé d'or, alors j'entre à pleines voiles dans le pays de l'extase. Les pieds spirituels esquissent sur le plancher toutes sortes d'arabesques, en ponctuant la phrase musicale

de petits coups de talon précipités; les deux mains, élevées au-dessus de la tête, retombent ensuite le long du corps en décrivant une spirale gracieuse; les doigts fuselés ébauchent un effleurement imaginaire, et les yeux mourants, pâmés, comme ceux d'une panthère qui ferait sa méridienne, s'en vont loin, bien loin, au-dessus des crânes des vieux messieurs et à la poursuite de je ne sais quel rêve volupteux...

Ah! Toto, ton pauvre Tutur est bien malade!

Alors, quoi? j'ai fait comme tout le monde. J'ai envoyé des brouettes de fleurs, j'ai écrit des épîtres enflammées et chaudes; j'ai même commis des vers — oh! combien mauvais! oh! combien! Au loin, rencontrant Mollero dans sa victoria, j'ai roulé des yeux en boules de loto et j'ai lancé sur ses genoux le bouquet que j'avais à ma boutonnière, bouquet qui a été tomber sur le nez rubicond d'un cocher de l'Urbaine... j'ai adressé des

bijoux, qu'on m'a renvoyés en disant qu'on n'avait plus de place pour les mettre (le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable), et, en fin de compte, lorsque je me suis présenté, je n'ai pas été reçu.

Voilà la situation.

Alors, tout à coup, je me suis mis à songer à Izeyl, à Thaïs, à cette courtisane et à cette danseuse qui, fatiguées des hommages, blasées sur les louanges, saturées de baisers et repues de caresses, se laissaient tout à coup fléchir par un simple prêtre se dressant devant elles pour les délivrer des liens de la chair. En somme Guitry est très ordinaire dans son costume de Cakya-Mouni; Delmas est plutôt bedonnant sous la robe noire du moine d'Antinoé, et quant au pasteur Dide, — je l'ai vu un jour faire une conférence chez la duchesse de Comare — il n'est pas joli, joli : eh bien, toutes les femmes étaient suspendues à ses lèvres tandis qu'il parlait de la vie éternelle.

Cette dernière reflexion fut pour moi un trait de lumière. Je ne pouvais pas décemment me déguiser en bouddhiste ni en cénobite du désert — le carnaval a été si court cette année! — mais rien ne m'empêchait de m'habiller en pasteur protestant. Alors j'ai été chez mon tailleur et je lui ai commandé un gilet noir croisé montant très haut et ne laissant voir qu'un centimètre de col droit, une redingote-lévite à long pans, qui me battait dans les jambes.

Mon tailleur était indigné et me répétait :

— Monsieur le vicomte, vous avez tort. Votre mode de printemps ne prendra pas.

Mais je passai outre. Quant à mon chapelier, j'eus toutes les peines du monde à obtenir la coiffure basse et à larges bords que Montrouge portait dans *Miss Helyett*. Quant je me vis ainsi affublé dans la glace, je ne pus m'empêcher de sourire : évidemment, à première vue, je paraissais un peu ridicule;

mais le tout était de me composer *une tête* en rapport avec l'austérité sacerdotale de mon costume. J'y parvins en ramenant mes cheveux sur les oreilles et en les aplatissant au portugal, en défrisant mes moustaches, qui pendaient en saule pleureur de chaque côté d'une bouche triste, et en donnant à ma physionomie, d'ordinaire assez hilare, un aspect profondément désolé. Cela fait, je me mis à piocher ferme le livret de M. Louis Gallet, en poésie mélique — oh! cette poésie mélique! — je me fis faire des cartes au nom de :

SIR ARTHUR, REVEREND

et, grave, pensif, tout en trébuchant de temps à autre dans les pans de ma lévite, je pris le chemin de la maison de la danseuse Thaïs... pardon... de Mollero, cette prêtresse infâme du culte de Vénus, comme dit Delmas.

En arrivant, je fus, comme Athanaël,

assez mal reçu par une cameriste, qui crut que je venais pour une quête; mais, lorsque, d'un ton inspiré, j'affirmai que je venais pour sauver la ballerine, menacée par un danger, pour la soustraire au gouffre et vaincre l'enfer triomphant, elle fut si étonnée qu'elle consentit à prendre ma carte et à m'annoncer.

Quelques minutes s'écoulèrent, longues comme un siècle, et, enfin, je vis apparaître Mollero. Ah! mon ami, qu'elle était belle avec son peignoir en pékiné Louis XVI rose et mousseline de soie rose, qui bâillait aux beaux endroits, laissant apercevoir un corset de satin rose et des dessous froufroutants! Un moment, je faillis oublier la dignité de mon sacerdoce et je fermai les yeux, suppliant le Seigneur, Sabaoth, Bouddha, Vichnou et Siva de faire que son radieux visage fût comme voilé devant moi. Sans cela, je l'aurais certainement embrassée à pleines lèvres... et j'eusse aussi bien fait car c'eût

été autant de pris sur l'ennemi. Puis, comme un peu étonnée, elle me demandait ce que désirait d'elle le révérend Arthur, je me campai dans une pose noble et je m'écriai :

— Je t'aime, Mollero; mais je t'aime en esprit : je t'aime comme la vérité.

— La vérité toute nue?

— Non, pas comme tu l'entends. L'amour que tu connais n'enfante que la honte. Celui que je t'apporte est autrement glorieux. Je te promets mieux que l'ivresse d'une brève nuit : cette félicité qu'aujourd'hui je t'apporte ne finira jamais. Laisse-moi te convertir à ma sainte doctrine. Laisse-moi te prêcher le mépris de la chair, l'amour de la douleur et l'austère pénitence.

Ah! si, pendant que je parlais, j'avais seulement eu la musique de Massenet ou de Serpette!... Mollero me regardait, très étonnée, tandis que je faisais des grands bras en brandissant mon petit chapeau de quaker;

puis, entre deux grands éclats de rire, elle me dit, avec son accent guttural :

— *Povero mio!* Vous êtes malade?

— Pas du tout. J'ai l'air, comme ça, indisposé... mais c'est l'inspiration.

— Vous êtes général dans l'Armée du salut?

— Oh! capitaine, capitaine tout au plus. Je suis un simple pasteur protestant : Révérend Arthur.

Alors Mollero, bondissant :

— Vous êtes pasteur protestant et vous osez venir chez moi! Est-ce que vous croyez que j'ai envie de manquer mon service pour cause de mal au genou? Merci! Les pasteurs protestants, voyez-vous, il n'en faut pas.

— Mais pourquoi? pourquoi.

— Ils font trop d'enfants.

Et, sans écouter plus longtemps ma poésie mélique, Mollero appela un superbe nègre, qui m'empoigna pas le collet de ma lévite et me flanqua à la porte.

Vois-tu Toto, j'aurai dû m'en douter, tous les livrets d'opéra sont de simples blagues. Rien n'est vrai que la vie, et il n'y a plus de conversion possible que celle du quatre et demi.

Je jette la lévite aux orties, et le révérend Arthur va redevenir simplement Tutur, le joyeux viveur. Je lâche la musique sacrée de l'Opéra pour les flonflons des Ambassadeurs :

Allume, allume,
Vieux céladon !
J'adore la galette
Et le poignon !...

Olle! Je vais m'habiller en gigolo pour aller convertir Marguerite Duclerc.

TUTUR.

FIN

TABLE

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE 20, PARIS. — 8910-4-94. (Encre Lorilleux).

